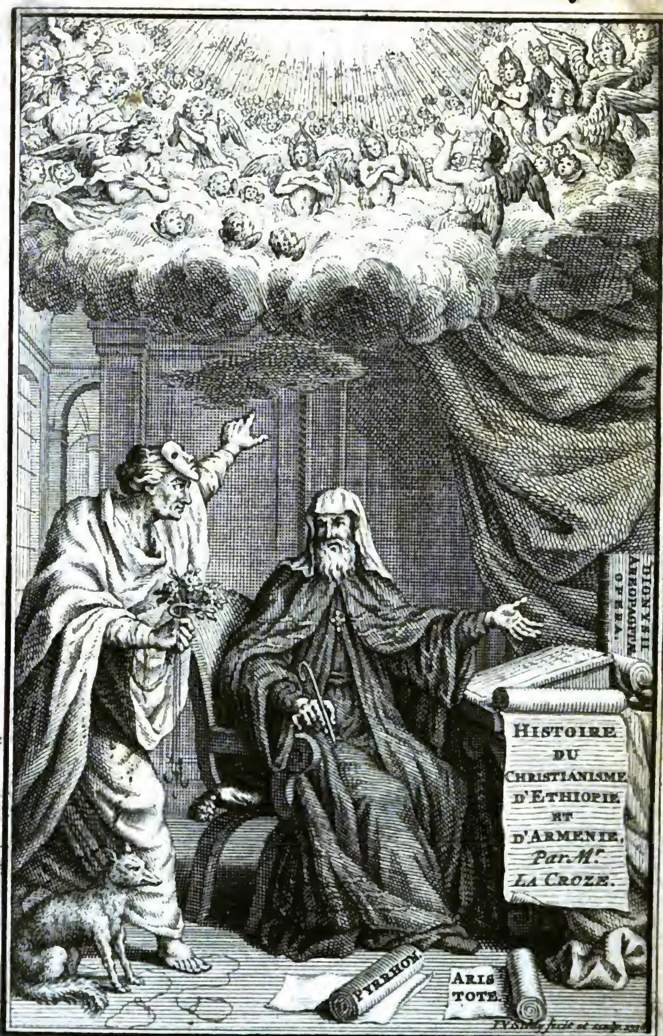


26.



SYNÉSIUS, Evêque de Ptolémaide, *dirigé par l'IMPOSTURE, forge les* Oeuvres *du prétendu* Denis l'Aréopagite, *en faveur du* Monophysisme; *& cela, par Ordre de* Théophile, *et de* Cyrille, *Archevêques* d'Aléxandrie.

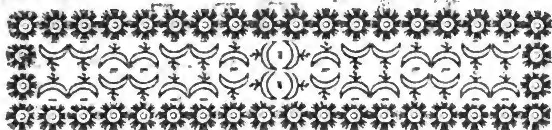
HISTOIRE DU CHRISTIANISME D'ETHIOPIE, ET D'ARMENIE;

PAR MONSIEUR
MATURIN VEYSSIERE
LA CROZE,
Ancien Professeur en Philosophie, & Bibliothécaire & Antiquaire du Roi de Prusse.





A LA HAIE,
Chés { LA VEUVE LE VIER, &
PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXIX.



A SON ALTESSE ROIALE MONSEIGNEUR LE PRINCE ROIAL DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

IL entre beaucoup d'Amour-propre dans la Liberté que je prens de mettre cet Ouvrage sous Vôtre Protection. Par-

 venu

venu à un Age fort avancé, & prêt de finir ma Carriére, je me fais un grand Plaisir de donner à connoitre à la Postérité, que VOTRE ALTESSE ROÏALE *a bien voulu s'abaisser jusqu'à m'honnorer de quelques-uns de ses gracieux Regards. Je ne dirai rien ici du Livre que j'ai l'Honneur de Lui présenter. Je m'en remets à la Lecture que j'espere qu'en voudra bien faire* VOTRE ALTESSE ROÏALE: *Elle y trouvera de la Modération, & diverses Pensées sur la Tolérance Chrétienne. Comme ces Vertus Vous sont familieres, je me flatte, que Vous pourrez les goûter dans ce que j'ai écrit sur ce Sujet. C'est particu-*

ticuliérement cette Idée, qui m'a excité à Vous addresser les Refléxions que j'ai faites sur une Matiere qui me paroit également utile & intéressante.

LES *Epitres Dédicatoires contiennent ordinairement beaucoup d'Eloges: c'est dequoi il n'est point question ici. Qui est celui qui connoit* VOTRE ALTESSE ROÏALE, *sans lui donner, de cœur, & de bouche, les Louanges qui Lui sont dûes? Je ne céderai jamais à personne à cet Egard.*

JE *prie Dieu de tout mon Cœur, qu'il comble toujours* VOTRE ALTESSE ROÏALE *de ses Bénédictions Spirituelles, & Temporelles. Ce sont*

les Vœux de celui qui est & qui sera tout le Reste de ses Jours, avec le Respect le plus profond;

MONSEIGNEUR,

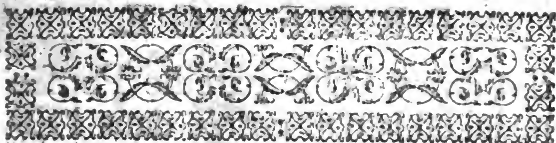
DE VOTRE ALTESSE ROIALE,

Le très humble & très obéissant Serviteur,

MATURIN VEYSSIERE LA CROZE.

A Berlin, le 28. de Decemb. 1738.

PRE-



PRÉFACE.

IL n'eſt pas fort néceſſaire d'entrer ici dans un Détail éxact des Intentions de l'Auteur de cet Ouvrage. On peut les connoitre dès la prémiere Période du Livre. Son principal, ou plûtôt ſon unique, Motif a été de faire ſentir combien les Diſputes de Mots ſont contraires à la Recherche de la Vérité. Sur cette Matiére, il auroit pû aller beaucoup plus loin; mais, il s'eſt arrété en pluſieurs Endroits, *ne irritaret Crabrones*. Ce n'eſt pas qu'il ait jamais eu l'Intention de s'éloigner en aucune Choſe des principaux Dogmes qui ſont crus & enſeignez dans les Egliſes Ortho-

thodoxes. Une pareille Penſée ne lui eſt jamais entrée dans l'Eſprit. Il ne s'attache qu'aux Explications diverſes que l'on donne ordinairement aux Concluſions qui ſont tirées de ces Dogmes. Cela pourra porter des Gens plus ſavans que lui à étendre leurs Lumieres plus loin. Je ne vois ici qu'un Inconvénient. Ces Précautions pourront diminuer le Nombre des Controverſes; & cette Diminution déplaira ſans doute à pluſieurs Eccléſiaſtiques, qui ne ſubſiſtent, & ne ſe font eſtimer, que par la Chicane. Mais, il eſt à craindre, que l'Eſprit ne ſoit ici la Duppe du Cœur. Une Habitude invétérée ne ſe guérit pas par des Réfléxions, juſtes à la verité, mais qui ſont à la portée de tout le Monde. Le Peuple des Savans veut du Merveilleux par-tout; & on n'attache jamais tant les Gens, que quand,

en appuiant leurs vieux Préjugés, on leur fournit des Preuves vraies ou fausses qui ont le charme & l'agrément d'un nouveau tour, soutenu par l'Eloquence de l'Ecrivain.

QUOIQU'IL EN SOIT, on trouvera ici quelques nouvelles Découvertes, qui ne seront peut-être pas inutiles au Public. Sur-tout, on y verra de bonnes Preuves contre ce malheureux Systeme qu'a produit un Hérésiarque de nos Jours*, pour la Destruction de toutes les Antiquitez Profanes & Ecclésiastiques. Quelques Oppositions qu'on y ait faites, il ne laisse pas de prendre pied, & d'aller toujours son Train. Les Emissaires de l'Hérésiarque se répandent par-tout, & poussent leur Effronterie au de-là des Bornes que la Raison devroit leur prescrire. L'Impunité les anime

* *Le Pere* Hardouïn.

me; & ils ne cesseront, que lorsqu'on leur opposera une Force supérieure.

Des Personnes habiles & judicieuses ont entrepris de les tourner en ridicule, en traitant de Folie tous leurs Projets, & leurs Ecrits. Cela est bon; mais, cela ne suffit pas. Il ne faut pas s'attacher à la Folie seule: il faut porter la Coignée à la Racine de l'Arbre. Je veux dire, qu'il faut faire voir la Malice des Entrepreneurs de cette Tour de Babel.

L'Auteur poli & ingénieux des *Lettres Cabalistiques* a fait voir, dans le troisieme Volume de cet Ouvrage, l'Absurdité & la Folie des Entreprises de ces Novateurs. Je voudrois qu'il en eut fait voir la Malice. Personne n'en est plus capable que lui.

Un Emissaire de ces Messieurs-là vient de nous donner une *Histoire de France* sur

le beau Modele que lui a tracé l'Auteur de ſon Héréſie *. Cela

* *Hiſtoire des Révolutions de France par* LA HODE, mauvaiſe Rhapſodie, où l'on fait non ſeulement Main-baſſe ſur les deux prémieres Races tout-entieres, mais où l'on écorne encore la troiſieme, en y faiſant *Philippe I* le prémier Roi de France, & où l'on joint aux étranges Paradoxes du Pere *Hardouïn* quantité de Fautes auſſi énormes que celles-ci.

Page 298, que JEANNE D'ALBRET, *Reine de Navarre, aïant embraſſé la Doctrine de Calvin, donna à ſes Diſciples la Hardieſſe de s'aſſembler à Meaux en* 1546: la confondant ainſi avec ſa Mere, qu'on nomme, page 126 des Faſtes, *Marguerite de France*, parce qu'on s'imaginoit, qu'étant *Sœur de François* I, elle étoit Fille de ſon Prédéceſſeur.

Page 319, que ce fut *le Cardinal de* LORRAINE, *qui fut tué à Blois avec ſon Frere le Duc de Guiſe*.

Page 107 des *Faſtes*, que *le Chancelier* DU PRAT *rendit à genoux l'Obéïſſance filiale* AU ROI, au lieu de dire *au Pape*.

Page 144, que *l'Edit de Janvier* 1561 *défendit de* S'ABSTENIR *de Noms & Sobriquets odieux*.

Page

la ouvrira peut-être les Yeux à plusieurs Personnes, à qui les In-

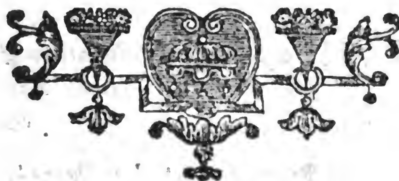
Page 250, que *le Doge de* VENISE, *accompagné de quatre Sénateurs, firent leurs Soumissions au Roi.*

Page 296, que *le Marquis de Brandebourg, ... en vertu de sa* TOUTE-PUISSANCE IMPERIALE, *érigea le Duché de Prusse en Roïaume.*

Et enfin, comme pour contrecarrer de gaïeté de cœur l'Histoire des Princes actuellement vivans, page 263, on fait épouser à *Elizabeth d'Orléans* CHARLES VI *Duc de Lorraine*; &, page 283, *succéder* JEAN IV *à Pierre II Roi de Portugal.*

MALGRE' cela, certains *Journalistes* ont bien le Courage, ou la Foiblesse, de regarder une pareille Compilation comme *un Extrait assez éxact de l'Histoire de France.* Mais, tel est aujourd'hui l'Abus des *Journaux.* On y distribue si peu judicieusement, & si peu équitablement, la Louange & le Blâme, qu'on devient indifférent, & même insensible, pour l'une & pour l'autre. Et un pareil Anéantissement de la noble & généreuse Emulation pourroit devenir enfin très préjudiciable à la République des Lettres.

Intérêts de la Politique sont plus précieux que ceux de la Religion. Fasse le Ciel, que cela puisse bientôt arriver, & que les Personnes, appellées par leur Etat à la Défense de la Vérité, se réveillent enfin d'une Léthargie mortelle & fatale à tout ce que l'Antiquité nous a laissé de meilleur.



TA-

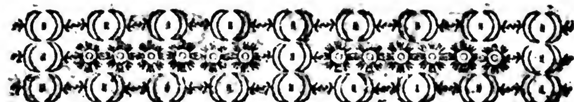
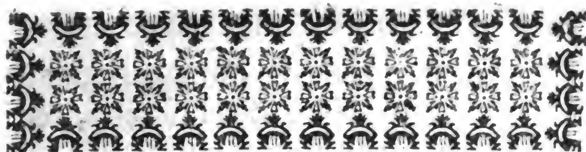


TABLE DES LIVRES DE CET OUVRAGE.





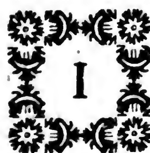
HIS-



HISTOIRE
DU
CHRISTIANISME
D'ETHIOPIE.
EN III. LIVRES.



LIVRE PREMIER,
CONCERNANT
L'ORIGINE ET LES PROGRÉS DU MONOPHYSISME.



IL n'y a jamais eu de Schifmes dans l'Eglife plus pernicieux, & de plus longue Durée, que ceux qu'a fait naître le Dogme de l'In-

carnation. Ils ont commencé au cinquieme Siécle de l'Eglise, & subsistent encore aujourd'hui. Ceux, qui envisagent legerement ces Faits Historiques, s'imaginent que le Zêle pour la Religion, & l'Amour de la Vérité, ont été les premieres Causes de ces Divisions. Cependant, à y regarder de près, on sent aisément, que ces Troubles ne sont nez que de l'Ambition des Prélats, & des Haines particulieres qui ont fait naître & qui ont entretenu jusqu'à présent des Factions qu'on à portées jusqu'à la Fureur & aux plus grandes Cruautez. N'est-il pas surprenant, que des Questions, sur lesquelles on auroit pû facilement s'accorder si on avoit voulu s'entendre, aïent donné lieu à de si terribles Desordres?

LES deux principales Factions, que ces Disputes ont fait naître, sont le Nestorianisme, & le Monophysisme. J'ai parlé amplement du

du premier, dans mon *Histoire du Christianisme des Indes*, & dans quelques Dissertations Latines qui ont été imprimées. J'ai fait voir assez évidemment, que les chicanes nées à cette occasion n'étoient fondées que sur des disputes de mots, fomentées par des haines personnelles, & par l'Ambition des Auteurs de ces disputes.

Je vais entreprendre la même chose sur le Schisme des Monophysites. Logomachie de part & d'autre. Si l'un des deux partis avoit voulu, même aprés la decision, faire quelque demarche en arriere, & examiner de sang froid les principes sur lesquels ces disputes étoient fondées, on seroit bientôt tombé d'accord. Mais, ce n'est point, & ce n'a jamais été, la Methode des Ecclesiastiques, qui s'attribuent presque tous une Infaillibilité qui les empêche de retourner sur leurs pas.

CES disputes, au reste, si on les détache de leurs termes favoris, deviennent souvent imperceptibles, même aux personnes les plus exercées dans l'etude de ces matiéres. C'est ce que j'ai fait voir en parlant de la Topographie de Cosme l'Egyptien, qu'un des plus sçavans hommes de notre Siecle a mise au jour sur d'anciens Manuscrits, sans s'appercevoir que cet Auteur étoit Nestorien. Cependant, j'ai donné des preuves si claires de son Nestorianisme, que le sçavant Monsieur Assemani *, dans un endroit même où il semble s'être uniquement appliqué à me contredire, convient que j'ai raison, adopte mes preuves, & même me donne des louanges qui ne paroissent point forcées.

NOUS avons d'autre part les Oeu-

* Assemani Tome III. seconde Partie pag. CCCCV.

Oeuvres du prétendu Denys Aréopagite, qui ſont veritablement écrites par un Monophyſite, comme en convient le ſçavant Pere le Quien, dans un de ſes Prolegomenes ſur ſon Edition des Oeuvres de Jean Damaſcene. On ſait de quelle maniere le fameux Eraſme fut traité par les Docteurs de Sorbonne, & par d'autres Théologiens de ſon tems, pour avoir nié que ces Ouvrages fuſſent de Denys l'Aréopagite. Aujourd'hui, tout le monde en eſt revenu; & s'il y a quelqu'un, qui ſoutienne encore l'ancienne erreur, on en fait ſi peu de cas, que l'on ne daigne pas même y répondre.

CECI me conduit à examiner quel a été l'Auteur de ces Ouvrages, qui ont fait tant de bruit, & qui n'en font point aujourd'hui, grace à la Critique, & aux lumieres que nous ont fournies les

deux derniers Siecles, plus éclairez que les précédens.

Comme la chose me paroit être de quelque importance, je vais m'appliquer à decouvrir les Sources de l'erreur, & deviner s'il se peut qui est l'Auteur de ces Ouvrages. Ils n'ont point été inventez sans raison, & celui qui les a supposez a eu un bût qu'il paroît difficile de deviner après un si long espace d'années.

Il est certain, quel qu'il ait été, que c'étoit un homme d'esprit, eloquent, & sçavant à sa maniere. On sent dans son stile quelque chose d'affecté, & de géné: rien n'y est naturel; &, si l'on y regarde de près, on connoîtra facilement, que l'Auteur cherche à se cacher & à imposer à la credulité de ses Lecteurs.

Mais, il nous faut prémierement ici chercher l'âge de cet Auteur, & le tems de la supposition.

tion: Pour ce qui eſt de l'âge, cela ne ſera pas difficile, ſi nous pouvons prouver, qu'il a été cité par Cyrille d'Alexandrie : c'eſt ce que nous allons examiner.

On trouve, pour la premiere fois, parmi les monumens Eccleſiaſtiques, une mention expreſſe des Ecrits attribuez à Denys l'Aréopagite, dans une Conference tenue à Conſtantinople l'An cinq cent trente deux entre les Ortodoxes & les Severiens. On nia du côté des Catholiques, que cet Ouvrage eut jamais été connu ou cité par Cyrille d'Alexandrie. Les Severiens apparemment n'en convinrent point; & l'on peut croire, que les plus fortes preuves qu'ils apporterent en leur faveur ont été ſupprimées.

Quoiqu'il en ſoit, il n'y a preſque aucun lieu de douter, que Cyrille d'Alexandrie n'eut fait uſage de l'autorité du pretendu Aréopagite dans ce qu'il écrivit con-

contre l'Apologie que Theodoret avoit publiée en faveur de Diodore de Tarse & de Theodore de Mopsueste. Ces Livres de Cyrille sont perdus; mais, on peut avoir recours à la seconde Dissertation que le sçavant Pere le Quien a mise à la tête de son Edition des Oeuvres de Jean Damascene. Voiez sur-tout le N°. XII.

COMME c'est une chose aujourd'hui presque unanimement reconnuë de tous les Sçavans, que les Ouvrages dont nous parlons sont indubitablement supposez, il ne nous reste qu'à examiner les motifs de l'Auteur de la supposition.

POUR ce qui concerne les motifs, il me semble qu'il est visible, qu'il s'agissoit d'établir, par une autorité respectable, un Dogme, ou entierement inconnu, ou du moins mis en dispute entre les Théologiens.

APOLLINAIRE de Laodicée avoit

avoit introduit dans l'Eglise des explications nouvelles & paradoxes sur le Mystere de l'Incarnation. Ses sentimens furent proscrits pour ce qu'ils avoient de plus pernicieux: ce qui n'empécha pas qu'il n'eut des Disciples fort zélez, qui les defendirent longtems, même après sa mort. Neanmoins, quelques-uns d'entre eux mollirent, & se retrancherent à soutenir seulement l'Unité de Nature en notre Seigneur Jesus-Christ. Il paroit que Theophile d'Alexandrie étoit du nombre de ces derniers. Voici sur quoi je me fonde.

Les Monophysites objectoient sans cesse, & objectent encore aujourd'hui, que ceux, qui admettent les deux Natures, sont par conséquent obligez d'admettre deux Fils. Cette Objection avoit été proposée dans un Ecrit de Theophile auquel Saint Gregoire de Nysse répond dans une Lettre in-

ſerée au ſecond Tome de ſes Ouvrages imprimez à Paris l'an 1615. C'étoit déja-là un acheminement à l'Hereſie des Monophyſites, & cela fut pouſſé plus loin par Cyrille, Neveu de Theophile, & ſon ſucceſſeur.

CETTE Opinion avoit beſoin d'être apuiée par le temoignage de quelques Anciens. Il falut donc en chercher ; & comme cela n'étoit pas praticable, on prit le parti d'en forger. Mais, l'entrepriſe étoit difficile : il étoit queſtion de trouver un homme ſçavant, & peu ſcrupuleux, qui ſe mît en état de la faire réüſſir.

NOUS ne voïons perſonne dans ce Siecle-là, qui fût propre à éxécuter une pareille entrepriſe, ſi ce n'eſt Syneſius, Evêque de Ptolémaïde, Capitale de la Province de Cyrene en Lybie. Il étoit ami de Theophile, comme cela paroit par ſes Lettres qui ſubſiſtent encore aujourd'hui. Son erudition

dition étoit fort étenduë ; & sa conscience ne l'embarassoit point, quand il s'agissoit d'en imposer au Public. Nous ne lui attribuons rien ici, que ce qu'il avouë lui-même. *Le Peuple*, dit-il, *se mocquera toujours des choses faciles à comprendre ; il a besoin d'Imposture :* Principe pernicieux, qui a introduit un grand nombre d'erreurs & de superstitions dans l'Eglise.

LORSQU'ON voulut l'établir Evêque de Ptolémaïde, il écrivit à un de ses amis : „ Un esprit „ philosophe, qui contemple de „ près la verité, permet de mentir dans le besoin ; car, il y a une „ Analogie entre la lumiere & la „ verité, comme entre l'œil & „ le peuple. Si l'œil recevoit une „ lumiere trop abondante, cela „ lui seroit nuisible ; & les tene„ bres sont plus utiles à ceux „ dont

* Τὸ ῥᾷστον καταγελάτεται ὁ δῆμος, δεῖται γὰρ τερατείας. Operum pag. 73.

„ dont la vuë eſt foible. De mê-
„ me, je ſoutiens que le menſonge
„ eſt utile au peuple, & que la
„ verité eſt domageable à ceux
„ qui n'ont pas la force de la
„ contempler telle qu'elle eſt. Si
„ les Loix Sacerdotales permet-
„ tent une ſemblable conduite,
„ je pourrai bien embraſſer le
„ Sacerdoce, à condition que dans
„ ma maiſon je ſerai Philoſophe,
„ & au dehors Conteur de Fa-
„ bles. . . . Qu'ont entre eux de
„ commun le Peuple & la Philo-
„ ſophie? La Verité doit être ſe-
„ crete, & la Populace a beſoin
„ d'une toute autre diſpoſition. „
Voilà quelles étoient les expreſſions de Syneſius avant ſon Sacerdoce: elles ne changerent pas depuis, comme nous le verrons. Il ſe donnoit le titre de Pontiſe Philoſophe: &, ce qui eſt ſurprenant dans un homme qui ſe diſoit Chrétien, il ſe vantoit d'être deſcendu d'Hercule; car, il faiſoit extré-

trémement valoir sa Noblesse.

AVANT que d'aller plus loin, il est à propos de donner une courte idée de ce Prélat. Sa naissance étoit illustre, & il prouve par les Archives de Cyrene, qu'il descendoit de Pere en Fils d'Eurysthene, qui, après la mort d Hercule, ramena les Doriens à Lacedemone. On sçait que la Ville de Cyrene étoit une Colonie des Lacedemoniens. Synesius, vers la fin du quatrieme Siecle *, fut deputé à Constantinople vers l'Empereur Arcadius, Fils du grand Theodose. Il étoit déja Chrétien, au moins en apparence; & l'an 410. il fut ordonné Evêque de Ptolémaide par Theophile d'Alexandrie. Il n'accepta le Sacerdoce, qu'à condition qu'il ne seroit point obligé d'abandonner sa Femme, & de croire la Resurrection des Corps. Theophile n'eut point d'égard

* l'an 397.

gard à ces difficultez, soit qu'il esperât de le faire changer de sentiment, ou qu'il crût avoir besoin de lui dans les desseins qu'il rouloit peut-être dès-lors dans son esprit.

Les Ouvrages de Synesius sont très elegants. Il avoit vu, non seulement Constantinople, mais encore la Ville d'Athenes, & avoit veçu dans un commerce étroit avec tous les Sçavans & les Philosophes de son tems. Il avoit sur-tout une grande facilité à varier son stile, & il s'en vante particulierement à la fin de l'Ecrit qu'il a intitulé *Dion*. C'est un Endroit, qui merite d'être lû, & qui fait pleinement connoître son caractere. Il y a beaucoup d'amour-propre; mais, on ne sauroit s'inscrire en faux contre ce qu'il dit.

Je passe maintenant à Denys l'Areopagite, c'est-à-dire à celui qu'on a voulu faire passer pour tel.

PREMIEREMENT, il eſt fait mention de lui à la fin du dix-ſeptieme Chapitre des *Actes des Apôtres.* Il n'eſt point dit qu'il fût un des Sénateurs ou Juges de l'Aréopage ; & l'Expreſſion de Saint Luc ſemble ſeulement indiquer, qu'il étoit un des Habitans de ce lieu-là. S'il avoit été élevé en dignité, il n'y a point d'apparence que l'Auteur Sacré n'en eût fait aucune mention. Depuis cet endroit des *Actes*, il n'eſt parlé de lui, ni dans le reſte du *Nouveau Teſtament*, ni dans aucun des Auteurs du ſecond & du troiſieme Siécle. Un Auteur ſi ancien, & ſi important, auroit-il pû échapper à la Curioſité des prémiers Chrétiens, à un Egéſippe, à un Juſtin Martir, à un Irenée, pour ne rien dire des autres Peres juſqu'au quatrieme & cinquieme Siécle ? Mais, à quoi bon inſiſter ſur de pareilles Réfléxions, à préſent que tous les vrais

vrais Savans conviennent, que ces Ouvrages sont supposez? On les regarde pourtant encore aujourd'hui comme autentiques dans une grande partie de l'Italie, de l'Espagne, & du Portugal. Il est vrai, que ces Gens-là, qui appartiennent à peine à la Religion Chrétienne, ont encore moins de part aux Lumiéres de la Critique & du Bon-Sens. Ne doutons pas néanmoins, que les Disciples du Pere Hardouin ne s'intéressent un jour à les faire regarder comme indubitables & autentiques. Ils leur deviendront nécessaires, quand ils auront renversé, comme ils l'esperent, tous les vrais Monumens de l'Antiquité Ecclésiastique.

Nous avons donc conjecturé, que ces Ouvrages pouvoient avoir pour Auteur le fameux Synesius. Nous avons prouvé par son propre Témoignage la grande Facilité qu'il avoit à varier son Stile.

Il

Il faut preſentement venir à des preuves plus fortes, tirées des Ouvrages mêmes de ce ſçavant Prélat. Rien n'eſt plus ſemblable au ſtile ampoullé & dithyrambique des Livres du prétendu Denys, que les *Hymnes ſacrées* de Syneſius. Comparons ce que le prétendu Denys dit à la fin du premier Chapitre des *Noms divins*, avec les Vers de ſa premiere Hymne, qui ſont à la fin de la trois cent quinzieme page de l'Edition du Pere Petau.

Dans la troiſieme Hymne, Dieu le Pere eſt appellé παγὰ παγῶν, la ſource des ſources, ou la fontaine des fontaines; &, dans le chapitre ſecond des Noms divins, il eſt appellé πηγαία θεότης: ce qui fait le même ſens, & à peu près la même expreſſion. Comparons auſſi ſes paroles du chapitre neuvieme βάθος ἀπερίληπτον, avec celles-

* Pag. 322. † Pag. 801.

les-ci de l'Hymne troisiéme pag. 323. βυθὸν ἄῤῥητον. Je ne m'engagerai pas à un plus long examen. Il suffira de remarquer, que la page 439. des Noms divins de l'Edition de Cordier convient entiérement avec les deux premieres Hymnes de Synesius.

DANS le premier Livre *de la Providence*, Synesius met en la bouche du Pere d'Osiris un long discours, qui convient entiérement à ce que l'on trouve dans les Livres de la *Divine Hiérarchie*, qui est dans les Oeuvres du prétendu Denys Aréopagite. Voici encore une Remarque, qui ne me paroit point à négliger. On sait ce que Philon le Juif a écrit des Therapeutes d'Egypte, qu'on a voulu faire passer pour des Chrétiens. Le prétendu Aréopagite se sert souvent de ce nom-là, en parlant des Moines, quoiqu'assurément il n'y

* Pag. 97.

n'y en eut point encore dans le tems où il vouloit faire croire qu'il avoit composé ses Ouvrages. Synesius donne le même nom à ceux qui en Egypte faisoient une profession plus étroite d'honorer la Divinité, quoique dans le sein du Paganisme. Il les appelle τὰς ἐν Αἰγύπτῳ θεραπευτὰς τοῦ Θείου. Je pourois alleguer beaucoup d'autres preuves, si celles-ci ne me paroissoient pas suffisantes, pour ceux qui voudront les examiner sans prevention.

Il me reste pourtant à faire une Réfléxion, qui paroit de quelque importance. Quel que soit l'Auteur des Ouvrages attribuez à Denys l'Aréopagite, ce ne peut avoir été qu'un homme d'une grande érudition, & d'une éloquence peu commune. Un tel homme, avec de tels talens, se seroit asseurément fait connoître par d'autres Ouvrages; & ne s'en feroit pas tenu à ceux dont nous parlons

ici. Or, on ne sauroit trouver dans le cinquiéme Siecle aucun autre Auteur que Synesius, sur lequel ces soupçons puissent tomber. Je dis dans le cinquieme Siecle; car, il paroit evident, par ce que nous avons raporté ci-dessus, qu'ils ont été citez par Cyrille d'Alexandrie. Le seul temoignage du Pere le Quien, qui étoit assûrément un bon Critique, pourroit suffire; mais, nous y pouvons ajouter l'Auteur des Scholies sur la Bibliotheque de Photius, Code premier, qui dit que le prétendu Denys a souvent été cité par Cyrille.

QUOIQU'IL en soit, ces Ouvrages n'ont pas été citez d'abord; & l'on peut croire, que Theophile les garda dans sa Bibliotheque, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de s'en servir. Ce Prélat *, comme le

* Memoires pour servir à l'Histoire Ecclesiastique, Tome VII. troisieme part. pag. 1054. Edition de Bruxelles.

le dit Monſieur de Tillemont, n'eſt pas d'une integrité reconnue dans l'Egliſe ; & cela paroit aſſez, tant par divers monumens de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, que par la perſecution qu'il excita & ſoutint avec vigueur contre St. Jean Chryſoſtome, une des plus grandes Lumieres de l'Egliſe Orientale. Il faut remarquer, que Cyrille, ſon neveu & ſon ſucceſſeur, fut ſon complice dans cette perſecution. Il s'en vante lui-même.

THEOPHILE mourut l'an 412. de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, après avoir occupé le Siege d'Alexandrie l'eſpace de vingt-ſept ans. La même année, Cyrille fut élû en ſa place. Il y eut quelques difficultez à ſon election, parce qu'on lui oppoſa Timothée Archi-Diacre de cette Egliſe; mais, le parti de Cyrille prévalut. Il ne faut pas être ſurpris, que cette dignité fût briguée. Le Siege d'Alexandrie étoit alors le ſecond

de l'Eglise ; & les Prélats de ce Diocese étoient comme des Rois, abondans en richesses, & s'attribuant une autorité excessive sur les Peuples & les Eglises. On en verra de terribles exemples dans l'Histoire Ecclesiastique de ce tems-là : on n'a qu'à consulter le quatorzieme & le quinzieme Chapitre de l'Histoire Ecclesiastique de Socrate.

C'EST un sujet fort odieux, sur lequel je ne m'arreterai pas, parce qu'il est connu de tous ceux qui ont tant soit peu etudié l'Histoire Ecclesiastique. Mais, il y a ici une autre Réfléxion à faire. Cyrille, dans ses Disputes contre Nestorius, a cité plusieurs Ouvrages supposez, quelques-uns desquels il attribue sans aucun détour à Saint Athanase, quoiqu'ils contiennent tous les principes de l'Heresiarque Apollinaire, & d'Eutyche de Constantinople, dont l'ignorance & l'opiniâtreté fut

fut l'origine du Schiſme des Monophyſites. On peut lire ſur ce ſujet la ſeconde Diſſertation du Pere le Quien, qui excuſe Cyrille par ces paroles : „ Perſonne ne „ doit faire difficulté d'avouër „ que ce Saint Docteur [il parle „ de Cyrille] a été trompé par „ la fauſſe Inſcription de cet Ou„ vrage, quoiqu'il fût véritable„ ment d'Apollinaire. „ Je croirois plû-tôt, qu'il étoit de Cyrille lui-même, qui l'avoit ſuppoſé, pour établir ſes ſentimens. En effet, peut-on croire, que dans l'eſpace d'un peu plus de quarante ans qui ſe ſont écoulez depuis la mort de Saint Athanaſe, juſqu'à l'inſtallation de Cyrille, on eut tellement perdu le ſouvenir des Ouvrages de ce grand Saint, dont la mémoire étoit ſi chere à tous les Orthodoxes de ce tems-là, qu'on pût impunément faire paſſer ſous ſon nom les Ouvrages d'un Hereſiarque qui étoit chargé

de la haine & de l'horreur des fideles? N'avoit-on point d'Archives à Alexandrie, où les veritables Ouvrages de Saint Athanase fussent conservez? Il est donc probable, pour ne rien dire de plus, que Cyrille connoissoit la fraude, si même il n'en étoit pas l'Auteur. Dans les Siecles suivans, on s'apperçût que ces Ecrits, citez contre le Nestorianisme, etoient faussement attribuez à ceux dont ils portoient les noms. On peut voir ce que dit sur ce sujet Leontius dans son Traité des Sectes, *Action Huitieme;* & l'on connoîtra les embarras où se trouvent exposez ceux qui veulent défendre la bonne-foi de Cyrille d'Alexandrie, que le Pere le Quien lui-même n'a pu soûtenir, qu'en accusant Cyrille d'Ignorance.

MAIS, je me suis jetté dans un Océan de Difficultez, dont je ne sçaurois me degager sans entrer dans de grands détails que je veux eviter

eviter autant qu'il me sera possible. Il me suffit de mettre les Lecteurs au fait, & de les exhorter à examiner sans prejugés les faits que je n'ai fait qu'insinuër.

L'EXPRESSION, qui donna lieu au Schisme, est celle-ci traduite en Latin: *Una Natura Verbi incarnata;* c'est-à-dire, Une seule Nature du Verbe incarnée. Cyrille disoit, qu'il avoit puisé ces paroles dans les Oeuvres de Saint Athanase. Le Pere le Quien, avec sa Candeur ordinaire, reconnoit qu'elles sont d'Apollinaire, & que c'est à tort que Cyrille les attribue à Saint Athanase. Cependant, ç'a été-là le mot du guet de la separation & l'origine du Schisme. Croira qui voudra, que cela soit arrivé par hazard: pour moi, je ne puis me dispenser d'y reconnoître un dessein formé, & une malice cachée.

IL est certain, que, lorsqu'on commença à agiter ces Disputes, on

on ſeroit facilement convenu de part & d'autre, ſi on avoit voulu s'entendre. Tout ce qu'il y a de néceſſaire au ſalut eſt cru également des deux côtez; & il n'y a rien qui empêche l'Union, que l'uſage que l'on a introduit de certains Termes Metaphyſiques, qui, pris même à la rigueur, ne ſignifient rien du tout. On convient de part & d'autre de la Divinité & de la Satisfaction de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, de l'Union intime du Verbe avec la Nature humaine. Il ne faut que lire ce qui nous reſte des Sermons de Neſtorius, pour convenir de toutes ces choſes. Auſſi, ſi l'on veut agir & parler ſans prévention, on ne ſauroit nier, que toute cette malheureuſe Diſpute ne fût une affaire de parti & de faction, couverte d'un faux maſque de Religion. Les Evêques Orientaux, aſſemblez à Ephèſe après la Condamnation de Neſtorius, ſentoient

toient bien ce que nous venons de marquer, lorſqu'ils qualifiérent Cyrille d'*Homme né & nouri pour la Deſtruction des Egliſes* *. On pourroit prendre ces paroles pour une eſpèce de Prophetie, dont l'Accompliſſement ſuivit de près les Actes du Concile d'Ephèſe †, & qui perſevere encore aujourd'hui, quoique d'une maniere foible & languiſſante.

COMME Neſtorius fut condamné ſans être ouï, par la faction de Cyrille, les Orientaux traiterent de la même maniere Cyrille & Memnon Evêque d'Epheſe, les principaux Auteurs du Deſordre. Ainſi, voilà dès ce tems-là deux partis formez, qui ſe dechiroient & s'anathématiſoient mutuellement.

IL fallut avoir recours à la Cour de Conſtantinople, ſous un Prince

* Concil. Epheſ. Tom. III. Edit. Lab.
† Chriſt. des Indes pag. 15.

ce extrémement foible, & gouverné par des Femmes & de Eunuques. Les grandes richesses de Cyrille le tirerent d'affaire, en corrompant ceux qui auroient pu autoriser sa Condamnation, & la Deposition à la quelle l'avoient soumis les Evêques Orientaux.

N'AVONS-nous pas là une belle idée de cette Assemblée qu'on appelle le second Concile Oecuménique? Et n'a-t-on pas tort de recevoir avec respect & soumission des Décisions si tumultueuses, procurées par des brigues & des passions violentes? Cependant, Nestorius fut deposé, & relegué dans un Monastere près de la Ville d'Antioche. Ses ennemis trouverent qu'il étoit encore trop proche d'eux. Ils le firent exiler en Egypte, où il finit ses jours, aïant pourtant été sur le point d'être rétabli, si nous en croïons des Auteurs que je citerai plus bas, contre lesquels il paroit bien difficile

ficile de pouvoir s'inſcrire en faux.

APRE'S là concluſion du Concile d'Epheſe, la Doctrine des Monophyſites fit de grands progrès. Le Traité de Jean Caſſien ſur l'Incarnation, & les Ouvrages de Marius Mercator, ſont abſolument écrits dans ces principes, qui auroient peut-être prevalu, ſi la Providence n'avoit pas permis que l'Ignorance plû-tôt que la Malice d'un miſerable Moine de Conſtantinople fît ouvrir les yeux aux meilleurs Chrétiens de ce temslà, en leur donnant en quelque maniere à connoitre, qu'on avoit porté les choſes bien loin au-de-là de ce qu'elles devoient aller.

CE Moine étoit un nommé Eutyche, Archimandrite ou Abbé d'un Monaſtere de Conſtantinople *. Il étoit en grande reputation

* Baluzii Nova Collectio Conciliorum pag. 909.

tion de Sainteté, & avoit un attachement fort vif pour la Doctrine de Cyrille. Il paroit avec tout cela, tant par sa Conduite, que par ses Ecrits, qu'il étoit fort ignorant & fort superstitieux. Il portoit les Opinions de Cyrille bien au-de-là des bornes que Cyrille même leur avoit données. Celui-ci se contentoit d'établir l'Unité des deux Natures; mais Eutyche, par opiniatreté & par ignorance, soutenoit en tout ou en partie les Dogmes d'Apollinaire. Un Evêque de Dorylée, nommé Eusebe, le denonça & le fit condamner par Flavien Evêque de Constantinople, qui distinguoit les deux Natures ce qu'Eutyche vouloit faire passer pour une heresie. Cette Condamnation se fit dans un Synode de Constantinople l'an 448. Eutyche, appuié du pouvoir d'un Eunuque nommé Chrysaphius, qui avoit du credit à la Cour, obtint un ordre de l'Em-

l'Empereur, pour aſſembler un nouveau Concile à Epheſe, où Flavien fut condamné & depoſé, & tellement maltraité de coups, qu'il en mourut. C'eſt ce faux Concile, qui eſt celebre dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique ſous le nom du Brigandage d'Epheſe; & c'eſt auſſi celui, que Marius Mercator, & Caſſien, ont voulu canoniſer.

ON ne ſe contenta pas, dans cette Aſſemblée, de retablir Eutyche, en le déclarant Orthodoxe: on excommunia & dépoſa le grand Theodoret, un des plus ſçavans & des plus illuſtres Prélats de ce tems-là.

IL me reſteroit beaucoup de choſes à dire, ſi je voulois conſtater tous les Faits par des preuves qui n'echapperont point aux Lecteurs qui ſouhaiteront de s'informer de la verité.

CEPENDANT, Theodoret, ne trouvant aucun appui à la Cour, s'adreſſa à Leon Evêque de Rome

me, surnommé, le Grand, & qui paroit en beaucoup de choses bien digne de ce nom-là. Il lui adressa une Confession de Foi, qui fut trouvée orthodoxe à Rome, & sur laquelle le Pape Leon le reçût à sa Communion. Ce Pontife s'apperçût sans doute, qu'il y avoit beaucoup de malice & de prevention dans tout ce qui s'étoit passé en Orient au sujet de Nestorius. Aussi, dans l'excellente Lettre qu'il écrivit à Flavien sur l'Incarnation de Notre Seigneur, il n'y est fait aucune mention des Dogmes de Nestorius, ni de sa personne.

TOUT se seroit acheminé à la paix, si les passions avoient été moins violentes, sur-tout parmi les Moines & les Ecclesiastiques d'Egypte & de Syrie. Ainsi, on fut obligé, pour calmer les troubles, d'assembler un nouveau Concile à Chalcedoine, l'an 451. Nestorius, qui alors étoit exilé en Egyp-

Egypte y fut appellé, & sans doute il auroit été reçu à la Communion des Eglises, si la mort ne l'avoit pas prévenu. C'est un fait contre lequel on ne sauroit s'inscrire en faux: il est temoigné par Zacharie Evêque de Mitylene, & par Philoxene Evêque de Hierapolis, qui produit même des fragmens de Lettres de Nestorius où il approuve la Lettre de Leon à Flavien, en soutenant qu'elle est conforme à ses sentimens, & qu'il n'a jamais enseigné autre chose. C'est ce que j'ai fait voir autre part *, & que je ne rapporte point ici, pour ne pas être obligé de me repeter.

Cependant, les Dogmes des Monophysites s'établissoient en Egypte & en Syrie, beaucoup moins par des disputes, que par des

* Dans une Lettre à M. Jablonski, insérée dans la premiere partie du *Museum Histor. Phil. Theologicum*, pag. 78. & suivantes.

des Carnages & des Cruautez qui font horreur à la nature humaine.

IL faut pourtant avouër, qu'il s'est trouvé de grands hommes parmi ces Schismatiques, tant Nestoriens, que Monophysites. Le malheur de la Naissance & de l'Education, qui engage sans examen les gens dans des Partis opposez, ne leur fait pas perdre leurs dons naturels.

LES Monophysites de Syrie ont eu entre autres grands hommes le fameux Severe, Patriarche d'Antioche, dont les Oeuvres Grecques manuscriptes se trouvent en grand nombre dans la Bibliotheque autrefois de Coislin à present de l'Abbaïe de St. Germain des Prez. Il seroit à souhaiter, qu'on les imprimât un jour; mais, il n'y a pas d'apparence que cela se fasse jamais, à cause de l'horreur que l'on a pour le nom & la personne de ce Prélat : il faut pourtant avouër, que ce que l'on

l'on trouve imprimé de ses Ecrits ne donne pas une fort grande idée de son Eloquence & de son Sçavoir. Ses Dogmes paroissent fort mitigez. Voici ce qu'en dit le Prêtre Théodore, dans son Traité de l'Incarnation, page 245. & 247. „ Ensuite vient Severe, op-„ posé à soi-même, & à la verité, „ & au mensonge. Il n'est pas „ tout-a-fait menteur, ni tout-„ a-fait véritable; mais, il est „ pour ainsi dire en partie vé-„ ritable, & en partie menteur. „ ὃσον εἰπεῖν ψευδαληθής. Quel pitoïable Raisonnement!

Severe mourut en Egypte l'An de Notre Seigneur 539. ou environ. Sa memoire y est encore en grande veneration. Dans la Doxologie Cophte, qui a passé de la Bibliotheque de Coislin dans celle de St. Germain des Prez, Severe est invoqué sous le nom d'un grand guerrier, qui a combattu pour la Religion Ortho-

doxe, & qui a rempli toute la surface de l'Univers de la gloire de Dieu, &c. On peut voir, dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, les louanges que lui donnent les autres Jacobites, c'est-à-dire, les Monophysites *. Au reste, on trouve encore divers Ouvrages de lui traduits en Syriaque; car, il ne paroit pas qu'il ait jamais écrit aucun Ouvrage qu'en Grec.

MAIS, si l'on peut disputer le prix de l'Eloquence & de l'Erudition à Severe, il n'en est pas de même de Philoxene Evêque de Hierapolis, si l'on juge de lui par ses Ouvrages, & par l'élegance de son stile, qui l'emporte de l'aveu même de Monsieur Assemani sur tous les autres Auteurs Syriens; ce qui paroit aussi à tous ceux qui peuvent lire & entendre les divers fragmens de ses Ecrits que

* Renaudot pag. 129.

que Monsieur Assemani rapporte en leur langue originale dans le second Tome de la *Bibliotheque Orientale.* L'Attachement, que les Orthodoxes ses contemporains, & ceux qui sont venus ensuite, ont eu à dechirer sa personne, pourroit encore faire honneur à son Esprit; car, on n'auroit pas inventé contre lui tant de calomnies, la plûpart ridicules & insoutenables, si on ne l'avoit regardé comme un dangereux Adversaire. On a dit de lui, premierement, qu'il étoit d'une naissance servile, & qu'il avoit reçu les ordres sacrez sans avoir jamais été baptisé. Monsieur Assemani, qui fait profession de rechercher sincerement la verité dans les Faits Historiques, le justifie pleinement sur ce Sujet: mais, comme il est extrémement orthodoxe, il ne laisse pas de lui dire des injures, qui ne sont pourtant appuiées d'aucune preuve. Je les rapporterai plus bas, & les ac-

compagnerai de quelques Réfléxions.

OUTRE l'Attachement de Philoxene pour les ſentimens des Monophyſites, rien ne lui a plus nui, que la liberté qu'il ſe donna de condamner le Culte des Images, qui, quoiqu'il ne fût pas encore établi de ſon tems, ne laiſſoit pas de s'introduire inſenſiblement dans les Egliſes Orientales. Cela a fait que les Grecs, furieuſement addonnez à ce Culte dans les Siécles ſuivans, ont traité Philoxene de Manichéen, & l'ont accablé d'une infinité d'injures, outre celles que nous avons dejà rapportées.

CE fut lui, qui promut Severe à l'Evêché d'Antioche, & qui le ſoutint autant qu'il lui fut poſſible. Comme ſon Zêle & ſa Conduite l'avoient rendu fort odieux, l'Empereur Juſtin l'envoia en exil en Thrace, & de-là en Paphlagonie, où on le fit cruellement mourir

rir, en l'étoufant dans une chambre qu'on avoit remplie de fumée. Les Monophysites le mettent au nombre de leurs martyrs. Il mourut environ l'an 520 de Notre Seigneur, après avoir occupé le Siége de Hierapolis, que les Syriens appellent *Mabug*, pendant l'espace d'un peu moins de quarante ans.

On a de lui, outre divers Ouvrages, une Version Syriaque faite sur le Grec de tout le Nouveau Testament. Je crois que c'est celle que nous avons aujourd'hui, & qui a été premierement imprimée à Vienne par Widmanstadius qui l'avoit reçue de Moyse de Merdin, qui étoit Jacobite, c'est-à-dire Monophysite. *Soli Jacobitæ editam primùm à Philoxeno, deinde ab Heracleensi correctam, Versionem in Ecclesia legunt.*

Les Syriens ont une Version plus ancienne, qu'ils croïent leur être venue dès le tems des Apô-

 tres.

tres. Ils l'appellent la Verſion ſimple, *pſitta* en leur langue. On peut conclure de-là, que la Verſion Syriaque, retouchée tant de fois, & dont il y a tant de divers exemplaires, ne doit pas avoir, toute reſpectable qu'elle eſt, autant d'autorité qu'on lui en donne ordinairement. Ceux, qui voudront connoître plus à fond Philoxene, peuvent avoir recours à la Bibliotheque de Monſieur Aſſemani.

JE ne dirai qu'un mot de Jaques Zanzale ou Baradée, qui parcourut tout l'Orient, pour établir le Dogme des Monophyſites, & qu'il remit en quelque maniere ſur pied, dans le tems qu'il commençoit beaucoup à decliner. Il étoit Evêque d'Edeſſe, & tint le Siege pendant trente-ſept ans. Il mourut l'an de Notre Seigneur 578. C'eſt de lui que les Monophyſites ont pris le nom de Jacobites, qu'ils conſervent encore aujourd'hui, & dont ils ſe font honneur.

Je m'engagerai point ici à un plus grand detail sur les Auteurs Syriens, qui sont en très grand nombre. On y peut trouver beaucoup de choses utiles pour établir les véritables Dogmes de la Religion Chrétienne : mais, il faut avoir recours, si l'on peut, au Texte original, plû-tôt qu'à la Version Latine. C'est ainsi qu'au Chapitre XVII. *, à l'Article de Cyriaque Patriarche des Jacobites, Monsieur Assemani rapporte des paroles de Denys Bar-salibi, où il dit, *Cyriacus Patriarcha & Barcepha docent Christum corpus suum manducasse, & sanguinem bibisse.* Il auroit fallû traduire, selon le Syriaque, *de corpore suo manducasse, & de sanguine bibisse.* Cela fait une différence, qui n'étoit pas à negliger.

Je ne m'arréterai point à Moyse Barcepha, qui est un Auteur d'un grand merite, dont nous avons

* Pag. 117.

avons un Traité du Paradis, traduit en Latin ſur le Texte Syriaque par André Maſius. Cette Verſion ſe trouve dans diverſes Editions de la Bibliotheque des Peres. Sur cet illuſtre Auteur, on peut conſulter Monſieur Aſſemani, page 127. du Livre que nous avons cité.

L'AN 999. l'Empereur Nicephore Phocas, aïant fait une courſe en Syrie, s'aſſura de la perſonne de Jean, Patriarche Jacobite d'Antioche, & le conduiſit, avec quelques autres Evêques du même Rit, à Conſtantinople, où il fut mis en priſon avec ſes Prélats, traité fort rigoureuſement, & obligé de répondre de ſa Foi au Patriarche Polyeucte. Il écrivit de-là une Lettre Synodique à Mennas, Patriarche d'Alexandrie, où il raconte toutes ſes calamitez & ſes diſputes. On a droit d'être touché de compaſſion, quand on voit, ce qui paroit manifeſtement, que

que ces disputes, qui ont fait naitre des persecutions si cruelles, n'étoient fondées que sur de vaines Logomachies, non-obstant lesquelles il auroit été facile de s'accorder.

JE ne trouve point qu'il soit fait mention du retour du Patriarche Jean à son Eglise d'Antioche, quoiqu'il soit certain que Nicephore Phocas fut tué la même année par Jean Zimisca.

AU RESTE, la Lettre Synodique à Mennas, que Monsieur Assemani rapporte en Arabe *, & qu'il a traduite en Latin, merite extrémement d'être lûe. Monsieur Renaudot fait aussi mention de cette Lettre dans son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie* pag. 356, & il en rapporte des Extraits.

Nous allons presentement parler de l'Auteur illustre, & qui est en grande reputation parmi les Syriens

* Biblioth. Orient. Tome II. pag. 133.

riens Orientaux: c'eſt Denys Barſalibi, Evêque d'Amide, célébre par le grand nombre de ſes Ouvrages. Monſieur Aſſemani louë ſon ſtile Syriaque, & ſon erudition. Pour ce qui eſt du ſtile, il nous a paru, qu'à la verité, il étoit clair & net, mais fort inferieur pour l'élegance à celui de Philoxene Evêque de Hierapolis. Il repete ſans ceſſe la Particule Syrienne AOUKIT, qui repond à peu près au Latin *videlicet*, & au François *c'eſt-à-dire*. Ce Prélat, qui mourut l'an de Nôtre Seigneur onze cent ſeptante & un, avoit écrit des Commentaires ſur preſque toute l'Ecriture, &, ce qui eſt à obſerver, ſur l'Apocalypſe de l'Apotre Saint Jean, quoique, comme l'on ſçait, ce Livre ne ſe ſoit point trouvé dans les Manuſcrits Syriens, & que Widmanſtadius ne l'ait point fait imprimer avec les autres. Outre cela, il a rapporté & commenté l'Hiſtoire de la Femme

me adultere *, qui manque dans plusieurs Manuscrits Grecs, & Syriaques †.

Pour ce qui est de son erudition, elle paroit fort superficielle : & ses jugemens ne sont pas toûjours surs ; la superstition l'emportant presque par-tout sur la raison.

Il faut remarquer, que Monsieur Assemani a mal traduit un Passage de cet Auteur, où il parle de Joseph l'Historien, que l'opinion commune des Jacobites confond avec Caïphe qui condamna Notre-Seigneur à la mort. Voici les paroles de Denys Bar-salibi, selon la Traduction Latine dont nous venons de parler. *Nos autem dicimus, Josephum, qui adversus Romanos acriter pugnavit, atque postea ab ipsis captus & factus Chris-*

* Chap. VIII. de Saint Jean.
† Voiez Biblioth. Orient. Tome II. pag. 53. & 169.

Christianus, scripsit plures libros de Machabæorum gestis & de Hierosolymorum excidio, alium esse ab hoc Caïpha Pontifice. Ce mot de *factus Christianus*, qui suppose que Joseph embrassa la Religion Chrêtienne, ne repond point au mot Original ETTALMAD, qui insinue seulement, que Joseph se fit instruire dans les Sciences des Grecs & des Romains. On ne sçauroit donner à ce terme une signification plus étendue.

LE même Denys a écrit un Commentaire fort diffus sur la Liturgie Syrienne. Il l'adressa à Ignace, Metropolitain de Jerusalem, afin qu'il pût répondre aux Objections des Francs, qui, étant mêlez dans cette Ville avec les Jacobites, disputoient souvent contre eux sur leurs Dogmes & sur leur Discipline. Il y a dans ce Commentaire beaucoup de Pauvretez, sur lesquelles je ne trouve pas à propos de m'arrêter. Ceux, qui

qui en feront curieux, peuvent avoir recours à Monfieur Affemani, qui les fatisfera abondament.

ON ne fçauroit nier, que Denys, Bar-falibi n'ait reconnu la Prefence réelle; mais, cette Prefence, telle qu'il l'admet, eft inconciliable avec la Tranfubftantiation. Il enfeigne la même chofe qu'Anaftafe Sinaïte, & Rupert Abbé de Tuy. Quoiqu'en dife Moufieur Affemani, c'eft le fentiment commun de tous les Syriens. Il ne connoit, dit-il, perfonne, outre Denys & un autre Anonyme, qui ait foutenu ce fentiment-là. Il faut que fes Lectures aïent été fort fuperficielles fur ce Sujet. Je vais lui fournir un bon nombre d'Autoritez, auxquelles ce feroit envain qu'il voudroit oppofer quelque-chofe. Voïez les paffages rapportez par Monfieur Renaudot pag. 244. & 245. de fon Commentaire fur la Liturgie de faint Bafile. L'Auteur des Homelies à l'ufage

de

de l'Eglise d'Alexandrie, pour le cours de toute l'année, parle ainsi en la premiere, qui est sur l'Evangile de Saint Luc. „ Le Prêtre „ demande la descente du Saint „ Esprit sur le pain & le vin pour „ les sanctifier, après quoi le Fils „ de Dieu s'unit avec eux, & par „ cette union ils deviennent son „ corps & son sang. „ Dans la precedente, Monsieur Renaudot rapporte une Paraphrase qu'il a trouvée des paroles de Notre-Seigneur dans l'Institution de l'Eucharistie, & qu'il appelle un temoignage fort clair, *luculentum*, de la foi des Jacobites sur l'Eucharistie. *Quotiescumque sacrificio hoc divino reficiemini, & panem hunc manducabitis, calicem hunc bibetis, ego in medium vestri veniam super thronum sedens, panemque & vinum per unionem assumens:*

* Renaudot, Liturgie, Tome II. pag. 369.

mens : atque in patena & calice habitabo. Voïez aussi les Observations generales du même Monsieur Renaudot sur les Liturgies Syriaques, pages 90. & 91.

ENFIN, Gregoire Abulpharage, le plus illustre & le plus savant Auteur qu'ait produit la Secte des Jacobites, enseigne la même Doctrine que Monsieur Assemani, qui reconnoit ce que nous venons de dire, & l'appelle pourtant une opinion nouvelle & inouie à tous les Syriens. Tant a de force un préjugé établi sur la superstition!

LE Commentaire de Denys Bar-salibi sur la Liturgie peut donner lieu à un grand nombre de Réfléxions également solides & instructives. Monsieur Assemani, après tous les Controversistes de l'Eglise Romaine, s'étend fort à prouver, que la Consecration ne consiste point, comme le croient les Grecs, dans cette prie-

 re,

re qu'ils appellent *invocation*, en Grec ἐπίκλησις.

Il faut remarquer ici, que la Philoſophie de l'Ecole s'étant malheureuſement introduite dans la Théologie, on s'appliqua d'abord à rechercher quelle étoit la matiere & la forme des Sacremens. Cela conduiſit, à l'égard de l'Euchariſtie, à fixer la cauſe & le moment de la Conſecration ; &, dans l'Egliſe Occidentale, on la fit uniquement dependre de ces paroles de Notre Seigneur, *Ceci eſt mon Corps*. Mais, ſi l'on y prend bien garde, on reconnoîtra facilement, que cette opinion a été veritablement inconnuë dans l'Egliſe primitive. Comme Notre-Seigneur avoit ordonné à ſes Diſciples de célébrer, ſous les Symboles du pain & du vin, la mémoire de ſes ſouffrances, les anciens Chrétiens ſuivirent exactement ſes ordres ; &, dans leurs aſſemblées religieuſes, ils expoſerent ſur des

des tables les Symboles du pain & du vin : ils y joignirent des prieres convenables, dont la fin étoit la participation des Symboles. La Consecration n'étoit autre chose que la separation du pain & du vin destinez à la Communion des Fideles. Cyrille d'Alexandrie dit qu'on appelle saint ce qui est separé pour être offert en sacrifice à Dieu, ἅγια καλοῦνται τὰ ἀφορηζόμηνα εἰς θυσίαν Θεῷ.

Il faut remarquer, que le Verbe Grec, dont Cyrille se sert, répond fort bien au mot Hebreu *kodesch*. La Consecration est donc tout l'acte de la Liturgie, c'est-à-dire des Prieres Ecclesiastiques. De-là vient une coutume de toutes les Eglises Orientales d'adorer les Symboles, lorsqu'on les transporte de la premiere Table à la seconde. Ce Rit ancien & universel en Orient effraie tellement tous

* Cyrill. in X. Caput Joannis.

tous les Missionaires, que la plûpart d'entre eux le traittent d'une pure Idolatrie, sur ce que, disent-ils, on adore les Symboles avant la Consécration, qu'ils font consister dans les paroles de Notre-Seigneur que nous venons de rapporter.

Les Syriens sont si peu dans ce sentiment-là, que, dans plusieurs de leurs Liturgies manuscrites, ces paroles ne se trouvent point. Il y en a même quelques-unes, où il ne paroit pas qu'elles aïent jamais pu être inserées. Cela fait une difficulté considerable à tous les Théologiens qui sont dans les sentimens de l'Eglise Romaine. Ils en donnent diverses solutions, toutes differentes; mais, ils ne s'accorderont jamais, à moins qu'ils ne reviennent aux veritables Principes de la Religion.

Je ne finirois point, si je voulois m'arréter à tous les Ecrivains Syriens Monophysites, qui sont

en

en grand nombre, & ſur leſquels on peut conſulter le ſecond Tome de la Bibliothèque Orientale de Monſieur Aſſemani.

CELUI, dont je vais parler, a été à mon ſens le plus ſçavant & le plus conſiderable de tous. C'eſt Gregoire Abulpharage, Primat des Orientaux de la Communion des Jacobites. Ce grand homme, comparable, ou même preferable, à tous les Ecrivains Grecs & Latins qui ont vêçu de ſon tems, naquit à Melitene ſur l'Euphrate l'an. 1226. Il eſt auſſi connu ſous le nom de Gregoire *Bar-Hebræus*, parce qu'il étoit fils d'un Médecin nommé Aaron, qui vraiſemblablement étoit un Juif converti à la Religion Chrétienne.

IL ne faut pas être ſurpris, que l'Egliſe Jacobite ait adopté & élevé un homme iſſû de Race Juive. Les choſes étoient alors ſur un autre pied qu'elles ne ſont aujourd'hui. Elles le ſeroient encore

dans l'Eglise Latine, si l'Inquisition & les Moines, en bouleversant toutes les idées, n'avoient fait perdre le fruit qu'on pouvoit esperer des recrues fournies par la Synagogue.

DANS le quinziéme Siécle, Paul de Burgos, après avoir été Rabin dans la Synagogue de sa patrie, environ l'an 1415 embrassa le Christianisme, & fut élevé à la dignité d'Evêque de Carthagene, ensuite à celle de Burgos. Ses Ouvrages sont connus de tous les Sçavans, entre autres celui qu'il a intitulé *Scrutinium Scripturarum*, qui a été imprimé, & dont on trouve un tres beau Manuscrit dans la Bibliotheque Roiale de Berlin. Paul de Burgos laissa une nombreuse famille, qui subsiste encore en Espagne avec beaucoup d'eclat. Il mourut environ l'an 1431.

DEPUIS ce tems-là, les choses ont bien changé de face en Espagne. Le moindre soupçon de Judaïsme

daïſme dans les Ancêtres de quelqu'un l'exclut de toute dignité Politique & Eccléſiaſtique, & l'expoſe, ſur des ſoupçons ſouvent aſſez legers, principalement s'il eſt riche, à toute la Cruauté des Inquiſiteurs.

JEAN DE POLANCO, Eſpagnol, de la même Ville de Burgos, entra dans la Compagnie des Jeſuites l'an 1542. étant encore fort jeune. Ignace de Loyola le prit en affection & ſe ſervit de ſon miniſtere & de ſa plume, pendant l'eſpace de neuf ans. Il étoit auprès de lui en qualité d'Aſſiſtant : il conſerva la même dignité auprés de Jaques Laynés & de François de Borgia, qui ſuccéderent à Ignace dans la dignité de General de la Compagnie. Il étoit chargé de tous les Secrets, de toutes les Lettres, & de toutes les Affaires. *Ille à Secretis erat : ille omnium Litteris ac Conſultationibus reſpondebat : ille Negotiorum, ille rei fa-*

 milia-

miliaris, curam gerebat: ut unus omnium fermè obire Officia, & suis humeris universam quodammodo Societatem sustinere videretur *.

LORSQU'ON s'assembla, après la mort de François de Borgia, pour l'Election d'un nouveau General, un grand nombre de voix fut pour Jean de Polanco. La Province de Portugal s'opposa vivement à son Election, & vint à bout d'empécher qu'il ne parvint à cette dignité. Les Opposans étoient assez persuadez de son merite; mais, il y avoit une tache dans sa Genealogie. Il n'étoit pas ce que les Espagnols appellent de *caste limpia*. Quelques-uns de ses ancêtres avoient sans doute fait profession du Judaïsme. „ Il peut bien arriver „ , dit Tellez dans la Chronique de la Com-

* Ribadeneira, Catalog. Script. Soc Jesu.

Compagnie au Roïaume de Portugal, „ que nous ſoions contens „ d'un homme par rapport à lui- „ même, mais qu'il ſoit deſagrea- „ ble par rapport à ce qu'il a he- „ rité de ſes Peres. „ *Bem póde acontecer a contentarnos hum homem pelo que tem de ſy, & deſagradarnos pelo que herdou de ſeus Pays* *.

Il paroit par-là, que tout accès eſt fermé à ceux d'entre les Juifs, qui, après avoir connu leurs erreurs, voudroient embraſſer la Religion Chrétienne. L'Inquiſition, bien loin de convertir les gens, en fait des Marranes, c'eſt-a-dire, des gens, qui ne ſont, ni Juifs, ni Chrétiens, ſelon la definition qu'en donne l'Auteur des Remarques ſur l'*Orlando furioſo* de Louïs Arioſte, page ſeconde. *Marrano e Ingiuria propria contra Spagnuoli, & l'origine ſua comincio dopò ch'el Re Catholico iſpulſe di Spagna*

* Tellez pag. 438. & 439.

Spagna tutti gli Hebrei. Se bene alcuni ſi battezzarono, ſempre tenero di quell'antico Rito; e come che molti vivano anchora, non ſono Giudei, ne Chriſtiani.

L'ESPAGNE eſt remplie de ces Marranes. Il y en a dans tous les Etats, qui ſavent fort bien ſe cacher, parce qu'ils ont un grand interêt à le faire. On peut croire que les Auteurs de tant d'Ouvrages ſuppoſez, dont nous avons parlé autre part, & de tant de Livres de Devotion impertinente & heteroclite, ſont de vrais Marranes, qui cherchent à ruiner la Religion Chrétienne, en l'éloignant autant qu'ils peuvent des principes de la droite Raiſon. Je pourois copier ici ce que le ſçavant Monſieur Limborch a écrit dans ſa Reponſe au Juif Orobio. On peut conſulter ſon Livre *De Veritate Religionis Chriſtianæ*, depuis la page 276. juſqu'au commencement du Chapitre cinquiéme

me page 279. On y verra de quoi ſoupçonner que l'Auteur de la Vie de la bienheureuſe Vierge, dictée, à ce qu'on prétend, par elle-même à Marie d'Agreda, Abbeſſe d'un Couvent de Religieuſes de la Province de Burgos, étoit un Impoſteur, qui avoit envie de ſubſtituer des Narrations fabuleuſes & incroïables aux Veritez Evangeliques.

JOSEPH XIMENEZ SAMANIEGO, Auteur des Notes qui ſont à la fin de la premiere Partie de cet Ouvrage, & peut-être un des premiers Moteurs de la Fraude, ſe promet, qu'avec l'aſſiſtance du Saint Eſprit, cette Vie de la bienheureuſe Vierge ſera un jour miſe au nombre des Livres Canoniques par l'Autorité de l'Egliſe Romaine. Si cela arrivoit, on pouroit dire, que c'en ſeroit fait en Eſpagne & en Italie de l'Autorité de tous les Livres du Nouveau Teſtament. Voiez les Paragraphes

phes VI, VII, & VIII des Notes de ce Moine sur l'Ouvrage attribué à Marie d'Agreda.

IL me semble, qu'en voilà trop sur ce Sujet, & qu'il est tems que je reprenne le fil de mon Histoire. Je reviens donc à Gregoire Abulpharage. Monsieur Bayle a parlé de lui peu exactement dans le premier Tome de son Dictionaire: mais, il ne pouvoit pas en dire davantage, vû le peu de Mémoires qu'il avoit entre les mains. On trouve une Instruction plus ample sur la personne de notre Gregoire, dans les Notes de l'Abbé Renaudot, Tome II. de son Recueil des Liturgies, page 469. & suivantes. Nous pouvons dire, que nous ne connoitrions que fort imparfaitement tout le savoir & tout le merite de Gregoire Abulpharage, si Monsieur Assemani, dans son excellente Bibliotheque Orientale, n'avoit ramassé avec soin tout ce qu'on peut dire sur ce sujet.

jet. Ce grand homme étoit Poëte, Philoſophe, & Médecin. Ses Oeuvres ſont remplies d'une Erudition ſurprenante; & l'on a de la peine à comprendre d'où il a pu puiſer tant de lumieres, dans un Païs barbare, & dans un Siécle qui n'étoit pas autrement fort éclairé.

Celui de ſes Ouvrages, qui juſqu'à preſent a été le plus connu, eſt la Chronique qu'il a compoſée en Arabe ſous le Titre de *Livre des Dynaſtiens.* Il a été imprimé à Oxfort l'an 1650. en Arabe, avec une Traduction Latine d'Edouard Pocock. Il y a aujourd'hui peu de bonnes Bibliotheques, qui ne ſoient pourvues de cet Ouvrage, que l'on peut facilement trouver. Outre cette Chronique Arabe, il en a composé une autre en Langue Syriaque, qui va depuis le commencement du Monde juſqu'à l'An de Notre Sei-1289. Il a laiſſé auſſi pluſieurs Poëſies

ſies & divers Ouvrages de Grammaire. Son Poëme *de la Sageſſe Divine* a été imprimé in quarto à Paris, par les ſoins de Gabriel Sionita.

JE ne m'étendrai pas d'avantage ſur les Ouvrages de Gregoire Abulpharage. Il fut prémiérement Evêque d'une Ville appellée Guba, enſuite d'Alep, & enfin il fut élevé à la dignité de Primat de tous les Jacobites Orientaux. Il gouverna ces Egliſes avec beaucoup de ſageſſe & de moderation. Il regardoit les Diſputes ſur l'Incarnation, plû-tôt comme des Diſputes de Theologiens, que comme des Erreurs eſſentielles. „ Les „ Sectes, dit-il, qui ſont aujour„ d'hui parmi nous, conviennent „ enſemble ſur les veritables ſen„ timens touchant la Trinité & „ l'integrité des deux Natures de „ Jeſus-Chriſt. Les autres Diſ„ putes ſur la nature de l'union „ ne roulent que ſur des mots & „ des

„ des expressions differentes. „ Cela peut servir à faire connoître la moderation de notre Gregoire, & en même tems la justesse de son Esprit. Il mourut à Maraga en Medie, la soixantiéme année de son age. Il s'étoit rendu en cette Ville-là, dans le cours des visites qu'il faisoit de ses Eglises. Il ne faut pas oublier une circonstance considerable de ses Funerailles. Le Catholique ou Patriarche des Nestoriens, qui se trouvoit alors dans cette Ville, fit lui même la Pompe de son Enterrement, où il se trouva en Personne, avec les Evêques qui l'accompagnoient. Il celebra l'Office de ses Funerailles, assisté de tous les Armeniens & les Grecs qui se trouvoient dans cette Ville. Cela fait voir, que ces bons Chrétiens Orientaux n'étoient plus si vehemens dans leurs Disputes, & que la longue suite des Siécles, & l'experience, les avoit rendu plus moderez.

Il

IL me resteroit diverses autres choses à dire des Syriens Jacobites, si ce n'étoit pas une necessité pour moi d'abreger mes matières, aiant tant d'autres choses à dire. Je me contenterai donc d'indiquer en peu de mots ce que je pense de la Secte des Monophysites. On ne sçauroit nier sans injustice, qu'il n'y ait eu parmi eux de grands hommes; mais, en même tems, on est obligé d'avouër qu'ils sont inexcusables par rapport à leur opiniatreté à condamner l'excellente Epitre du Pape Leon le Grand à Flavien Archevêque de Constantinople. Ils anathematisent avec une effronterie surprenante, non seulement cette Lettre qui renferme toute la Doctrine orthodoxe sur le mystere de l'Incarnation , mais encore la Personne même de Saint Leon & le Concile de Chalcedoine, en quoi ils sont absolument inexcusables. Je veux qu'il y ait de la Logomachie,

chie; mais, pourquoi ne s'éclaircissoient-ils pas étant à portée de le faire?

Il auroit bien mieux valu, que ces malheureux Prélats se fussent appliquez à etablir la vraie Morale du Christianisme, & à exciter leurs troupeaux à la paix & à l'union. C'est à quoi il ne paroit pas qu'ils aïent beaucoup songé. Ils bornoient aux Jeunes, qui sont encore aujourd'hui fort rigoureux dans leur Communion, presque toute la Pratique de l'Evangile: ce qui les rendoit severes & féroces; car c'est-là que conduisent ordinairement les Jeunes excessifs.

Il ne faut pourtant pas croire, que les emportemens & la mauvaise conduite des Prélats aïent tellement influé sur les Peuples, qu'ils aïent été exclus par-là du salût que doivent attendre tous les Chrétiens. Les Peuples seroient bien miserables, s'ils étoient comptables devant Dieu des emportemens

mens & de la malice de leurs Pasteurs.

VOILA à peu près tout ce que je m'étois proposé de dire de la Secte des Jacobites, c'est-à-dire des Monophysites Orientaux. Leur Schisme vient, comme on le sait, d'Egypte, d'où il s'est étendu en Ethiopie, où il subsiste encore presentement.

IL me reste à parler des Armeniens, qui, depuis le sixiéme Siecle, se sont declarez pour les sentimens des Monophysites Orientaux: mais, je veux commencer par les Ethiopiens, ensuite de quoi je finirai par les autres.

LE Concile de Chalcedoine fut celebré l'an 451. dans le dessein d'appaiser tous les troubles qu'avoient fait naitre les ennemis & les partisans de Nestorius. Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, s'y rendit avec un bon nombre de Prélats Egyptiens, fort ignorans, & prevenus de toutes les opinions de

de Cyrille. Ce Concile n'eut pas l'heureux ſuccès qu'on en devoit eſperer. Dioſcore fut retranché de l'Egliſe, à cauſe de ſon opiniatreté à ne vouloir pas comparoitre au Concile, aux Déciſions duquel les Evêques Egyptiens ne ſouſcrivirent pas volontiers. Dioſcore fut relegué à Gangres en Paphlagonie, où il mourut. Proterius, que la Cour de Conſtantinople lui ſubſtitua, fut maſſacré dans l'Egliſe même le jour du Vendredi ſaint, l'an quatre cent ſeptante ſept, dans une ſédition excitée & fomentée par les Monophyſites, qui s'étoient deja donné un autre Patriarche.

DEPUIS ce tems-là, il y a toujours eu deux Superieurs Eccleſiaſtiques en Egypte, l'un du Parti Grec qui étoit l'Orthodoxe, l'autre des Egyptiens qui étoit celui des Monophyſites. Ces deux Factions prévalurent tour-à-tour, juſqu'à ce que la Juſtice de Dieu per-

mit que les Mahometans s'emparerent de l'Egypte l'an de Notre Seigneur 639.

BENJAMIN étoit en ce tems-là Patriarche des Monophysites. Les Persecutions, auquelles il étoit exposé, l'avoient obligé à se retirer dans un desert de la basse Egypte, d'où il sortit pour se mettre sous la protection des Mahometans, qui le retablirent dans la pleine possession de sa dignité.

COMME les Patriarches d'Alexandrie étoient, selon les Canons, Superieurs de toute l'Eglise d'Ethiopie, à laquelle ils deputoient une espece de Patriarche, que les Ethiopiens nomment *Abuna*, c'est-à-dire Notre-Pere, il ne faut plus chercher l'Origine du Monophysisme en Ethiopie.

ON sçait à peu près la situation de ce vaste Roïaume, tel qu'il étoit dans le tems de sa plus grande puissance; mais, il a beaucoup déchu, depuis qu'une Nation Barbare,

que

que l'on nomme les Galles, a demembré plusieurs Provinces & ruiné une bonne partie des plus anciennes & des plus belles Eglises.

CET Empire, tel qu'il est aujourd'hui, s'étend depuis la Mer rouge jusqu'au Roiaume d'Adel dont le Souverain est Mahometan, & ennemi des Abissins. C'est ce que nous aprenons des Relations des Jesuites, qui pretendent y avoir trouvé les véritables sources du Nil, inconnuës à toute l'Antiquité.

IL me semble pourtant qu'il ne faut pas trop compter là-dessus, & même que la Carte Geographique, que Monsieur Ludolfe a donnée sur les Mémoires des Jesuites Portugais, n'est pas au-dessus de diverses Objections qu'on lui peut opposer.

IL faut voir ce que dit sur ce Sujet Monsieur de Maillet dans

la Deſcription de l'Egypte, page 38. 39. & ſuivantes; & l'on n'aura point de peine à convenir, que les ſources du Nil, qui ont été un Probleme pour les Anciens, le ſont encore aujourd'hui pour nous.

OUTRE cela, les Latitudes ne paroiſſent pas exactement marquées ſur cette Carte. On raporte du Medecin Charles Poncet, qui fit le Voiage d'Ethiopie vers la fin du Siecle precedent, & le commencement de celui-ci, que *la Bourgade de Gieſim, qui eſt à mi-chemin de la Ville de Sennar & des confins de l'Ethiopie, eſt au dixieme degré de Latitude Septentrionale, ſelon l'Obſervation qu'en fit le Pere Brevedent.*

LE Pere Brevedent étoit un ſavant Jeſuite, grand Mathematicien, qui accompagna Poncet juſque ſur les frontieres de l'Ethiopie, où il mourut.

ANTOINE FERNANDEZ, autre

tre Jesuite, Portugais de nation, rapporté par Nicolas Godigno, dit *, que, dans le Roïaume de Dambea, on voit les deux Poles, & que l'Antarctique est le plus élevé; ce qui prouve ce me semble que les Latitudes ne sont pas bien marquées sur la Carte de Monsieur Ludolfe, qui a suivi aveuglément celle des Jesuites qui se trouve dans l'Histoire generale d'Ethiopie du Pere Balthazar Tellez, au Chap. IV. du premier Livre.

VOICI une autre preuve, que je n'ai pas cru devoir negliger, quoique je n'y compte pas entiérement. Jean-Baptiste Homan, Geographe de Sa Majesté Imperiale, a fait imprimer à Nuremberg une Carte generale de toute l'Afrique, à côté de laquelle il a inseré ces paroles.

* Livr. I. Chap. XI. pag. 69.

BENEVOLE SPECTATOR.

LUDOLPHUM *hactenus incautè secuti sunt qui quodam novo Sistemate originem Nili recentioribus Tabulis suis perperam inseruerunt. Nos Authoritatem viri maximè Rev. P. Henrici Schereri S. J., Geographi celeberrimi, qui ex veris P. P. Missionariorum suæ Societatis Relationibus tale nobis quale hîc posuimus, Schema utriusque Nili, albi & atri fluminis, præfiguravit, amplectimur; curiososque Historicæ Veritatis Indagatores ad ipsum Authoris Opus, sumtibus prænobilis Viri Joannis Caspari Bencardi &c. Bibliopolæ Augustani præstantissimè editum, remittimus.*

J'AI fait chercher chez mes Amis l'Atlas du Pere Scherer; mais, je ne l'ai pu recouvrer. Des gens d'esprit & de savoir m'ont assuré, qu'il

qu'il n'étoit pas fort eſtimé. Il met les Sources du Nil & du Niger bien au-de-là de la Ligne Equinoxiale, & en fait un debouchement du Lac Zaïre. Pour établir un pareil Paradoxe, il faudroit produire les Relations des Jeſuites Miſſionaires ſur leſquelles il ſe fonde. Nous n'en connoiſſons point de telles. Quoiqu'il en ſoit, cela ne laiſſera pas de faire une Difficulté, juſqu'a ce que l'on puiſſe éclaircir la choſe par de nouvelles decouvertes.

Les Portugais ont les premiers fait par Mer la decouverte de l'Empire des Abiſſins: mais, les Abiſſins eux-mêmes y donnerent occaſion.

L'Imperatrice Helene, ayeule de David Roi d'Ethiopie, aiant été ſaluée de la part d'Emanuel Roi de Portugal par deux hommes qu'il lui avoit deputé, prit la reſolution d'envoier en Portugal un Ambaſſadeur, pour établir

une étroite alliance entre les deux Roïaumes. Cet Ambaſſadeur étoit un Marchand Armenien, nommé Matthieu, qui, s'étant rendu à Lisbone, retourna dans les Indes avec une Flotte Portugaiſe.

IL vint accompagné d'un Ambaſſadeur Portugais, homme de qualité, nommé Edouard Galvam, qui, s'étant rendu dans la Mer Rouge, mourut à Camaran, qui eſt une Ile de cette Mer. Ainſi, les Vaiſſeaux Portugais, qui avoient amené Galvam, furent obligez de retourner à Goa.

CEPENDANT, comme l'affaire paroiſſoit d'importance, quelques années après on en chargea Rodrigue de Lima, Cavalier Portugais, dont le Voïage fut fort long & fort laborieux. Rodrigue de Lima ſe rendit premierement à l'Ile de Maſſua, qui eſt peu éloignée de la Bourgade d'Arquiquo. Ces deux lieux appartenoient alors à l'Empereur d'Ethiopie, auſſi bien

que

que l'Ile de Suaquem. Les Turcs, qui s'en ſont depuis emparez, les poſſedent encore aujourd'hui.

L'Aumonier de l'Ambaſſade ſe nommoit François Alvarez, Chapelain ordinaire du Roi de Portugal. C'eſt à cet Aumonier, homme ſimple, mais qui paroit ſincere, que nous ſommes redevables des premieres connoiſſances que nous avons de l'Empire des Abiſſins. Il en publia une Relation à Liſbonne, avec l'Hiſtoire de ſon Voiage, l'an 1540. Cette premiere Edition, imprimée en Lettres Gothiques, a été ſuivie de pluſieurs autres, qui ſont generalement eſtimées de tous les Savans.

Avant que d'entrer dans le detail du Voiage de l'Ambaſſadeur Portugais, j'ai cru qu'il ſeroit à propos que je donnaſſe ici une courte idée de la Nation & de la Religion des Abiſſins. C'eſt une matiere fort abondante, où je tacherai

rai pourtant d'être court; mais, ſans obmettre rien d'eſſentiel.

IL ne faut pas s'imaginer, que les Abiſſins ſoient noirs comme des Negres. „ Leur couleur na-„ turelle eſt brune & olivâtre. Ils „ ont la taille haute & majeſtueu-„ ſe, les traits du Viſage bien „ marquez, les yeux beaux, & „ bien fendus, le nez bien pris, „ les levres petites, & les dents „ blanches; au lieu que les habi-„ tans du Roïaume de *Sennar*, ou „ de la Nubie, ont le nez écraſé, „ les levres groſſes & epaiſſes, & „ le viſage fort noir *. „

ZAGA-CHRIST, qui vint en France l'an 1653. & qui ſe diſoit fils du Roi Jacob tué dans une bataille contre Suſneüs qui lui diſputoit la couronne, étoit indubitablement un Abiſſin: ſoit qu'il fût fils du Roi, ſoit qu'il ne le fût pas, c'étoit un des beaux hommes que

* Poncet. Voiage d'Ethiopie, page 99.

que l'on pût voir. Monsieur Bochart, qui l'avoit vû, a dit à Monsieur Ludolfe, que quand Zaga-Christ se trouvoit entre d'autres Princes, il les effaçoit tous par les graces de sa personne & de ses discours. Monsieur Ludolfe croit que c'étoit un Imposteur: mais, Monsieur Renaudot est d'un autre sentiment, & paroit ne point douter qu'il ne fût un Prince du Sang Roial d'Ethiopie. Il mourut âgé de vingt-six ans, à Ruel, auprès de Paris, où il a été enterré.

QUOIQU'IL en soit, ceci suffit pour justifier ce que j'ai dit, que les Abissins sont de beaux hommes, & qu'ils ne ressemblent en rien aux Negres d'Afrique.

POUR ce qui concerne leurs qualitez interieures, il est certain, qu'ils sont d'un excellent naturel, & que leur inclination les porte naturellement à la pieté & à la vertu. „ On trouve parmi eux „

„ dit

dit le Jesuite Guerreiro, „ beaucoup moins de péchez, qu'en „ plusieurs lieux de l'Europe, où „ notre sainte foi est établie. En „ general, ils ont dans leurs conversations mutuelles une grande simplicité, & beaucoup d'innocence, par rapport à l'honneteté des mœurs *.„ Rien n'étoit plus opposé à leur naturel, que la cruauté ; & ils seroient apparemment demeurez tels, si les Jesuites Portugais ne les avoient pas poussez à bout, par les cruelles Persécutions ausquelles ils les ont exposez.

APRE'S avoir parlé de leurs personnes, & de leurs mœurs, je vai dire ce que je trouve, & que je pense, de leur Religion.

COMME ils reçoivent d'Egypte leur Abuna ou Patriarche, qui est le seul Evéque qu'ils aient dans leur

* Guerreiro, Relation annuelle des Années 1607 & 1608. pag. 38.

leur Empire, on ne ſçauroit douter, qu'ils ne ſoient Monophyſites, comme les Egyptiens. Mais, ce n'eſt pas le tout: ils ont, au ſentiment des Jeſuites & des Miſſionaires, diverſes autres erreurs. Ils obſervent la Circonciſion, & s'abſtiennent de toutes les viandes qui ſont defendues dans la Loi de Moïſe. Ils obſervent le jour du Sabath, & ont diverſes autres Coutumes conformes à celles des Juifs.

Si j'oſe dire ce que je penſe là-deſſus, je crois que les Abiſſins, qui, comme tous les Savans en conviennent, ont paſſé d'Arabie en Afrique, ont reçu leur Religion des Chrétiens Nazaréens, dont peut-être même ils ſont les deſcendans. En effet, toutes leurs Coutumes ſe rapportent-là, & ne paroiſſent pas ſuſceptibles d'une autre Origine.

Les Jeſuites Portugais leur ont fait un grand crime de la Cir-

Circoncision, quoique les Abissins avouent qu'ils ne la regardent pas comme un Sacrement necessaire à salut. En effet, ils observent la Communion Ecclesiastique avec les Armeniens & les Syriens Monophysites, quoiqu'ils ne soient pas circoncis. Si quelquefois, dans la chaleur des Disputes, ils ont reproché aux Portugais leur Incirconcision, il faut attribuer cela à la mauvaise humeur où on les avoit mis, & non pas aux principes de leur Religion.

QUANT à la Circoncision, en vertu de quoi veut-on les obliger à renoncer à une Pratique qui est établie parmi eux depuis plusieurs Siécles, & même apparemment avant qu'ils fissent Profession de la Religion Chrétienne?

SAINT PAUL, à la verité, a dit aux Galates, *Je vous declare, que, si vous vous faites circoncir, Jesus-Christ ne vous servira de rien:* mais, il parloit à des Païens, parmi les-

lesquels la Circoncision n'avoit jamais été en usage. Le même Saint Paul s'exprime plus clairement au Chapitre septiéme de la premiere Epitre aux Corinthiens, depuis le Verset 17. jusqu'au 20. Voici des paroles de ce Saint Apôtre, qui meritent une profonde Réfléxion. *Quelqu'un a-t-il été appellé à la Foi étant circoncis, qu'il n'ôte point les Marques de la Circoncision. Y-a-t-il été appellé étant incirconcis, qu'il ne se fasse point circoncir. Car, la Circoncision, & le Prepuce, ne sont rien.* Les Abissins ont été appellez étant circoncis: il semble donc, selon l'Autorité de Saint Paul, qu'ils sont en Droit de conserver parmi eux la Circoncision.

Si l'on veut être mieux éclairci sur ce Sujet, on peut, & même on doit, consulter les Dissertations Philologiques de Monsieur Jaques Rhenferd, imprimées à

Utrecht, l'an 1722., in quarto. Dans la Dissertation de ce savant homme, *De fictis Judæorum Hæresibus*, la Question, que nous agitons, est doctement & sagement décidée. Je n'en rapporterai qu'un Passage, que je copie de la page 118. de l'Edition que j'ai marquée ci-dessus. „Quamobrem, „ quemadmodum Gentiles non „ fuerunt cogendi ἰουδαΐζειν, *more* „ *Judæorum vivere*, ità neque „ Judæi credentes cogendi sunt „ ἑλληνίζειν, *more vivere Gentilium*. „ Quare optandum, veteres Chris„ tiani melius observassent, & ho„ dierni tandem rectè attendant, „ illud Apostoli Gentium Moni„ tum, quod legitur 1 Cor. VII. „ 17. *Si quis circumcisus sit voca*„ *tus, præputium ne attrahat; si* „ *in præputio vocatus, ne circumci*„ *datur. Quisque in quo statu* „ *vocatus est in eo maneto*. Sic „ Judæo licebit esse Judæo, nullo

„ fidei

„ Fidei Chriſtianæ detrimento, „ quemadmodum nos Gentiles „ ſumus & manemus, & tamen „ etiam Chriſtiani. „

LES autres Obſervances des Ethiopiens ſont les ſuites des precedentes. Je ne m'étendrai pas, ni à les defendre, ni à les réfuter. Ceux, qui voudront en être bien informez, auront recours s'ils veulent à l'Hiſtoire de Monſieur Ludolfe, qui aſſurément a quelquefois fait des Fautes aſſez legeres, qui ne meritent pas les violentes Invectives de l'Abbé Renaudot, que j'ai en partie réfutées dans l'*Europe Savante*, pag. 231. de la ſeconde Partie du Tome X. & pag. 29. de la premiere Partie du Tome XI.

NON-OBSTANT toutes mes Réponſes, qui ſont fortes & convaincantes, Mr. le Grand, autre Miſſionaire, a repeté toutes les Calomnies de Monſieur Renaudot,

Avec plus d'Ignorance, & non moins de Fureur.

On peut lire, pour en être convaincu, les Dissertations qu'il a ajoutées au *Voïage Historique* du Pere Jerome Lobo. Voici par où il commence sa quinzieme Dissertation. „ Il n'est pas difficile, „ en lisant l'*Histoire d'Ethiopie* „ de Monsieur Ludolfe, de voir „ qu'elle n'a été entreprise, que „ pour montrer la Difference qu'il „ pretend être, d'un côté, entre „ l'Eglise de Rome, & celle d'A- „ lexandrie; &, de l'autre, la Con- „ formité qu'il croit trouver entre „ cette même Eglise d'Alexan- „ drie, & celle des Protestans. „

On peut assurer, que c'est ici une Calomnie fort mal fondée. Mr. Ludolfe a fait sur ce Sujet une Déclaration, qui le justifie absolument. Cela ne sert de rien auprès

près des Controversistes du bas Etage. Si vous ne trouvez point parmi les Orientaux les Dogmes auxquels les Latins s'interessent le plus, vous passez d'abord pour un homme de mauvaise-foi.

Je vai rapporter sur cela un Fait dont je suis bien informé. Lorsque Poncet passa en Ethiopie, il eut ordre de la Cour de France de s'enquerir de leur Croïance sur les Sacremens de l'Eglise. Le Roi Adiam Seghed, dans sa Réponse, qu'il adressa au Roi de France lui-même, ne compte que cinq Sacremens, qu'il appelle Mysteres, selon la force du mot exprimé en Grec. Le premier est, dit-il, la Description de la Très-Sainte Trinité; le second, l'Incarnation du Fils de Dieu; le troisieme, le Baptême; le quatrieme, l'Eucharistie; le cinquiéme, la Resurrection des Morts. Il paroit par-là, que l'on chercha en-vain chez les Ethio-

 piens

piens ce que l'on esperoit y trouver. Cette Lettre de l'Empereur d'Ethiopie, qui est fort mal composée, & pleine d'Ignorance, se trouve à la fin des Dissertations de Monsieur le Grand, dont nous venons de parler, page 212. de l'Edition de Hollande 1728. Au reste, il nous a paru, que celui qui a traduit cette Lettre en François n'entendoit pas bien la Langue Ethiopienne.

MAIS, il est tems de revenir à notre Ambassadeur Rodrigue de Lima, qui, faute de trouver des Embarquemens pour Goa, fut obligé de faire en Ethiopie un Sejour de six ans.

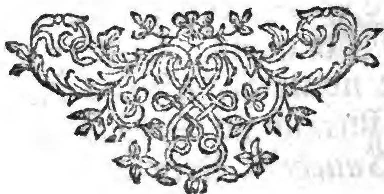
L'EMPEREUR, qui regnoit alòrs, s'appelloit David. Il reçut Rodrigue de Lima avec beaucoup de joie, & se servit de son Ministere pour établir une Ligue offensive & deffensive avec le Roi de Portugal, dans le dessein de chasser

chasser les Turcs, & les autres Mahométans, de toutes les Places qu'ils occupoient sur la Mer Rouge. Il étoit difficile, qu'un pareil dessein demeurât long-tems secret. Les Princes Mahométans en furent allarmez, sur-tout le Roi d'Adel, le plus proche Voisin des Terres soumises au Roi d'Ethiopie.

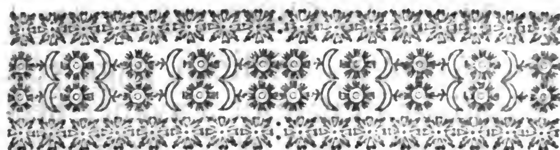
CE Roi commença donc à établir des Intelligences, & à lever des Troupes, pour prévenir la Jonction des Portugais & des Abissins. Il envoia un vaillant Capitaine en Ethiopie, pour en tenter la Conquête. Ce Capitaine, qui se nommoit Ahmed, & qui étoit surnommé *Gragné*, c'est-à-dire *Gaucher*, livra diverses Batailles aux Troupes du Roi David, qu'il obligea enfin de se retirer avec peu de Troupes dans des Montagnes écartées & inaccessibles. C'étoit fait de l'Ethio-

pie, si le Roi David n'avoit pas eu recours aux Portugais, qui étoient alors fort puissans dans les Indes. Ils lui envoïérent donc des Troupes, qui donnérent lieu à la fameuse Expédition que je vais décrire, traduite de ce qu'en a écrit Jean Bermudez, Patriarche Latin d'Ethiopie, qui fut présent à tout.

Fin du Livre prémier.



HIS-



HISTOIRE
DU
CHRISTIANISME
D'ETHIOPIE.



LIVRE SECOND,

CONTENANT
LA RELATION DU PATRIARCHE BERMUDEZ.

AVANT que de donner la Relation de Bermudez, il est bon de faire connoitre sa Personne. Il étoit de Galice en Espagne. Voiez

 Nic.

Nic. Antoine, Biblioth. page 500. Monsieur Renaudot a avancé mal-à-propos, qu'il étoit Ethiopien. Voiez le Traité *de Patriarcha Alexandrino*, dans le second Tome de son Recueil des Liturgies, pag. 442. Cela n'est point surprenant, vû le Nombre infini de pareilles Fautes, dans des Ouvrages où il releve avec une grande hauteur les moindres Méprises qui sont échappées à quelques savans Auteurs Protestans, que le plus souvent il n'a pas entendu.

BERMUDEZ passa en Ethiopie l'an 1520. avec Rodrigue de Lima, Ambassadeur du Roi de Portugal, & du Vice-Roi des Indes. Alvarez, Chap. IV. de l'Edit. Portugaise, l'appelle *Mestre Joan*. Lorsque l'Empereur d'Ethiopie congédia Rodrigue de Lima & sa suite, il nous dit, ce sont les paroles d'Alvarez Chap. CV. de sa Relation, que nous nous en allassions à la bonne-heure; mais, que Mestre

Mestre Joan, & le Peintre, restassent dans le Païs: *que nos fossemos en bora, & que ficassem nesta terra Mestre Joan & ho Pintor, como de feito ficaram.* À la fin de sa Relation, on trouve un plus grand Détail de ses premiers Voïages. Voici ce que dit de lui Balthazar Tellez, dans l'*Histoire generale d'Ethiopie*, Livre second, Chap. XX, pag. 148. „Le Patriarche Ber-
„ mudez a composé, sur les Affai-
„ res d'Ethiopie, un petit Livre
„ qui parut au jour l'an 1565. dé-
„ dié au Roi Dom Sebastien.
„ Nos Peres, qui ont été en Ethio-
„ pie, disent qu'on peut le croire
„ sur toutes les choses qu'il dit
„ avoir vuës; mais, qu'il n'en est
„ pas ainsi de celles qu'il n'avoit
„ apprises que par oui-dire.„

RELATION DU PATRIARCHE JEAN BERMUDEZ, TRADUITE DE L'ANGLOIS DE SAMUEL PURCHAS,

Pilgrimes, Livr. VII. Chap. VII. pag. 1149. & suivantes.

Courte Relation de l'Ambassade du Patriarche Don Jean Bermudez, envoié au très Chrétien & très zélé pour la Foi Don Jean III. Roi de Portugal, de la part de l'Empereur d'Ethiopie, vulgairement appellé le Préte-Jean;

Dediée à très haut & très puissant Prince,
Don Sebastien, Roi de Portugal.

Dans cette Relation est aussi racontée la Mort de Don Christophe de Gama, & tout ce qui arriva aux

aux Portugais qui l'accompagnerent dans ſon Expedition.

Imprimée à Lisbone, chez François Correa, Imprimeur du Cardinal Infant, l'An M. D. LXV.

LETTRE DU PATRIARCHE DON JEAN BERMUDEZ

AU ROI.

Très haut & très puiſſant Prince,

Vôtre Alteſſe me dit il y a quelques jours, qu'elle feroit bien aiſe d'être informée du véritable Détail de ce qui eſt arrivé, tant au Capitaine qu'aux Soldats, que le Roi votre Aïeul de glorieuſe Mémoire me donna autrefois pour ſecourir l'Empereur d'Ethiopie *Onadinguel* *, vulgairement appellé le Prête-Jean: & cela particuliérement

* Etana Denghel.

rement pour oppoſer aux Fauſſetez que quelques Perſonnes ont debitées tonchant cette Expedition; quelques-uns s'étant trompez juſqu'au nom du Capitaine, qu'ils appellent Don Paul de Gama, au lieu de dire Don Chriſtophe ſon frere. Il y en a eu d'autres, qui ont écrit & dit des choſes peu conformes à la vérité, & dont ils n'avoient aucune connoiſſance. C'eſt pourquoi, m'étant trouvé préſent à tout, je vous raconterai ici briévement les Choſes comme elles ſe ſont paſſées. Je prie le Seigneur de conſerver vôtre Perſonne, de multiplier vos Années, & de vous combler de Proſperitez. Amen.

§. I.

Le Prête-Jean élit Patriarche Don Jean Bermudez. Il l'envoie à Rome. Son Retour en Ethiophie. Il arrive à Maczua. Mort du Negus

gus. La Reine retient Bermudez, Don Christophe de Gama, & un Secours de Troupes Portugaises.

L'EMPEREUR, qui regnoit en Ethiopie l'an 1525. s'appelloit Onadinguel. C'étoit un Prince pieux, & bon Chrétien. Son Patriarche, appellé Abuna Marcos, étant sur le point de mourir, l'Empereur le pria de m'établir selon leur Rit pour son Successeur, & pour Patriarche du Païs; ce qu'il fit, en me conferant tous les Ordres sacrez. Je n'acceptai ma Promotion, qu'à condition qu'elle seroit confirmée par le Pontife de Rome, qui est le Successeur de S. Pierre, & le Chef de tous les Evêques, auquel nous sommes tous obligez d'obéir. L'Empereur accepta cette Clause: & souhaita, qu'autant pour moi, que pour lui & pour son Roiaume, je me transportasse à Rome, pour rendre Obéissance au Saint Pere; & que de-là je passasse en Portugal, pour conclure l'Ambassa-

baſſade qu'il y avoit envoiée par un de ſes Sujets appellé *Tagazavo* *, dans la compagnie duquel étoit retourné en Europe le P. François Alvarez. Après avoir beaucoup ſouffert pendant mon Voiage, j'arrivai à Rome ſous le Pontificat du Pape Paul troiſiéme, qui me reçut avec beaucoup de bonté, & ratifia à ma requête tous les Titres que j'avois apportez, me mettant en poſſeſſion du Siege d'Alexandrie, dont il m'ordonna de me nommer Patriarche, & Evêque du Siege d'Ethiopie.

De Rome, je me rendis en Portugal, où le Roi votre Aïeul de glorieuſe Mémoire, qui étoit alors à Evora, eut beaucoup de joie de mon Retour, qui lui donnoit lieu de terminer, comme il le deſiroit l'Ambaſſade de Tagazavo, qui étoit depuis douze ans en Portugal, où, par

* Tzaga-za-abus : voiez Ludolfe, Commentaires, pag. 27.

par pure negligence il n'avoit rien conclu. Cette conduite avoit obligé l'Empereur Onadinguel à m'ordonner, de le depouiller de sa charge d'Ambassadeur, de me saisir de sa personne, & de le ramener prisonnier en Ethiopie. Pour preuve de cela, je lui apportois une Lettre de l'Empéreur, & je la lui mis entre les mains à Lisbone. Il la prit & la baisa, & après l'avoir reconnuë pour veritable, il me baisa la main comme à son Patriarche & Superieur, me cedant sa place sans prononcer une seule parole. Je l'arrétai prisonnier, & le fis enchainer de deux chaînes de fer, une à chaque bras, à la maniere de son païs; mais, à la priére du Roi, je les lui fis ôter peu de jours après. L'Ambassade de l'Empereur d'Ethiopie consistoit à demander au Roi de Portugal une amitié & une fraternité perpetuelle, cimentée par des mariages mutuels entre les enfans des deux Rois, de telle sorte

qu'un des Princes de Portugal passeroit en Ethiopie, où il épouseroit une des filles du Roi, auquel il succederoit après sa Mort; ce qui assureroit la durée de l'alliance & de l'obéissance renduë au Souverain Pontife. A cela le Roi d'Ethiopie ajoutoit une priére au Roi de Portugal, qui consistoit à lui demander des troupes pour se defendre contre le Roi de Zeila, qui envahissoit ses Etats, promettant de son coté de grosses sommes d'argent, comme il le pouvoit aisément faire. Il demandoit de plus des pionniers pour couper une colline, par laquelle *Eytalé Belalé* *, un de ses predecesseurs, avoit autrefois fait passer le Nil. Il pretendoit par-là ruiner l'Egypte.

LE Roi vôtre Aïeul aïant pris avis de son conseil trouva bon de m'accorder ce que je lui demandois.

* Ce ne peut être que Lalibala, dont parle Mr. Ludolfe. Livr. 2. Chap. 5.

dois. Il commanda qu'on me donnât quatre cent cinquante harquebuziers & des pionniers, & qu'on m'expediât mes dépêches, afin que je pusse retourner avec Don Garcias de Norainha qui partoit pour être Vice-Roi des Indes. Je tombai alors subitement malade, & les Medecins dirent que j'avois été empoisonné. Le premier Medecin d'alors, nommé Jacques Lopez, me traitta conjointement avec Leonard Nunhez, qui remplit aujourdui la même place : il y en avoit encore d'autres que le Roi avoit nommez aussi bien que les precedens. Cette maladie m'obligea de rester en Portugal toute cette année là.

L'Anne'e suivante, étant rétabli par la grace de Dieu, je partis avec l'armée navale de Son Altesse. Je menai avec moi deux Armeniens, Antoine Fernandez & Gaspar Suriano, qui étoient venus me chercher de la part du Prête-Jean,

auxquels Son Altesse avoit fait un accueil fort favorable. Nous arrivâmes dans les Indes, lorsque le Vice-Roi Don Gracias revenoit de Dicu *, après la Victoire qu'il remporta sur les Turcs, lorsqu'Antoine Silveyra étoit Capitaine de cette forteresse. Ce Vice-Roi nous reçut avec beaucoup de joie, & me fit de grands honneurs. L'Eveque de Goa me reçut processionellement la crosse levée, & me conduisit depuis le bord de la mer jusqu'à la Cathedrale, dans une chaise à porteurs, que le Roi vôtre Aïeul m'avoit donnée pour cet effet. Le Vice-Roi Don Garcias marchoit à un de mes cotez, & à l'autre Don Jean Deça, Capitaine de Goa, me reconnoissant l'un & l'autre pour Patriarche, & me rendant les honneurs dûs à ma dignité.

SUR ces entrefaites, le Vice-Roi tomba

* L'an 1538.

tomba malade & mourut de Dyssenterie, & Don Etienne de Gama lui succéda. Aïant requis celui-ci de me dépécher, & de m'envoyer inceſſamment en Ethiopie avec le ſecours reglé par le Roi, il me repondit, qu'il ne le pouvoit pas faire, parce que cent mille écus, & même plus, emploiez à cette expedition, ſans qu'on pût jamais eſperer de les recouvrer, n'y ſeroient pourtant pas ſuffiſans. Je lui repondis, que tout cela n'étoit rien pour le Prête-Jean, qui, aiant en ſon pouvoir des richeſſes innombrables, pouvoit dépenſer un million d'or & plus ſans s'en appercevoir. Il fut donc reſolu, que Don Etienne de Gama viendroit en perſonne me conduire. Pour cet effet, il ordonna qu'on equippât une groſſe flote de Gallions, Galeres, & autres Vaiſſeaux bien pourvûs de tout ce qui étoit neceſſaire pour un pareil voiage, ſur leſquels on me-

embarqua un bon nombre de gens choisis entre les meilleurs de ceux qui se trouvoient alors dans les Indes. Nous arrivâmes avec cette armée navale au port de Maçua dans la Mer-rouge, & là nous apprîmes que l'Empereur Onadinguel étoit mort de sa mort naturelle; ce qui nous causa à tous un grand chagrin, & à moi plus qu'aux autres, parce que la chose me concernoit le plus de tous.

JE pris pourtant courage jusqu'à l'arrivée de deux bons Religieux, dont l'un appellé Aba Joseph étoit fort consideré dans le Païs, où il étoit Superieur de plusieurs Monasteres. Ces Religieux qui alloient à Jerusalem nous dirent que la Reine & un de ses fils maintenoient l'état, & resistoient aux ennemis. Là-dessus Don Etienne de Gama me dit de les envoier visiter, ce que je fis, en leur deputant de ma part un nom-

nommé Arias Diz, Mulâtre Portugais né à Conimbre.

PENDANT ce tems-là, le Vice-Roi, qui étoit un homme extrémement vaillant, ne voulant point perdre de tems, partit avec les Galéres de la flote, pour aller au port de Suez prendre ou brûler les Galéres Turques qui s'y trouveroient; ce qu'il ne put executer, parce que ces Galéres se trouverent alors transportées en terre ferme.

DON ETIENNE DE GAMA tardant à revenir, soixante hommes s'enfuirent de la flote dans une Chaloupe & un Esquif, & gagnerent la terre ferme. Ils débarquerent à un port où le terroir étoit excessivement sec & enflammé, & où la soif les tourmenta cruellement. Pendant qu'ils se trouvoient dans ce triste état, un des Capitaines du Roi de *Zeila*, qui commandoit en ces lieux pour son maitre, leur envoia di-

re, qu'il leur donneroit de l'eau, des vivres, & la vie ſauve, s'ils conſentoient à lui livrer leurs armes. Ces miſerables, qui n'avoient point d'autres reſſources dans la neceſſité qui les preſſoit, accepterent ce parti, & incontinent après ils furent tous maſſacrez.

PENDANT que cela ſe paſſoit, le Capitaine, qui commandoit la flote en Chef, envoia une Galére à Arquico pour y faire de l'eau & pour échanger un millier de piéces de toile de coton contre des bœufs & des vaches pour la proviſion des vaiſſeaux. La traite étant faite, ceux, qui conduiſoient ces beſtiaux par terre depuis Arquico juſqu'au lieu où les navires étoient mouillez, furent detrouſſez par un *Bernagais* appellé Noro, Capitaine du Roi de Zeila *.

Ce

* C'eſt le Roi d'Adel. Les Portugais appellent ce Roiaume Zeila, à cauſe du Port de Mer de ce Païs-là.

Ce Bernagais * envoia aussi-tôt dire au Capitaine des Vaisseaux, que le Roi son maître étoit Seigneur de toute l'Ethiopie, & qu'il avoit entiérement conquis les Etats du Prête-Jean; qu'il exhortoit les Portugais à faire la paix avec lui, & à trafiquer dans son Païs, où il se trouvoit beaucoup d'or, d'ivoire, de civette, d'encens, de myrrhe, & d'autres drogues, aussi bien que des Esclaves: il ajouta, que ce commerce leur seroit utile, & que de son côté il leur fourniroit des provisions en abondance, qu'il leur rendroit les bœufs qu'il avoit saisis, & donneroit satisfaction pour les soixante hommes qui avoient été massacrez.

J'AVERTIS le Capitaine de ne se point fier aux paroles des Mores,

* Barnagas, Roi de la Mer, c'est-à-dire celui qui a le commandement des Provinces Maritimes.

res, naturellement fourbes, & qui n'usoient de ces feintes que pour nous nuire. Je lui conseillai d'user à son tour de finesse avec eux, & d'envoier à ce Capitaine un present pour le remercier de son honnêteté, ce qui lui ôteroit toute defiance, & en le persuadant qu'il nous avoit trompez nous mettroit à couvert de sa perfidie. Notre Capitaine me crut, & fit porter au Barnagais par le facteur de la flote un baril de vin pour présent, & un nouveau millier de pieces de toile pour échanger contre du bétail. Le facteur fût chargé de dire, que pour ce qui concernoit les autres pieces de toile nous n'en faisions aucune mention, parce qu'elles avoient été prises legitimement & de bonne guerre, & que par rapport à nos gens qui avoient été massacrez, nous ne nous en mettions point du tout en peine, & les regardions comme des rebelles & des traî-

tres,

tres, qui avoient reçu le traittement qu'ils meritoient: qu'à l'égard du trafic & du traité de paix, nous étions alors dans la ſemaine ſainte, pendant laquelle il ne nous étoit pas permis de travailler; mais, qu'incontinent aprês les fêtes, nous ferions tout ce qu'ils ſouhaiteroient, & que nous irions à terre avec nos Marchandiſes pour trafiquer avec eux.

Le Capitaine, ſuivant encore mon Conſeil, ordonna qu'aucun bateau n'iroit à terre, afin qu'aucun des Mahometans ni des Noirs du lieu ne fut informé de nos deſſeins, & ne les fit ſavoir au Bernagais. Cependant, il commanda à tous les Soldats de ſe tenir prêts le plus ſecretement qu'il ſeroit poſſible, & de s'embarquer dans tous les bateaux & vaiſſeaux legers de l'armée, ne laiſſant voir aucuns feux, afin de ne point être decouverts. Les choſes étant ainſi diſpoſées, le Capitaine commanda

à

à Martin Correa de descendre à terre avec six cents hommes sur les dix heures pendant la nuit, & de se saisir de tous les postes, par où les ennemis pourroient échaper. La descente se fit, & nos gens tuérent quelques Turcs & Fartaquis, & s'emparerent de leurs bagages; mais, en petite quantité, Martin Correa n'aïant pas eu le loisir de prendre des Voitures. Le Bernagais de Zeila voiant fuir le Roi s'enfuit aussi, & courut du côté où se trouvoit Martin Correa. Il fut reconnu, & un de nos mousquetaires le tua. Plusieurs de ses gens, qui accoururent à pied & à cheval pour le degager, furent massacrez, & le reste prit la fuite & se sauva. Nos gens trouverent à propos de couper la tête de ce Bernagais, & de l'envoïer à la Reine. Ce présent lui causa beaucoup de joie, comme elle nous le temoigna par un des Grands de son païs nommé

mé Esma-Cherobel Tigremacan, qu'elle nous envoia au Capitaine & à moi, pour nous remercier.

Le Vice-Roi Don Etienne étant de retour se disposa d'abord à me dépécher vers le Roi & la Reine. Comme on commençoit à comprendre que cette Entreprise étoit également utile & honnorable, il se trouva plus de personnes qu'auparavant qui souhaiterent d'y avoir part. Entre autres Don Christophe de Gama frere du Vice-Roi me pria instamment de lui donner le commandement des troupes que je menerois à cette Expedition, à laquelle il étoit resolu de m'accompagner. Don Jean de Castro, Don Manuel de Lima, Don Payo de Noronha, Tristan de Tayde, & Manuel de Sosa, vinrent me trouver pour cela, & je leur accordai leur requête, en donnant le commandement des troupes à Don Christophe, ce qui les satisfit

fit tous, & le Vice-Roi en particulier, qui m'en remercia. Il ordonna ſur le champ d'enroller les Soldats, qu'il me donnoit au nombre de quatre cens perſonnes, parmi leſquelles il y avoit pluſieurs Gentils-hommes & autres gens de diſtinction, qui groſſirent la troupe par le nombre de leurs domeſtiques, qui dans la ſuite nous furent d'un grand uſage.

LORSQUE nous nous mettions en état de partir, le Bernagais Chrétien, qui étoit déja venu nous voir, ſurvint, amenant avec lui des chameaux, des mules, & des ânes, pour tranſporter notre bagage, & pour tous les autres beſoins que nous pourrions en avoir. Je commandai au Bernagais, & au Tigremacan, de faire apporter des vivres & des rafraichiſſemens pour nous & pour toute l'armée; ce qu'ils firent, en nous fourniſſant une grande quantité de bœufs, de moutons, de chevres, de beur-

re,

re, de miel, de millet, de figues, de coings, & divers autres choſes en abondance.

Le Vice-Roi, & toute la Nobleſſe de la flotte, ſe rendit à Arquiço, où il me prierent de leur donner ma Benediction, ce que je fis en les recommandant à Dieu. Ils s'embarquerent, & nous demeurames ſeuls à terre. Enſuite, nous étant mis en chemin, nous arrivâmes aprés trois jours de marche à Debaroa. Nos gens aiant vu les Abiſſins pratiquer leurs ceremonies heretiques & ſchiſmatiques, differentes de celles de l'Egliſe Romaine, s'en trouverent ſcandaliſez. Je ſatisfis le mieux qu'il me fut poſſible Don Chriſtophe & ſes gens; &, le murmure étant ceſſé, ils convinrent de la maniere de conduire l'artillerie pendant le reſte du Voiage. Ils firent des Chariots d'afuts ſemblables aux nôtres, & comme le fer manquoit dans le païs, pour les garnir

garnir ils ſe ſervirent de vieux mouſquets qu'on ne pouvoit plus emploier à aucun autre uſage.

JE deputai alors vers la Reine, qui vint le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Nous allâmes au devant d'elle une lieue hors de la Ville, tous les Portugais étant en ordre de bataille, les trompettes ſonnant, & les enſeignes deploiées, auſſi bien celle du Roi que celles des Capitaines. Je dis celle du Roi, parce que nous avions de l'artillerie. La Reine, peu accoutumée à de pareils ſpectacles, en fut fort ſurpriſe. Comme cette Princeſſe avoit un fort grand reſpect pour tout ce qui concernoit la Religion, la premiere choſe qu'elle fit fut de demander & de recevoir ma benediction. Elle accueillit enſuite Don Chriſtophe avec tous les egards & tout l'honneur poſſible, le remerciant fort de la charité qu'il avoit eue de ſe charger de cette Entrepriſe, &

& de prendre sa defense contre ses ennemis. De-là nous marchâmes vers la Ville, & le jour suivant nous ouïmes tous la Messe, & nous ordonnâmes une Procession generale, où la Reine marcha avec deux Infantes ses belles sœurs, & une petite Princesse sa fille, qu'elle avoit amenée avec elle. Nous priâmes tous Dieu avec beaucoup de devotion, & de larmes, de nous exaucer, & de nous accorder la victoire & la defaite de ses ennemis & des nôtres.

§. II.

Guere de Don Christophe & des Portugais contre le Roi de Zeila. Les Portugais gagnent deux Batailles, & perdent la troisieme. Election d'un nouveau Capitaine. Mort de Don Christophe. Montagne des Juifs.

ETANT partis de Debaroa, nous marchâmes pendant huit jours

dans un païs rude & raboteux, au bout duquel nous arrivâmes dans des plaines d'un meilleur terroir, fort remplies de peuples Chretiens, que la crainte avoit obligez de suivre le parti des Mahometans. D'abord que nous parûmes, ils vinrent se soumettre à Don Christophe. Après trois jours de marche continuée, nous arrivâmes dans une plaine fort agréable, où nous trouvâmes une fontaine de fort bonne eau, à l'entour de laquelle nous campâmes.

Le jour suivant, il nous vint un Messager de la part de *Goronba* *, Roi de Zeila, que quelques-uns de ses gens accompagnoient. Il s'informa de notre Capitaine, & lorsqu'on l'eût conduit à Don Chris-

* *Gragné*: ce n'étoit qu'un surnom, qui signifie *Gaucher*. Il s'appelloit autrement Ahmed, & n'étoit pas Roi, mais Vizir du Roi d'Adel. Voiez Tellez pag. 376. col. 2. & pag. 113. col. 1.

Christophe, il lui dit, que son Roi l'avoit deputé, pour lui demander qui il étoit, de la part de qui il venoit, & pour lui faire savoir que ces Roiaumes étoient à lui, conquis pas sa lance & celle de ses soldats, avec l'assistance de son Prophete Mahomet; qu'au reste, s'il vouloit se faire Mahometan, & le servir lui & les siens, il leur feroit un bon parti, & lui donneroit de bons appointemens, outre des femmes & des richesses; que s'il ne vouloit pas accepter cette offre, il eut à se retirer au plus vîte avec ses troupes. Don Christophe répondit, qu'il étoit un Capitaine du Roi de Portugal, par le commandement duquel il étoit venu en ces lieux-là, pour retablir le Prête-Jean dans ses Roïaumes, que le Roi de Zeila avoit tyranniquement usurpez. Il expedia ensuite ce deputé, & lui donna, pour porter à son maître, un miroir, une paire de pincettes

pour le poil, & un œuf d'argent façon de Pegu; lui donnant à connoître par ces présens le peu d'estime qu'il faisoit de lui.

IL fit un présent plus honnête au Deputé: il lui donna deux bracelets d'or, une riche garniture de drap d'or, une gaze de soie de Bengale, une Casaque Turque, & un Sur-tout; presens, que la Reine lui avoit fournis par mon conseil. Goronha pour son malheur decampa d'abord après le retour de son Deputé, & marcha vers le lieu où nous étions, aiant à sa suite environ mille chevaux, & cinq mille hommes de pied, outre cinquante mousquetaires Turcs, & pareil nombre d'Archers.

DON Christophe plaça la Reine & ses femmes au milieu de son bataillon avec le bagage. Cette Princesse étoit saisie d'une grande fraieur. L'ennemi, voiant que nous marchions vers une colline, où est

eſt aujourd'hui l'Egliſe de Notre Dame de Pitié, fit un detour pour nous empécher de nous emparer de cette hauteur, & s'approcha ſi près, qu'on commença à tirer des deux côtez. Lorſque je vis le combat engagé, j'appellai ſix Portugais, & commençai à me retirer à l'écart avec la Reine & ſes belles-ſœurs. Sur ces entre-faites, j'apperçus le Roi More monté ſur un cheval bay, qui s'approchoit de ſon Drapeau. Je le montrai à Pierre Deça Gentilhomme de nos troupes, qui tira ſur lui, tua ſon cheval, & le bleſſa à la jambe: ſes gens vinrent d'abord à lui, & l'aiant remonté, ils l'emmenerent. Don Chriſtophe notre Capitaine fut auſſi bleſſé à la jambe. Cependant, j'ordonnai à l'Intendant de dreſſer en ſigne de Victoire la tente de la Reine. Les Mores qui nous environnoient de toutes parts, voiant que nous dreſſions cette tente, & que leur

Roi étoit blessé, commencerent à se retirer & à le suivre. Il se posta sur une montagne voisine, où il fit penser sa blessure.

Tout aussi-tôt, un Renegat, cousin germain du Barnagas, vint nous trouver & nous informer de la blessure du Roi, aussi bien que de la grande faveur que Dieu nous avoit faite, car sans cette blessure nous aurions tous été pris. Il ajouta, que puisque Dieu nous avoit miraculeusement delivrez des mains de Goranha, il vouloit rentrer dans son devoir avec tous ses sujets, nous servir, & paier le tribut que jusqu'alors il avoit paié au Roi; que pour cet effet il s'en alloit sur ses terres d'où il nous envoieroit du bétail, & des provisions, parce qu'il étoit chef & gouverneur de tout le païs où nous étions alors. Ce même païs, aussi bien que le Gouverneur, étoit de la dependance du Prête Jean; mais, le Roi de Zeila l'aiant conquis,

quis, il s'étoit ſoumis à ce Prince, comme il ſe ſoumettoit à nous après notre victoire, par où il faiſoit voir qu'il étoit du nombre de ceux qui ſuivent toujours le parti du plus fort.

Cependant, Don Chriſtophe guérit de ſa bleſſure; mais, nous eumes beaucoup à ſouffrir de la faim, parce que nous avions peu de proviſions au camp; & que d'ailleurs la famine étoit dans le païs. Don Chriſtophe alla trouver la Reine, & lui dit que les ſoldats ſouffroient beaucoup, & que vû l'état des choſes ils pouvoient manger tout ce qui leur tomboit ſous la main, quoiqu'on fût en carême; ainſi, qu'il ſeroit bon de tuer les bêtes qu'on avoit au Camp, & de les manger. Don Chriſtophe vint à ma tente avec la Reine me prier d'accorder cette diſpenſe, fondée ſur la neceſſité, & de donner pour la nourriture des troupes les bœufs qui charioient mon bagage, me

promettant de me faire tout restituer dans trois jours à l'arrivée du Capitaine dont je viens de parler. En effet, cet Officier arriva au camp dans le terme prescrit, & fit apporter quantité de provisions de Carême, & pour la Fête de Pâques qui étoit proche, des bœufs, des chevres, & des moutons.

INCONTINENT après Pâques, Goranha envoia dire à Don Christophe, qu'il eut soin de se tenir prêt, parce qu'il vouloit venir lui rendre visite. Il tint sa parole, & vint avec beaucoup plus de gens & de meilleures troupes que la premiére fois. Il avoit cent Turcs avec lui, une infinité de gens de pied, & plus de deux mille Chevaux. La Reine & ses sœurs furent si effraiées, qu'elles ne savoient de quel côté se tourner. Lorsqu'elles apprirent son arrivée, elles étoient à table, & elles vouloient abandonner leur repas.

Le jour ſuivant, de grand matin, pendant que Don Chriſtophe mettoit ſes troupes en bataille, la Reine m'appella & me dit, qu'elle avoit vû l'armée nombreuſe que Goranha avoit amenée, qu'il étoit impoſſible que nous y puſſions reſiſter, qu'elle ſouhaitoit que nous nous retiraſſions; que pour elle, elle le feroit en quelque maniere que ce fût; qu'elle me prioit inſtamment, puiſque j'étois ſon Pere, de lui tenir compagnie & de ne la point abandonner. Pour lui temoigner mon affection, & l'empécher de croire que ſa conſervation m'étoit indifferente, je lui accordai ce qu'elle me demandoit, & je pris la fuite avec elle. Mais Don Chriſtophe ne fut pas plûtôt informé de ſon deſſein, qu'il envoia après nous des gens de pied & de cheval, qui nous crierent de loin, que ce que nous faiſions étoit contraire au ſervice de Dieu, & que ce n'étoit point l'ac-

tion d'un Pere d'abandonner ainsi ses enfans. Emû par ces paroles, j'obligeai la Reine de retourner au Camp, quoiqu'elle fondît en larmes à cause de la crainte où elle étoit. Incontinent après, Don Christophe, suivant la bonne coutume des Portugais, me pria de lui donner ma benediction comme son Pere & son Prélat, & de lui accorder avant la Bataille l'absolution générale de ses pechez; ce que je fis, en y ajoûtant une indulgence pleniére, selon le pouvoir que le Pape m'en avoit donné, & selon le stile des Patriarches d'Alexandrie.

Au point du jour, nous nous mimes en marche, & après être descendus de la colline, nous avançames jusqu'à une plaine, où d'abord les ennemis nous assaillirent vigoureusement de tous côtez. Nos gens se defendirent avec leur artillerie & leurs bouches à feu, qui incommodoient fort les ennemis.

Avant

Avant leur arrivée, nous avions semé beaucoup de poudre à Canon dans leur chemin, & nous y mîmes le feu au plus vif de la mêlée. Ce feu, qui venoit de dessous leurs pieds, & dont ils ignoroient la cause, les incommoda beaucoup, aussi bien que les grenades & les pots à feu que nos gens leur jettoient. Le tout brûla plusieurs de leurs Soldats, & obligea les autres à se retirer. L'Artillerie detruisit un si grand nombre de leurs chevaux & de leurs hommes, que le champ de Bataille étoit tout semé de corps morts, & les chevaux couroient sans maîtres au travers de la plaine. Les Turcs avec leurs mousquets & leurs fleches nous tuerent vingt hommes & nôtre maitre Canonier. Nos gens tuerent cinquante Turcs. La Reine, qui étoit auprès de moi, & qui tenoit la Croix embrassée sans cesser de pleurer, me dit : O! mon Pére, qu'avez-

vous

vous gagné à m'amener ici? Pourquoi ne me laissiez-vous pas aller? Je lui repondis: Madame, ne vous affligez pas: recommandez-vous à Dieu: ouvrez les yeux, & vous verrez la grande destruction qu'on a faite de vos ennemis.

SUR ces entrefaites, l'Infanterie des Infideles commença à fuir, & leur Cavalerie qui se tenoit à l'écart n'osa approcher, se contentant d'escarmoucher de loin. Le Roi dit à ses gens, que les Portugais n'étoient pas des hommes, mais des Diables, à en juger par leur maniére de combattre: sur cela il se retira au de-là de la Colline, & nous abandonna le champ de Bataille.

NOUS assemblâmes notre armée, & nous le poursuivimes aussi loin qu'il nous fut possible; mais, il fuioit si vîte, que nous ne pûmes jamais le joindre. Nous trouvâmes grand nombre d'Abyssins, tant gens de pied que gens de

de cheval, qui revinrent ſe joindre à nous. Ils furent rebatizez, & demeurérent dans la ſuite fideles à leur Roi. Le retour de ces gens-là donna autant de joie à la Reine, que la victoire même. Lorſque nous fumes revenus au camp des Infideles, que nous trouvâmes abandonné, nous eumes de quoi butiner, Saint Jaques leur aiant inſpiré une telle fraieur, qu'ils n'eurent le loiſir de rien emporter. Toutes les tentes étoient dreſſées & appareillées, avec beaucoup de meubles, quantité d'Argent monnoié, & d'autres richeſſes & force proviſions dont nous avions grand beſoin; car elles commençoient à nous manquer. Nous ſejournames en ce lieu-là, nous & nos troupes, pendant deux jours.

Ce Païs-là & tous ſes environs s'appelle la Province de Nazareth, & il appartient en propre au Patriarche, independamment

du

du Roi, tant pour la juriſdiction que pour les revenus. Cette Province produit tous les ans au Prélat trois mille onces d'or. Le Roi Thedrus a fait cette ceſſion à l'Egliſe, en reparation d'une offenſe qu'il avoit faite à un Patriarche d'Ethiopie.

Du camp nous tirâmes vers les montagnes où le Roi Goranha s'étoit auſſi retiré. Nous campâmes dans une plaine au pied d'une de ces montagnes, nous étant retranchez au milieu des affuts & du charroi de notre artillerie.

GORANHA envoia à Zebid demander du ſecours au Baſſa qui faiſoit ſa reſidence en ce lieu-là; le priant de ne pas ſouffrir la perte de ces Roïaumes, qui appartenoient au Grand Seigneur, & au nom duquel il les poſſedoit. Pour gage de ſa fidelité, il lui envoia cent mille *Oquis* d'or, du nombre deſquels il y en avoit

vingt

vingt mille pour le Baſſa. Un *Oqui* eſt une certaine quantité d'or du poids de dix écus. Etant informez de ce qui ſe paſſoit, nous nous retirâmes vers une forte montagne environnée de tous cotez de rochers, & ſi eſcarpée qu'elle étoit à peine acceſſible aux gens de pied. Nous fumes obligez d'y pratiquer un nouveau chemin pour tranſporter nôtre artillerie : les Capitaines du païs y travaillerent avec leurs gens, & le chemin qu'ils firent étoit ſi étroit & ſi eſcarpé, que nos pieces de campagne ne purent y paſſer avec leurs affuts. Les travailleurs les tranſportérent ſur leurs épaules, & ſur des leviers. Au haut de la montagne, nous trouvâmes une plaine où nous campâmes. La Reine envoia des exprès dans ſes provinces, & j'en envoiai dans la mienne, pour nous faire apporter les proviſions neceſſaires, dont nous fumes incontinent pourvûs,

&

& nos blessez furent bien-tôt gueris.

PENDANT que nous sejournâmes dans ce lieu où nous étions fort bien, Don Christophe me dit qu'il étoit à propos que nous nous retirassions dans un lieu plus élevé qui étoit dans le voisinage, & où il jugeoit que nôtre armée seroit plus en sureté; que pour lui, il avoit resolu pendant ce tems-là d'aller à une montagne voisine qui étoit habitée par des Juifs, & dans laquelle il avoit été averti qu'il y avoit un Capitaine More en garnison avec cent cinquante chevaux. Il partit donc avec ses Portugais, & quelque peu de gens du païs pour lui montrer les chemins, & nous laissa deux de ses Capitaines, & d'autres personnes de sa suite. D'abord qu'il fut arrivé à la montagne, il attaqua le Capitaine More, lui tua soixante hommes, prit trente chevaux, & mit le reste en fuite. Les Juifs habitans

bitans du lieu pourſuivirent les Mores, & comme les paſſages de la montagne leur étoient connus ils s'en emparerent, & tuérent les fugitifs, entre leſquels ſe trouva leur Capitaine. Ils ſe rendirent enſuite auprès de Don Chriſtophe chargez de butin, dont ils lui firent préſent, auſſi bien que des femmes de ceux qui avoient été tuez, & de la tête du Capitaine More, qu'ils avoient apportée avec eux. Entre les Dames priſonnieres ſe trouva la femme du Capitaine. Elle étoit parfaitement belle, & Don Chriſtophe la retint pour ſa part. Deux Capitaines de ſa ſuite jettoient ſouvent les yeux ſur cette Belle : Don Chriſtophe en devint jaloux, & les caſſa, quoique, à ce qu'on dit, il n'y eut aucun reproche contre eux.

Pendant que Don Chriſtophe étoit à la montagne des Juifs, le Roi More s'approcha de nous

avec 600. Turcs, que le Baſſa lui avoit envoiez. Il avoit de plus deux cens Mores à cheval, & une quantité d'Infanterie. Lorſqu'il fut arrivé au pied de la montagne que nous occupions, il y campa. De-là, il envoia au camp un homme chargé d'une balle de merceries, ſur-tout de chappelets & de miroirs. Le porteur de ces bagatelles avoit charge de dire à Don Chriſtophe, que ſon maître, qui le ſuivoit de près, étoit un marchand, & que dans trois jours il ſeroit à lui avec de fort bonne marchandiſe qu'il lui apportoit à vendre. George d'Abreu, & Jacques de Silva, qui étoient reſtez avec nous, & gardoient l'entrée de la montagne, aiant rencontré ce perſonage, lui ôterent ſes chapelets & me les apporterent. Je les benis & les diſtribuai aux Dames, & aux perſonnes devotes, accordant pluſieurs indulgences à ceux qui s'en ſerviroient pour prier

prier Dieu, afin que la raillerie de notre ennemi retournât à la gloire de Dieu, & au profit des fidelles. Nous deputames incessamment vers Don Christophe, qui étoit encore dans les montagnes. Cependant, les Turcs entrerent dans la nôtre, malgré nos gens, & nous causerent beaucoup de dommage. Don Christophe arriva la nuit qui suivit le jour de leur entrée, & il assembla d'abord tous les Capitaines, pour deliberer avec eux de ce qu'il étoit à propos d'entreprendre. Tous lui dirent, qu'on ne pouvoit rien faire de meilleur que d'attaquer les Mores pendant la nuit: la ruse étant necessaire, lorsque les forces ne sont pas égales, & la meilleure de toutes les ruses étant celle-là; parce que les Turcs, bien loin de se battre de nuit, n'osent pas même sortir de leurs tentes pendant ce tems-là. Outre cela, ajoutoitent-ils, nous les surprendrons lorsqu'ils ne s'y

 atten-

attendront pas, & ils ſeront défaits avant qu'ils ſe puiſſent mettre en état de réſiſter; & cela d'autant plus que pour augmenter leur ſurpriſe nous les attaquerons des deux côtez. Cet avis ne fut point approuvé de Don Chriſtophe: la fortune inconſtante ſe diſpoſoit à nous tourner le dos, & Dieu vouloit mettre fin aux ſenſualitez dont on ſe ſouilloit dans un tems où des perſonnes, qui portoient le nom de Chrétiens, auroient dû ſonger à toute autre choſe.

DON Chriſtophe dit qu'il vouloit ſe battre de jour, afin que l'ennemi ne s'imaginàt pas qu'il l'apprehendoit. Quoique cet avis ne fût approuvé de perſonne, il falut pourtant s'y rendre.

D'ABORD qu'il fut jour, nos gens deſcendirent tous de la montagne; & comme il faloit bien que nos malheurs euſſent quelque commencement, il arriva par accident,

dent, avant qu'on eût fait aucune difposition, qu'un de nos chevaux s'echappa, & s'enfuit vers le camp des Mores, qui fortirent pour s'en faifir pendant que nos gens coururent de leur côté pour s'y opposer, ce qui commença le combat fans ordre, & d'une manière tumultueufe. Cet engagement dura longtems, & plufieurs Mores & Turcs y furent tuez: de notre côté, nous y perdimes quelques uns des nôtres, entre lefquels fe trouva Don Garcias de Noronha. Le porte-enfeigne de Don Chriftophe fe battit vaillamment, & defendit l'enfeigne Roiale en brave Cavalier. Il tua plufieurs des ennemis, & en bleffa tant d'autres que perfonne n'ôfoit approcher de lui. Enfin, accablé de foibleffe & de laffitude, & ne pouvant plus fe defendre, il fut tué par les Mores qui l'environnoient. Don Chriftophe fut bleffé d'un coup de moufquet au bras: & quoi

qu'il ſouffrît de grandes douleurs, il n'abandonna la bataille qu'à la derniere extrémité, ſe trouvant preſque tout ſeul; ce qui l'obligea de ſe retirer au haut de la montagne, avec le peu de gens qui étoient reſtez avec lui. Avant ſa retraite, aiant enviſagé la perte de notre Armée, j'invitai la Reine de ſe retirer ſur la montagne; mais, comme elle ne vouloit pas abandonner quelques-unes de ſes Dames qui n'avoient point de monture, je l'emmenai par force, elle & une de ſes belles-ſœurs: je les fis marcher devant moi, & je pris ſa fille en croupe ſur mon Cheval.

Une nouriſſe de la Reine, Dame fort vertueuſe, qui avoit avec elle deux de ſes filles & d'autres femmes, ſe ſaiſit d'un baril de poudre; & aïant dit, A Dieu ne plaiſe que nous tombions entre les mains des Infidelles, elle y mit le feu au milieu de ſa tente, & perit

perit ainſi miſerablement avec toute ſa ſuite. Cinquante ou ſoixante, qui ſe retiroient de la bataille fort bleſſez & hors d'état de ſe mettre en ſeureté, ſe donnerent la mort de la même maniére. Je marchai avec la jeune Princeſſe que j'avois en croupe juſqu'au lieu où la Reine s'étoit retirée: elle en rendit d'autant plus de graces à Dieu, qu'elle s'étoit imaginé que ſa fille étoit perduë. Nous avançames un peu plus dans la montagne, & nous nous arretâmes enſuite pour donner lieu aux fugitifs de nous joindre. Nous attendions principalement Don Chriſtophe dont la Reine étoit fort en peine, auſſi bien que nous, qui craignions tous qu'il ne fût mort ou priſonnier. Pendant que nous étions dans cette inquiétude, nous le vîmes arriver bleſſé au bras, comme je l'ai déjà dit, & souffrant beaucoup de ſa plaie, dans laquelle il

sembloit que la balle fût demeurée. La Reine m'ordonna de le penser avec un peu de beaume qu'elle me donna, & aiant pris le voile qu'elle avoit sur sa tête, elle le dechira & en banda elle-même la plaie. Mais, Don Christophe ne se donnoit aucun repos: il étoit moins tourmenté de sa blessure, que de la perte qu'il avoit faite, & du deshonneur qu'il avoit encouru. Il vaudroit mieux, disoit-il, que je fusse mort que d'avoir perdu l'Etandart du Roi: je ne saurois me resoudre à vivre, cette piece étant demeurée au pouvoir des ennemis. Je lui repondis, qu'il ne devoit point s'affliger, que pourvû qu'il veçût & qu'il recouvrât sa santé, nous reparerions avec l'aide de Dieu toutes nos pertes; qu'à la guerre nous voïons souvent de pareilles revolutions; que pour ce qui concernoit l'Etandart, ce n'étoit pas une chose à laquelle en ces païs-là

là on fit une si grande attention; que nous en aurions bien-tôt fait un autre, ne manquant point de gens pour combattre sous cette enseigne, ni de Capitaines pour les conduire ; que les hommes étoient la véritable force d'une armée, & non pas l'Etandart sous lequel ils combattoient.

Nous le fîmes donc monter, & nous nous mimes en marche. Nous passâmes en diligence deux riviéres où nos gens de pied avoient de l'eau jusqu'à la poitrine. Nous arrivâmes enfin à un fleuve où il y avoit un Pont-levis, sans lequel on nous avoit avertis qu'il étoit impossible de passer, à cause de la profondeur de l'eau. Ce fut-là, que Don Christophe me dit, qu'il ne vouloit pas passer le pont ; mais, qu'il demeureroit en deça de la riviere. Il appella d'abord ses domestiques, qui le mirent bas, & lui dresserent un lit sur lequel il se coucha. Il m'appella

ensuite, & me pria d'entendre sa confession, après laquelle il me dit qu'il étoit resolu de demeurer là où il étoit. Je lui répondis, que je ne le souffrirois jamais, & j'ordonnai à ses gens de lever son lit, & de le transporter en cet état; surquoi il s'écria, qu'il se tueroit lui-même, si on ne le laissoit pas dans sa place. Quand je le vis ainsi resolu, je lui dis que je demeurerois avec lui; mais, il s'y opposa, disant que j'étois necessaire pour conduire nos gens, & pour empêcher leur perte & celle du païs. Il me pria seulement de lui laisser un peu de beaume pour se penser, & de souffrir que son homme de chambre, son secretaire, & trois Portugais qui l'accompagnoient, se cachassent avec lui dans une caverne voisine. Je n'ai jamais pû savoir ce qui l'obligea de demeurer là.

J'ALLAI joindre la Reine, & je l'exhortai de monter à cheval pour

pour passer de l'autre côté du pont, la nuit commençant à se passer, & les ennemis n'étant pas loin de nous. Au commencement, elle n'en vouloit rien faire, ne pouvant se resoudre à abandonner Don Christophe; mais, je la pressai en lui disant, qu'il s'agissoit, non seulement d'elle, mais de son fils & de tous ses Roïaumes, qui seroient perdus si elle s'arrêtoit là. Elle monta donc à cheval, pleurant & prononçant des paroles si pitoïables, qu'elle n'auroit pas pû être plus affligée, si au lieu de Don Christophe elle avoit laissé son fils en ce lieu-là. Nous fimes faire beaucoup de diligence à nos gens, à notre bagage, & à toute notre suite: & nous n'avions pas encore passé, lorsque nous ouïmes un grand bruit d'hommes & de chevaux, ce qui nous obligea de nous hater & de tirer le pont après nous. Le jour commençoit à paroitre, & lorsque nous

nous commencions à passer de l'autre côté de la montagne, nous vîmes plusieurs Mores vers le lieu où Don Christophe étoit demeuré. Lorsque la Reine les vit, elle fut fort effraiée & dit que Don Christophe ne pouvoit en rechapper. Ses gens l'assurerent que pour elle, elle n'avoit rien à craindre, qu'elle étoit en seureté. Nonobstant cela, nous marchâmes le plus vite qu'il nous fut possible, pour nous éloigner de la vuë de ces gens-là, & nous emploiâmes la journée entiere à passer des montagnes & des riviéres, accablez de lassitude & de chaleur. Nous trouvâmes le long de ces riviéres des arbres qui portent de la Casse & des Tamarins, & nos gens en mangerent faute d'autre nourriture. Enfin, nous arrivâmes à une riviére un peu large, où les gens de nôtre suite pêcherent quelques poissons. Pendant qu'ils les mangeoient, le Commandant

du

du païs vint à nous, apportant une grande abondance de provisions. Nous commençames alors à respirer, nous trouvant desormais dans un lieu où il n'y avoit plus rien à craindre.

Nous trouvâmes, qu'il nous manquoit quarante Portugais. Je parlai à ceux qui restoient, & qui n'étoient guères plus de trois cens, & je leur fis comprendre, qu'il étoit à propos que je leur donasse un nouveau Commandant qui les gouvernât & marchât à leur tête, puisque nous ignorions quel avoit été le sort de Don Christophe dans le lieu où il s'étoit obstiné à demeurer. Ils me répondirent, qu'ils tiendroient pour bien fait tout ce que j'aurois resolu, & qu'ils obeïroient au Chef que je nommerois. Là-dessus, j'élus pour leur General Alfonse Caldeyra natif de Conimbre, qui étoit un Cavalier prudent & courageux. Sa nomination fut agreable

ble à tous les Portugais, quelques-uns exceptez, qui étant plus nobles que lui crurent qu'on auroit dû les preferer à lui.

CES Messieurs murmurerent un peu; mais, ils ne laisserent pas d'obéir. Je nommai aussi un Sergent & un Juge, pour veiller sur les soldats, les empécher d'insulter les naturels du païs, & d'avoir des querelles entre eux.

CE fut en ce lieu-là, que nous fumes joints par Jean Gonzalès & Alvare Denis, qui étoient restez avec Don Christophe. La Reine leur demandanda ce qu'il étoit devenu, & ils répondirent que pendant qu'ils étoient cachez dans leur caverne, il vint s'y jetter une femme poursuivie par des Mores qui y entrerent avec elle, & qu'aiant trouvé Don Christophe, ils lui demanderent qui il étoit. Il se fit d'abord connoître à eux, & leur joie fut si grande, qu'ils eurent peine à le croire jusqu'à ce

qu'un

qu'un Eunuque, qui avoit été des nôtres, & qui connoissoit Don Christophe, les assura que c'étoit lui. Ils le conduisirent de-là à leur Roi, à qui sa vûe causa beaucoup de joie. Après quelques autres questions, ce Prince demanda à Don Christophe s'il vouloit se faire Mahometan, lui promettant de le combler d'honneurs. Don Christophe répondit en souriant, qu'il étoit serviteur de Jesus-Christ, & qu'il n'abandonneroit pas son serv'ce pour embrasser celui d'un chien de menteur. Ces paroles irriterent le Roi, qui commanda qu'on lui donnât un soufflet, & qu'on lui tirât le poil de la barbe. Ils lui fit ensuite de grands serments, & des promesses, pour l'engager à écrire à ses soldats, & leur commander d'abandonner le Prête-Jean, & de s'en rétourner; ce qu'il promit de faire. D'abord qu'il se mit en état d'écrire, l'Eunuque dont nous venons de parler

ler ſe tint par ordre du Roi auprès de lui, pour voir ce qu'il écriroit; ce qui obligea Don Chriſtophe de n'écrire que ce que les Mores lui dictoient. Il traverſa ſeulement ſon nom de deux barres en forme d'épines, pour inſinuer aux Portugais de prendre garde à ce qu'ils feroient. Deux Mores m'apporterent cette Lettre en notre camp de la part de Goranha.

Lorſque la Reine vit ce qui ſe paſſoit, elle devint plus morte que vive, croiant que Don Chriſtophe avoit ſerieuſement écrit cette Lettre, qui feroit perdre en quelque choſe le courage aux Portugais, qui étoient ſon unique eſpérance pour le retabliſſement de ſes Roiaumes; & elle prit cette demarche de Don Chriſtophe en fort mauvaiſe part. Mais, lorſque nous lui eûmes fait remarquer les deux épines qui croiſoient ſa ſignature, & que nous lui en eûmes expliqué le ſens, elle temoigna de la

la joie, & commença à prendre la chose en bonne part. Tout le monde loua cette adresse de Don Christophe. Le nouveau Général Alfonse Caldeyra repondit à Don Christophe, tant en son nom que pour les autres Portugais, qu'il avoit sujet de remercier le Roi Goranha de sa bonne volonté ; que pour eux ils n'avoient que faire de ses faveurs, & n'esperoient point d'en avoir besoin ; qu'au contraire, ils étoient persuadez qu'avec l'aide de Jesus-Christ ils finiroient l'œuvre qu'ils avoient commencée, & pour laquelle le Roi de Portugal les avoit envoiez en ces païs-là; que cette œuvre consistoit à prendre Goranha, ou à le tuer, pour delivrer de sa tyrannie les Roiaumes du Prête-Jean.

Cette Lettre aiant eté mise entre les mains de Don Christophe, il la porta à Goranha, qui ne lui en temoigna aucun ressen-

 timent

timent, parce qu'il se persuadoit qu'il avoit écrit fidellement selon ses instructions. Il lui demanda seulement comment il avoit fait pour se guerir. Don Christophe lui répondit, qu'il savoit composer un remede qui guerissoit fort promtement les plaies. Goranha le pria de s'en servir pour traitter son Capitaine general, qui étoit dangereusement blessé; & Don Christophe le pensa avec de si bons remedes, que ce chien d'infidelle mourut au bout de trois jours. Cette conduite irrita tellement Goranha, qu'il fit donner plusieurs coups à Don Christophe, le menaçant de le faire mourir; à quoi il répondit, qu'il ne pouvoit tuer que son corps, parce que Dieu seul avoit puissance sur son ame, & qu'au reste il étoit persuadé que Jesus-Christ le recevroit dans la vie éternelle. Le More ordonna là-dessus qu'on le menât au même lieu où les autres Portugais avoient

avoient été tuez, & que là on lui tranchât la tête. Après l'execution, le Roi envoia cette tête en présent au Gouverneur du grand Caire : un des quartiers de son corps fut envoié à Juda, un autre à Aden, & une de ses jambes au Bassa de Zebid, qui avoit envoié le secours dont nous avons fait mention. On peut juger delà combien d'honneurs ils se faisoient d'avoir surmonté un petit nombre de Portugais.

Le reste du Corps de Don Christophe resta au lieu où il avoit été exécuté : de-là, certains Religieux le transporterent dans leur couvent qui étoit dans le voisinage, où ils le conserverent avec beaucoup de respect, & comme un corps saint. En effet, dès lors, & long-tems après, Dieu a fait voir par des miracles manifestes, que les travaux de Don Christophe avoient été agréables & meritoires devant sa Divine Majesté ;

que ſa mort avoit été précieuſe ; & que ſon ame étoit dans la gloire. Au lieu où il eut la tête tranchée, Dieu fit d'abord paroitre un miracle fort éclatant. Il y ſourdit une fontaine d'eau courante, qui auparavant n'avoit jamais été apperçue. Cette eau rendoit la vuë aux aveugles, & gueriſſoit toutes ſortes de maladies, par un effet miraculeux de la bonté & du pouvoir de Dieu. Ce miracle a beaucoup de rapport avec celui que Dieu fit à Rome pour ſon bienheureux Apôtre Saint-Paul. Outre cela, les reliques de Don Chriſtophe rendoient une ſi bonne odeur, qu'elles ſembloient plutôt un parfum celeſte, que quelque choſe venant de la terre *.

DE-LA, le Roi Mahometan traverſa le Roïaume de Dambea, où

* V. Tellez Liv. 5. Chap. 7. pag. 428. & 429. où ceci eſt tout autrement.

où le Nil paſſe & forme un grand Lac, qui a trente lieuës de longueur & cinq & demie de largeur. Il y a pluſieurs Iles dans ce Lac. Aſmache de Doaro, qu'on appelloit Obitocon, c'eſt-à-dire Don George, & Aſmache de Guidini, ſujets du Roi Gradéus, vinrent nous joindre avec cent cinquante chevaux & mille hommes de pied. Le General les conduiſit à la Reine, qui les reçut amiablement & leur demanda d'où ils venoient. Ils repondirent, qu'ils venoient du camp de Goranha, & qu'ils l'avoient abandonné dans l'endroit où Don Chriſtophe avoit été tué, lorſqu'ils s'acheminoit vers Dambéa. La Reine s'informa de la mort de Don Chriſtophe, & ils la lui raconterent de la même maniére qu'on nous en avoit déjà informez.

LORSQUE nous fumes arrivez aux frontieres de la montagne des Juifs, leur Capitaine nous

vint recevoir avec des provisions & des rafraichissemens, & exhorta la Reine d'entrer dans la montagne, l'assurant que dans toute la Province elle ne seroit nulle part plus en sureté; n'y aiant qu'une seule entrée, qu'il étoit aisé de garder & de defendre contre les ennemis en cas qu'ils y vinssent. Le Capitaine Juif demanda le batême, & d'abord que nous eumes campé dans la montagne, je le batizai, lui, sa femme, & ses enfans. Alphonse Caldeyra nôtre General fut son parrain, & le nomma Don Christophe. Le même Caldeyra partit ensuite avec nonante hommes & quelque gens du païs, pour aller fourager dans des villages qui tenoient encore pour les Infidelles. Il tua beaucoup de gens, brûla deux villages, & amena beaucoup de bétail. Deux bons vieillards du païs, voiant cela, vinrent implorer la misericorde de la Reine, disant qu'ils

qu'ils étoient Chrêtiens & ses sujets; que leur obéïssance aux Mores avoit été forcée, aussi bien que le tribut qu'ils leur avoient païé par pure necessité, n'aïant eu personne pour les defendre des Juifs de la montagne, qui étoient de mauvais voisins. La Reine eut pitié d'eux & leur pardonna.

§. III.

Arrivée du jeune Negus, Gradéus [ou Claudius.] Il rejette le Patriarche & le Pape. Il se reconcilie avec les Portugais. Nouvelle Bataille, où Goranba, & le Roi d'Aden, sont tuez tous deux.

Sur ces entrefaites arriva Arias Diz, que Don Christophe avoit dépéché de sa part vers le fils d'Onadinguel & de cette Reine appellée Orita aureata. Ce Prince

ce appellé Gradéus * ne ſuivoit point encore les armées avec ſa mere, à cauſe de ſa jeuneſſe. Arias Diz nous rapporta, que le Roi viendroit nous joindre en deux mois. Lorſque ce terme fut écoulé, nous ſortimes de la montagne des Juifs, & nous allâmes dans les montagnes d'une autre Province, où au bout de huit jours le Roi vint nous trouver, accompagné de cinquante hommes à Cheval & de pluſieurs autres montez ſur des mules. Tous les Capitaines allerent le recevoir hors du Camp, accompagnez de tous leurs hommes tant Portugais que naturels du Païs. Ils l'eſcortérent juſqu'à ma tente, où il mit pied à terre pour recevoir ma benediction. Je vins au-devant lui juſqu'à la porte, ce qu'il regarda comme un grand honneur; car dans

* Il étoit dans le païs des Gaffates vid. pag. 43.

dans ce païs-là ils ont autant d'estime pour le Patriarche, que nous en avons en Europe pour le Pape. Il alla ensuite voir la Reine sa mére, & s'étant retiré, il célébra trois jours de deuil pour Don Christophe. Sa tente fut dressée par son ordre au milieu du Camp.

QUELQUES jours aprés, avant que d'entreprendre aucune autre chose, je fis venir dans ma tente le General Alphonse Caldeyra, les autres Capitaines, & les plus distinguez d'entre les Portugais, auxquels je tins ce Discours.

„ MES trés chers enfans, Por-
„ tugais, très attachez au Chris-
„ tianisme, je me souviens qu'il
„ y a quelques jours * qu'étant
„ à Debaroa, il se trouva parmi
„ vous des gens qui émus d'un
„ bon zéle desaprouverent quel-
„ ques

* En Anglois, *few days a go.* Je soupçonne que ceci est mal traduit du Portugais. Il y avoit plus d'un an.

„ ques rits & ceremonies qui ſont
„ en uſage en ces païs, & qui
„ different des coutumes de l'E-
„ gliſe Romaine. Une ſi grande
„ nation ne peut pas être nettoiée
„ de l'ivroie que le malin eſprit
„ y a ſemée, de même qu'un
„ grand champ ne ſauroit être
„ entiérement purgé d'épines &
„ de mauvaiſes herbes. Si nous
„ cherchons à tout nettoier, nous
„ arracherons le bon grain avec
„ l'ivroie, comme le dit Jéſus-
„ Chriſt dans l'Evangile. C'eſt
„ aſſez d'établir preſentement le
„ principal, c'eſt-à-dire l'obéiſ-
„ ſance & l'union avec la ſainte
„ Egliſe nôtre mere. C'eſt la pré-
„ miere ſource de nos travaux;
„ tout le reſte coulera de-là. Il
„ faut commencer par le Roi, qui
„ eſt le chef de la nation. D'a-
„ bord qu'il aura prêté obéiſſan-
„ ce, tout le peuple le ſuivra. „

LORSQUE je fus arrivé à la tente du Roi, je fus fort aiſe d'y trou-

trouver sa mére. Je lui parlai en ces termes.

„ Mon très cher fils * en Je-
„ sus-Christ, vous savez que le
„ Roi vôtre Pere, Prince très
„ Chrétien, qui presentement
„ jouït de la gloire de Dieu,
„ m'engagea il y a quelques an-
„ nées d'aller à Rome y prêter
„ obéïssance pour moi & pour lui
„ au Chef des Evêques; & si à
„ cause de vôtre jeunesse vous ne
„ vous en souvenez pas, voici
„ une Lettre signée de sa main,
„ laquelle il me donna comme
„ une Lettre de croiance auprès
„ du Pape, afin que le S. Pere
„ fût certain de la verité de ce
„ que j'avois à lui dire. Cela re-
„ venoit à assurer le Souverain
„ Pontife, que votre Pere le re-
„ connoissoit pour le Successeur
„ de S. Pierre, Prince des Apô-
„ tres du Seigneur, & pour son
„ Suc-

* Bermudez étoit parrain du Roi.

„ Successeur dans le gouvernement de l'Eglise Universelle. Il „ convient que vous succediez à „ vôtre Pere en connoissances, en „ vertus, & en crainte de Dieu. „ C'est pourquoi, vous conformant „ aux ordres & aux loix de Dieu, „ à l'imitation de vôtre Pere, „ vous êtes obligé de rendre o- „ béïssance au St. Pere, c'est- „ à-dire à l'Evêque de Rome. „ En cela, vous obéirez aux com- „ mandemens de Dieu, & vous „ aurez pour fréres & pour amis „ le Roi de Portugal & les au- „ tres Rois ses freres, qui vous „ donneront du secours dans vos „ besoins. „

LE Roi, comme un jeune homme qui ne prenoit point garde à ce qu'il disoit, me repondit: „ Vous n'êtes, ni mon Pere, ni „ mon Prélat: vous êtes Patriar- „ che des Francs, & un Arien „ qui adorez quatre Dieux. A „ l'avenir, je ne vous appellerai „ plus

„ plus mon Pere. „ Je lui répondis, qu'il mentoit, que je n'étois point Arien, & que je n'adorois pas quatre Dieux; que, voiant qu'il refusoit d'obéir au S. Pere, je le tenois pour excommunié & maudit; & que je ne voulois plus m'arrêter à lui parler. Là-dessus je me levai pour sortir; & il me dit, que c'étoit moi qui étois excommunié, & non pas lui.

ALORS, sans m'amuser à lui répondre, j'allai joindre les Portugais qui m'attendoient hors de la tente. Je leur dis ce qui s'étoit passé; que le Roi ne vouloit point obéïr à l'Eglise Romaine, & qu'il étoit heretique comme Nestorius & Dioscore; que cela étant je leur commandois en vertu d'obéïssance, sous peine d'excommunication, & de la part du Roi de Portugal, de l'autorité duquel j'étois revêtu pour cet effet, de n'obéïr en aucune maniére au Roi, de ne le point suivre, &

& de ne lui prêter aucun ſecours, ſous peine de la vie pour les contrevenans. Alphonſe Caldeyra & tous les Portugais me dirent, que leurs Peres & leurs Aïeuls n'avoient jamais été rebelles ni à l'Egliſe Romaine ni à leur Roi, & qu'ils ne feroient jamais tels; que je n'avois que faire de les menaçer d'excommunication, puiſque ſans cela ils vouloient m'obéïr comme mes fidelles enfans. Aiant dit ces paroles, ils m'accompagnerent à ma tente, & ſe retirerent dans leurs logemens.

PEU de tems après, le Roi envoia un de ſes Capitaines porter trois mille onces d'or aux Portugais, pour partager entre eux, & un riche **** de plus pour le General; les priant de ne le point abandonner, mais de continuer à l'aider contre ſes ennemis. Ils repon-

* Il manque ici un mot dans la Traduction Angloiſe.

repondirent, que pour le present ils ne vouloient pas recevoir ce qu'il leur envoioit; que le different qui étoit entre lui & moi les en empéchoit ; & que pour le reste ils ne pouvoient lui donner aucune satisfaction, étant resolus de m'obéir en toutes choses.

Cette réponse les obligea de tenir un Conseil, où ils resolurent que la Reine viendroit à ma tente me demander pardon, accompagnée d'un Archevêque que j'avois ordonné, & de tous les Capitaines du Roi; qu'étant venuë, elle promettroit de faire ce que je voudrois, & de rendre obéissance au Pape. Elle vint donc, & me conjura, au nom & en l'honneur de la pureté de la S. Vierge avant & après sa Conception, de l'accompagner à la tente de son fils, qui vouloit me demander pardon & m'obéir en toutes choses. Je lui répondis, que je ne ferois plus aucun pas, que pour me retirer en

Por-

Portugal avec les Portugais mes enfans & mes compagnons. A ces mots, elle se mit à genoux devant moi, & me dit en pleurant, qu'elle me chargeoit devant Dieu de ce que j'avois à faire; qu'il valoit mieux que j'allasse avec elle, & que j'aurois satisfaction. Touché de ses larmes, je l'accompagnai jusqu'à la tente du Roi, qui sortit pour nous recevoir, & qui prit ma main avec beaucoup d'humilité & la baisa, me demandant pardon de ce qu'il avoit fait. Nous nous assimes tous trois à terre, & le Roi aiant pris la parole me dit qu'il étoit content d'obeïr au Prince des Evêques, & qu'en ce cas-là l'obéïssance que son pere avoit renduë étoit suffisante. Je lui répondis que non, qu'il faloit que lui en son particulier rendît cette obéïssance, selon la coutume de nos païs, où chaque Roi, qui parvient à la couronne, envoie une Ambassade d'obédience au Pape en

en quelque lieu qu'il ſe trouve ; que, vû qu'il avoit point envoié à Rome comme ſon Pere, il faloit qu'il rendît cette obéïſſance entre mes mains, le Pape m'aiant donne commiſſion de la recevoir. Qu'outre cela, il falloit qu'il donnât un temoignage public ſigné de ſa main, & ſçellé de ſon ſceau, au nom de ſes Roiaumes & de ſes Provinces, dans lequel Acte il fit foi, que la veritable Religion conſiſtoit à croire que Dieu n'a qu'une ſeule Egliſe, & un ſeul Vicaire de Jeſus-Chriſt ſur toute la Terre, duquel le pouvoir & la juridiction découle ſur tous les autres Prélats & Princes Chrétiens. Qu'un des Principaux du Roiaume liroit cet Acte à haute voix, dans un lieu élevé, en preſence de tout le Peuple. Le Roi fit tout ce que je lui avois ordonné, & l'Acte fut lû avec une pompe ſolemnelle, & au ſon des trompettes.

Peu de tems après cela, Alphon-

se Caldeyra, exerçant un cheval, tomba, & mourut de sa chute en peu de jours. Après sa mort, j'assemblai les principaux de la nation, & nous trouvâmes à propos d'élire pour General Arias Diz, qui étoit un brave Gentil-homme, & qui s'étoit bien acquité de divers emplois qui lui avoient été confiez. Il y eut encore une raison de cette élection: le Roi m'avoit temoigné, qu'il la souhaitoit; & Arias Diz *, que j'envoiai chercher pour l'en avertir, s'en chargea, & promit qu'il s'en acquiteroit aussi bien qu'il lui seroit possible.

QUELQUES jours s'étant écoulez, le Roi me fit dire qu'il vouloit voïager dans le païs avec ses troupes, & que comme nous ne pouvions pas tous aller ensemble, il me

* Airas Dis. C'est ainsi que l'appelle François Alvarez, Chap. LXXXVI. pag. 228. Tome I. de Ramusio. Cet Airas Dis avoit déjà été en Ethiopie avec Roderic de Lima l'an 1520. & suivans.

me prioit de rester avec sa mere. Je ne lui fis point de réponse, parce que je m'apperçus qu'il vouloit s'enfuir. Incontinent après, il m'envoia l'Azaige de Gallan, qui, m'abordant avec beaucoup de respects & de civilitez, me dit que le Roi mon fils me prioit de lui envoier le Capitaine Arias Diz & tous les Portugais, pour une affaire où il s'agissoit du service de Dieu. Je répondis que j'y consentois volontiers. Il resta donc avec moi six Capitaines naturels du païs, deux cens cavaliers, mille pietons equipez de boucliers, cinq cens Archers, & cinquante hommes armez de crocs de fer, dont ils se servent fort adroitement. Chaque homme de cheval avoit trois sortes d'armes. Je m'avançai avec ces gens-là jusqu'aux frontiéres de la montagne où étoit Goranha, & j'en approchai ma tente autant qu'il me fut possible. Les gens

de ma ſuite j'ettérent des cris de joie, déchargerent leurs armes, & firent retentir le ſon de leurs trompettes, comme ils ont coutume de faire dans leurs campemens. Les gens de Cheval aiant fait une eſcarmouche entre eux, & les gens de pied étant pleins de joie, ils s'écriérent: Nous voulons tous mourir pour la foi du Fils de Dieu. Là-deſſus, étant entrez dans la montagne, ils ſe rendirent maitres d'un bourg voiſin, où ils ne trouvérent pas une ame, mais quelques proviſions, particulierement du vin de miel en pluſieurs pots de terre. Ce vin étoit empoiſonné, & deux etourdis de nos Soldats qui en bûrent moururent ſoudainement. Cela obligea les autres de rompre les vaiſſeaux & de répandre le vin, après quoi ils ſe rétirérent.

M'ÉTANT informé de ce qui ſe paſſoit, j'envoiai deux Cavaliers au Roi, pour lui dire de ſe hater,

&

& de venir prendre possession de ce lieu avant l'arrivée de Goranha: je l'avertis en même tems, que j'allois me saisir des passages, pour empêcher l'Infidelle de venir à nous. Je deputai aussi un Portugais au Capitaine Arias Diz, pour l'avertir de venir incontinent me joindre, parce que j'étois en danger de rencontrer le More. Le Roi eut peur, & ne vouloit pas venir ; ce qui porta Arias Diz à lui dire, qu'il ne lui étoit point honnête que les Portugais se fissent tuër pour sa defense, & que lui il prît la fuite & les abandonnât. Après lui avoir dit ces paroles, il se mit en marche avec les Portugais, & le Roi resolut peu après de le suivre, ce qu'il fit avec tant de diligence qu'il le joignit avant la nuit. De-là ils marcherent ensemble sans s'arrêter, & arriverent le lendemain à notre camp de grand matin.

ALORS, dès la pointe du jour,

je laiſſai au camp ceux qui étoient fatiguez, & aiant joint les autres aux troupes que j'avois conduites le jour précedent, j'entrai dans la montagne avant l'arrivée de l'ennemi, ce poſte étant d'une grande importance pour aſſurer la victoire à l'un ou à l'autre Parti. Nous marchâmes par des ſentiers ſi étroits, qu'on n'y pouvoit aller que deux à deux, & par des rochers ſi eſcarpez, que ſi quelqu'un étoit venu à tomber, il ſe ſeroit briſé en mille pieces. Enfin avec l'aide de Dieu nous arrivâmes au ſommet, où nous trouvâmes un Monaſtere ſous l'invocation de S. Paul. Les Religieux nous reçurent en proceſſion la croix levée & nous encenſant par le chemin, & nous aiant conduits à l'Egliſe nous y rendimes graces à Dieu du ſecours qu'il nous avoit accordé. Nos priéres finies, nous campâmes & nous prîmes du repos. Auſſi-tôt que le Roi ſçut

sçut que nous étions arrivez au haut de la montagne, il ordonna à ses gens de se tenir en arriére, & abandonnant son propre drapeau, il vint se joindre à celui du Roi de Portugal. Il arriva une heure avant la nuit, & ses troupes n'arrivérent qu'à nuit fermée, le jour s'étant passé tout entier à monter, à cause de la difficulté du chemin.

TOUTE l'armée se mit en priéres, & chanta les Litanies, priant Dieu de nous donner la victoire, & la sainte Vierge & tous les Saints de prier Dieu pour nous. Les Religieux firent la même chose dans leur monastere, & les peuples dans leurs villes. Une grande foule de gens vint se joindre à nous de toutes les Provinces des environs. Cependant, nous voïons du haut de la Montagne les Mores de Goranha, qui s'exerçoient dans la plaine qui étoit derriére nous, & nous les entendions dire:

re : „ Avant que quatre jours „ ſoient paſſez, vous ſerez tous „ maſſacrez; vôtre Roi ſera fait „ Eunuque, & deviendra l'un des „ gardes du Serrail du Roi de „ Zeila ; & le Patriarche, qui vous „ a amenez, ſera empalé tout vif. „

LE General des Abyſſins demanda permiſſion au Roi d'aller avec quelques-uns de ſes hommes eſcarmoucher contre les Mores. L'aiant obtenu, il ſe confeſſa, & deſcendit avec quatre cens chevaux. Après avoir tué pluſieurs infidelles, il s'éloigna tellement de ſes gens, que les ennemis l'enveloppérent. Comme il étoit accablé de laſſitude & dangereuſement bleſſé, ils le prirent & le tuérent, après lui avoir coupé les parties honteuſes; car, tel eſt l'uſage de cette nation.

LA mort de ce Capitaine affligea tellement le Roi, qu'il la pleura publiquement en arrachant ſes cheveux & ſa couronne, qu'il

jetta par terre. Pendant qu'il étoit dans cette affliction, on vint lui annoncer l'arrivée du Roi de Zeila, qui avoit campé au pied de la montagne, comme se disposant à y monter. Le bruit de ce nouveau campement l'épouvanta si fort, qu'il resolut de s'enfuir.

Le Bernagas voiant la resolution du Roi vint promtement me trouver dans le Monastere où j'étois, & me montra sur le sommet de la montagne une grande quantité d'Abyssins armez; me donnant à entendre, que ces gens-là balançoient entre les deux partis, & que si nous venions à souffrir quelque échec, ou s'ils apprenoient que le Roi nous abandonnoit, ils tourneroient tous les armes contre nous, & nous mettroient en deroute: ainsi, me dit-il, il faut que vous soiez présent pour retenir le Roi & donner du courage aux troupes, ausquelles vôtre absence pourroit inspirer

de la fraieur. J'abandonnai donc d'abord le Monaſtere, & je me rendis au camp, où je fus reçu avec une ſalve de mouſqueterie, tout le peuple s'écriant, Puiſque l'Abuna marche avec nous, nous aurons la victoire. Lorſque je fus arrivé auprès du Roi, je le ſaluai, & lui dis: Eſperez en la Miſericorde de Dieu, qui nous a rachettez de ſon precieux ſang, & croiez qu'il nous donnera la victoire. Je ne fis par un plus long ſejour auprès de lui; mais, je paſſai incontinent aux Portugais à qui je dis: Mes Enfans, recommandez-vous au Seigneur, & gouvernez-vous comme tels que vous êtes. Alors, je leur commandai de ſe mettre tous à genoux, & de prononcer chacun en ſon particulier cinq fois l'Oraiſon Dominicale: je fis de mon côté la même choſe en l'honneur de Nôtre Divin Redemteur Jeſus-Chriſt, & de ſes cinq Plaies, & je leur
donnai

donnai l'Indulgence pleniére, avec la Benediction de Dieu & la mienne.

LORSQUE nous commençames à avancer, le Roi & ses troupes furent surpris de notre résolution, & s'arrétérent sur une eminence de laquelle on decouvroit le camp ennemi. Ils vouloient voir de quelle maniere nous agirions. Cependant, les Mores nous voïant descendre resolurent de venir au devant de nous, lorsque nous descendions la montagne. Goranha s'avança avec ses troupes. Il montoit un Cheval blanc, & étoit armé de pied en cap, accompagné de deux Turcs, l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Lorsqu'il fut à la portée du mousquet, il s'arrêta avec ses Turcs, pour faire place à ses gens & les mettre en bataille. Alors, un des nôtres nommé Pierre de Lyon, qui avoit été un des domestiques de Don Christophe, homme de fort petite taille,

taille, mais fort adroit à tirer son coup, desirant de vanger la mort de son maitre, tira sur Goranha, & le renversa mort à bas de son Cheval. Les deux Turcs furent tuez par d'autres, de deux autres coups. Les Infidelles voiant leur Roi par terre s'ebranlerent, les uns tournerent le dos, & quelques autres tinrent bon; mais, si troublez de ce debut, qu'ils s'embarassoient les uns les autres, ensorte qu'ils ne pouvoient ni fuir ni combattre. Nos gens profiterent du desordre, & en tuérent un grand nombre.

ALORS, le Roi Gradéus & ses gens étant descendus dans la plaine, les Turcs & les Mores abandonnerent le champ de Bataille. Nos gens y trouverent de grandes richesses, beaucoup de provisions de bouche, quantité d'Artillerie & d'autres armes. Les prisonniers Turcs avoient des sacs remplis de pains & de poulles bouil-

bouillies: on en trouva parmi les morts, qui avoient encore le morceau à la bouche : leurs bourses étoient pleines de l'argent de leur paie, qu'ils avoient reçue peu de jours auparavant. Le fils du Roi de Zeila fut fait prisonnier, & la Reine s'enfuit dans la Province de Dagua. Nos Soldats entrérent ensuite assez avant dans la Province de Dembea, d'où ils rapporterent beaucoup de Soies, de *Bedens*, de *Fotas* d'Ormus, & de riches Tapis. Le Roi Gradéus, voiant cette illustre & miraculeuse victoire que Dieu lui avoit fait remporter, ordonna qu'on bâtit sur le lieu où la Bataille s'étoit donnée un riche Monastere en l'honneur de Nôtre Seigneur Jesus-Christ.

COMME il ne se pouvoit faire que la bassesse du cœur Abyssin, qui se fait toujours honneur du travail d'autrui, ne parût en quelque-chose, il survinit ici un accident

cident que je vais raconter. Un Capitaine du Roi aiant vû le Roi de Zeila tomber mort de cheval, y courut, & lui coupa la tête, qu'il alla presenter au Roi Gradéus, se donnant pour auteur de cette mort, & demandant une recompense du service signalé qu'il lui avoit rendu en lui procurant la victoire & le retablissement de son Autorité dans ses Roiaumes. Le Roi, fort joieux de connoitre, à ce qu'il croïoit, l'auteur de cette action, le remercia affectueusement, & le fit Capitaine-General de tous ses Etats. Mais, le Capitaine Arias Diz, qui savoit la verité de la chose, & qui étoit present lorsque l'Abyssin presenta au Roi la tête de Goranha, lui dit: Je prie Votre Majesté de faire examiner cette tête & de voir combien elle a d'oreilles. Cela fut fait, & on n'en trouva qu'une seule. Nôtre General, qui savoit que Pierre de Lyon avoit

avoit coupé & gardé l'oreille gauche de cette tête, continua en ces termes: L'oreille qui manque est au pouvoir d'un homme plus vaillant que celui-ci: c'est ce vaillant homme dont je parle, qui a tué le Roi, & qui a coupé cette oreille, pendant que vous nous regardiez faire du haut de la montagne, & qu'il y avoit des gens qui vous conseilloient de vous enfuir. Là-dessus, il fit appeller Pierre de Lyon, qui produisit l'oreille de Goranha, qu'il fut aisé de reconnoître en la comparant avec l'autre. Outre cela, Pierre de Lyon demanda à l'Abyssin de faire voir l'arme avec laquelle il avoit fait le coup, & de specifier la blessure qu'il lui avoit faite, à quoi il ne repondit rien. Qu'on visite le Corps, ajouta ce brave Soldat: on verra, qu'il est tué d'un coup de mousquet, arme dont celui qui s'attribue cette mort ne sauroit se servir. Cela

se

se trouva veritable. Le Roi en fut fort honteux, & le Capitaine Abyssin fut disgracié.

Nous restames deux mois en ce lieu-là, pendant lesquels le Roi fit savoir sa victoire à sa mere, qui étoit eloignée de nous d'une journée de chemin. Il la fit prier de venir nous joindre, pour se rejouïr avec nous, & rendre graces à Dieu de cet heureux succès, & pour me feliciter en particulier, parce qu'aiant donné tous les ordres, j'étois la cause de la victoire. Lorsque la Reine fut à une lieue du camp, le Roi qui en fut informé alla avec ses Cavaliers au devant d'elle, sans m'en donner avis. Le chemin par où elle passa fut tendu d'etoffes de soie & couvert de riches tapisseries, de la longueur d'un trait de fleche depuis le Camp. On donna abondamment à boire & à manger à tous ceux qui en voulurent, & cela dura une semaine entie-

entiere. La Reine étant arrivée vint me voir dans ma tente, & me demanda quel mal elle m'avoit fait, puisque moi, qui étois son pére, je n'étois pas allé la recevoir avec son fils. Je lui répondis, que ce n'étoit pas ma faute, mais celle du Roi, qui ne m'avoit dit mot de son arrivée.

QUELQUES jours après, le Roi resolut de se mettre en marche, & d'aller reconquerir les Provinces de Maro, Joa, Guidime, & Goiame, qui étoient au pouvoir du Roi de Zeila. Il fit commencer la guerre par les frontieres de Joa, qui étoit un grand & riche Roïaume, & il me dit de demeurer-là avec sa mere, afin de prendre quelque repos. Etant donc parti avec son armée & tous les Portugais, il arriva à un païs appellé le Monastere de Sion, où les hommes sont de si grande taille qu'ils paroissent des Géants. Ces gens-là, quoiqu'anciens sujets

du Roi Gradéus, tinrent bon pour les Mores de Zeila, & ne voulurent donner aucunes provisions aux Troupes du Roi. Alphonse de France, choqué de cette perfidie, dit à Arias Diz : Que faites-vous, Monsieur? Pourquoi nous arrêtons-nous si long-tems ici, & que n'attaquons-nous ces gens-là? On fit avancer deux fauconneaux, qui, joints à la Mousqueterie, les poussa si vivement, qu'ils dirent que les Portugais n'étoient pas des hommes, & qu'ils ne combattoient pas comme tels. Enfin, ils virent bientôt que leur meilleur parti étoit de se rendre au Roi, comme ils le firent, après qu'ils l'eurent prié de defendre aux Portugais de prendre leurs femmes & leurs filles, & de piller leurs biens; car, on les avoit informez, que nos Soldats en usoient ainsi.

LORSQUE nôtre armée étoit en ce lieu-là, le Roi d'Aden envoia

voia dire au Roi Gradéus, qu'il ne s'imaginât pas que le Roi de Zeila fût mort ; qu'il remplissoit sa place ; & qu'afin qu'il ne pensât pas que ses paroles fussent les bravades d'un poltron, qui ne songe qu'à menacer, il viendroit d'abord le visiter. Au depart de la, l'armée marcha jusqu'à une grosse riviére, d'où ils s'avancerent vers l'ennemi. Pour passer ce fleuve, ils tuérent plusieurs beufs, & les aiant écorchez ils en firent avec des bois des especes de barques, dont-ils se servirent pour transporter les troupes. Les chevaux passerent à la nage, la riviere n'étant pas extrémement profonde, pendant qu'avec des cordes passées de l'autre côté on tiroit les bateaux. Cela se fit pendant la nuit, à demie lieuë du camp des ennemis, à la vûë desquels on cherchoit à se dérober pendant le passage, après lequel on fut incontinent à

eux, & on leur tua plusieurs hommes entre lesquels se trouva le Roi d'Aden. Plusieurs Chrétiens perdirent pareillement la vie, & le Roi Gradéus fût blessé, & se trouva sur le point de perir, à cause de l'embarras que causoit la nuit, qui ne laissoit pas distinguer les objets, & fut cause que nous perdimes plusieurs de nos Soldats. Les Infidelles, voiant leur Roi mort, se mirent d'abord en fuite; & les Portugais qui se mirent à leurs trousses en tuerent un grand nombre. Au retour de leur poursuite, ils amenérent avec eux la femme du Roi d'Aden, & le Roi les remercia affectueusement, rendant graces à Dieu qui lui avoit donné une victoire si signalée. Il ne voulut avoir pour sa part du butin rien autre chose que l'Epée & le Cheval du Roi d'Aden; il accorda toutes les autres depouilles, qui étoient riches & nombreuses, aux Portugais qui les

les avoient gagnées, afin qu'ils les partageaſſent fraternellement entre eux. La paix & le retabliſſement de ſon Roiaume par la valeur des Portugais lui tenoit lieu de tout. Pour ce qui concerne la Reine d'Aden, qui avoit nom Dinia Ambara, comme il n'étoit pas de la bienſéance qu'elle fût captive d'un homme inferieur en dignité à un Roi, Gradéus trouva bon, que ſi elle vouloit embraſſer le Chriſtianiſme, elle ſe mariât à Arias Diz, auquel il donna les Roiaumes de Doror & de Balé, qui avoient appartenu à la Reine, reſervant pour lui le ſeul Roiaume d'Oygere.

§. IV.

Froideurs qui viennent entre le Negus & les Portugais. Trahiſon d'Arias Diz. Combat entre les Portugais & les Abyſſins. Leur Exil. Mort d'Arias Diz.

LE Roi Gradéus aiant ainsi recouvré ses Roiaumes, & les possedant en paix, j'espérois qu'il donneroit une approbation solemnelle à l'Obéïssance qu'il avoit promise au Souverain Pontife, & qu'il établiroit une Conformité parfaite avec l'Eglise Romaine dans la celebration des Sacremens, & des autres rits & ceremonies ecclesiastiques. Mais, comme il ne l'avoit pas promis de bon cœur, il l'oublia facilement, & fit tout le contraire. Je lui envoiai un jour dire, que j'irois le visiter le jour suivant, & il ne fit aucun compte de moi ni de mon message. J'envoiai de la même maniere avertir le Capitaine Arias Diz, que j'étois arrivé au camp du Roi, afin qu'il vint me recevoir avec ses soldats, comme la bienséance l'éxigeoit, & comme ils avoient coutume de le faire. Il vint le matin du jour suivant, accompagné de cent cinquante Portugais, qui me demanderent

derent & reçurent ma Benediction, & me firent toute ſorte d'offres de ſervice, auſſi-bien qu'Arias Diz leur General.

LORSQUE je fus arrivé auprès des tentes du Roi, ni lui ni les ſiens ne firent aucun mouvement; mais, ils ſe tinrent debout devant leurs tentes, nous regardant comme pour ſe mocquer de nous. Arias Diz m'aborda, & me dit: Il eſt bien aiſé de voir, que le Roi eſt plein de mauvaiſe volonté pour vous. Après qu'il m'eut dit ces mots, il commença à pouſſer ſon cheval, & à caracoller: quelques Portugais qui le virent faire l'imiterent; mais, Manuel d'Acunha, Gaſpar de Soſa, & Denis de Lima, s'approcherent de moi, & me dirent: Monſieur, diſſimulez avec ce More bazanné. Sachez que tout ce qu'il fait paroître exterieurement n'eſt que fraude & tromperie: ſon cœur eſt comme celui du Roi; dans peu de tems,

 il

il se manifestera, en changeant les armes de nôtre souverain: ne vous fiez point à lui, & dissimulez toujours; ses paroles & ses actions ne sont que feinte & fausseté. Lopé d'Almansa, Jacques d'Abreu, & d'autres honnêtes Gentils-hommes, me dirent la même chose. Cela me frappa du plus vif étonnement; car, je ne tenois pas Arias Diz pour tel: mais, des gens de mérite me parlant de cette sorte, je sentis en moi quelque disposition à les croire. Alors, m'étant approché du lieu où étoit le Roi, & aiant descendu de cheval, lorsque je fus tout joignant les rideaux de la tente, je l'entendis qui disoit à Arias Diz: Marc, mon General, ne portez plus en mes Roiaumes l'Etendart du Roi de Portugal: laissez-le là, & prennez le mien. Arias Diz répondit, qu'il n'en vouloit rien faire; sur quoi le Roi commanda à un de ses pages d'aller s'en saisir, & de l'emporter: je
parle

parle de l'Etandart; & Arias Diz y consentit & le souffrit. Mais, un Gentil-homme Portugais, appellé Jacques de Brito, saisit l'Etandart dans les mains du Page: & comme il ne vouloit pas l'abandonner, Brito lui donna un coup d'épée sur la tête, & le lui fit laisser par force.

VOIANT cela, je me retirai à mon logement; & tous les Portugais me suivirent, sans excepter le traître Arias Diz. Lorsque je voulois les congédier, Arias s'arrêta, & me dit: Monsieur, je ne comprens pas quel avantage il nous peut revenir de parler si haut, & d'irriter le Roi Gradéus, pendant que nous sommes dans ses Roiaumes, & fort éloignés de notre Patrie. A ces mots, plusieurs Portugais se leverent & lui dirent, qu'il n'y avoit aucun lieu de douter, qu'il ne fût traitre au Roi & à la Couronne de Portugal, & que par consequent il ne pouvoit plus

être le Capitaine de la Nation. Il répondit, qu'il n'étoit point Capitaine du Roi de Portugal, mais de l'Empereur d'Ethiopie, & qu'il ne meritoit point le nom de traitre lorſqu'il parloit pour le ſervice de cet Empereur, auquel il étoit redevable de beaucoup plus que tout ce qu'il diſoit, ce Prince lui aiant fait tant de faveurs, & lui aiant donné pour femme Dinia Ambara, veuve de Mahomet Roi d'Aden, du Titre des Païs de laquelle il l'avoit inveſti. Je pris la parole pour lui dire: Arias Diz, je ſuis bien informé, que vous avez abjuré la foi du batême que vous avez reçu dans l'Egliſe Catholique, & que vous vous êtes fait rebatizer ſelon le Rit des Heretiques & Schiſmatiques d'Alexandrie, aïant changé vôtre nom d'Arias en celui de Marc. Lorſqu'il entendit ces paroles, il ne s'arrêta pas d'avantage: il ſe leva avec une contenance triſte, & ſe retira à ſon logement

ment, ſuivi d'un petit nombre de Portugais.

DANS le même tems, le Roi m'envoia dire, qu'il ſouhaitoit que nous nous viſſions le lendemain, puiſque le jour qui étoit trop avancé ne permettoit pas qu'il pût alors m'entretenir. Lorſque j'entrai dans ſa tente, il ne ſe leva point, & ne me demanda point ma benediction, comme il faiſoit auparavant. Il ne me fit pas aſſeoir dans la place que j'avois coûtume d'occuper: il ſe contenta d'incliner un peu ſa tête, & me laiſſa debout. Voiant une incivilité ſi extraordinaire, je lui dis: Roi Gradéus, vous n'étes pas ſeulement ingrat envers le Roi de Portugal, dont vous avez mépriſé les armes & l'Etandart avec lequel vous avez rétabli vos états; vous violez en ma perſonne le reſpect que vous devez à Jeſus-Chriſt, que je repreſente. Ainſi, vous ſerez rejetté, maudit, & excommunié, ſi vous re-

retournez aux Héresies des Jacobites & Dioscoriens d'Egypte, qui, à cause de leurs pechez, de leur desobéissance, & de leur rebellion au saint Siege Apostolique, sont perdus & devenus captifs des Turcs. Vous serez tel, si vous ne vous convertissez pas. Il me répondit, que les Chrétiens d'Egypte Sectateurs de Dioscore n'étoient point Heretiques, mais que nous l'étions, nous, qui adorions quatre Dieux * comme les Ariens; & que, si je n'étois pas son *Pere spirituel* †, il me feroit écarteler. Après avoir ouï de sa bouche d'autres discours de la même nature, je m'en retournai chez moi, où je trouvai plusieurs Portugais qui m'attendoient, lesquels j'informai de tout

* C'est l'Objection la plus commune des Jacobites contre les Orthodoxes. Voiez la Bibliotheque Orientale d'Assemani Tom. I. pag. 356.

† Bermudez étoit son parrain.

tout ce qui s'étoit paſſé dans mon entretien avec le Roi.

Pendant mon ſejour au Camp avec les Portugais, le Roi m'envoia défendre de me mêler de leur rien commander pour cauſer quelque changement; me faiſant ſavoir, qu'ils étoient ſous le Commandement de Marc ſon Capitaine General, auquel ſeul ils devoient obéir. Je lui répondis, que les Portugais étoient ſujets du Roi de Portugal, qui me les avoit confiez; & qu'à la requête du Roi Gradéus, j'avois mis à leur tête un Portugais nommé Arias Diz; que ces mêmes Portugais diſoient, qu'il n'étoit conforme,ni à leur honneur, ni à leur volonté, qu'ils fuſſent ſous le Commandement d'un Capitaine traître & heretique; & qu'ils ne vouloient point combattre ſous une autre Enſeigne, que ſous celle de Portugal: à quoi j'ajoutai, que voiant que Sa Majeſté n'obſervoit point ce qu'elle m'avoit promis, s'étant

s'étant engagée à rendre toujours Obéïssance au Souverain Pontife, ils ne vouloient plus le servir & étoient résolus de s'en retourner en Portugal.

PIERRE STRAU porta cette Réponse au Roi, & lui dit de plus, que s'il ne vouloit pas rendre Obéïssance à l'Eglise de Rome, & faire foi de sa Soumission par une Proclamation publique, nous l'abandonnerions tous, & nous en retournerions. Il répondit, qu'il étoit Roi & Seigneur des Païs où nous étions, & que nous ne pouvions en sortir contre son gré: qu'il vouloit au reste, que Marc fût nôtre Capitaine-General, & eut tout pouvoir & toute juridiction sur nous.

LES Portugais se resolurent à mourir, & à se défendre contre la tyrannie & l'ingratitude du Prince, & contre le traître qu'il leur vouloit donner pour Chef; & ils me demanderent de quelle manière

re ils ſe prendroient pour donner bataille à une ſi grande multitude de gens. Lorſque je vis leur reſolution, je leur dis: Mes Enfans, ne vous deconcertez point. Dieu, qui ſe trouve au milieu des plus grandes afflictions, ſera preſentement avec nous.

NOTRE Camp avoit trois entrées, par où nous pouvions être attaquez: nous les fortifiâmes le mieux que nous pûmes, afin que s'il étoit neceſſaire de nous y retrancher nous puſſions y faire quelque reſiſtance. Nous mîmes dans ces mêmes entrées des pots pleins de poudre, pour bruler les ennemis, en y mettant le feu, au cas qu'ils vinſſent, comme cela arriva en effet à leur grand dommage. Avant que nous fuſſions attaquez, nôtre Cavalerie ſortit entre onze heures & minuit, & s'avança vers le Camp du Roi. Le bruit des trompetes & de la mouſqueterie cauſa d'abord une ſi grande fraieur, qu'ils

qu'ils prirent tous la fuite, & auroient été entiérement défaits, si le nombre de nos soldats avoit été assez grand pour les poursuivre. Leur peu de nombre les obligea de se retirer d'abord.

DANS ce tumulte, le Roi étoit occupé à chercher son Cheval, pour s'enfuir comme les autres: mais, quand il vit que le trouble étoit appaisé, il se tint en repos jusqu'au point du jour. Alors, il commanda qu'on nous attaquât. Nous nous tinmes prêts de part & d'autres: les Cuirassiers du Roi faisoient marcher devant eux les meilleures de ses troupes, & nous attaquérent par les trois endroits où nous avions mis les pots remplis de poudre. C'étoit-là, que nos gens les attendoient. Comme ils s'approchoient jettant de grands cris, nos soldats, feignant d'être épouvantez, se retirérent au dedans du camp, & les laisserent approcher jusqu'au lieu où étoit la poudre,

dre. Alors, le feu y aiant été mis, plusieurs d'entre eux furent tuez & brulez, & les autres se retirérent en fort mauvais état. Le Roi voiant la perte de son peuple, & connoissant assez que ses esperances étoient frustrées, déchira les riches habits dont il étoit revêtu, ce qui est parmi les Abyssins une marque de grande douleur, & fit tout aussi-tôt appeller Marc à lui. Le resultat du conseil qu'ils eurent ensemble fut, qu'ils ne pouvoient pas surmonter les Portugais en guerre, sans s'exposer à de très grands dangers, & que le meilleur étoit de les vaincre par ruse & par tromperie. Voici ce qu'ils firent consequemment à ce qu'ils avoient comploté. Le Roi nous envoia dire, qu'il se repentoit de sa faute, dont Dieu lui avoit fait connoitre l'énormité, qui consistoit principalement dans la violation de son Serment, qu'il étoit bien resolu de tenir desormais, en se sou-

mettant en tout à ma volonté; qu'il nous prioit après cet aveu de ne plus faire de mal à son peuple. Nous lui repondîmes, que le mal que nous lui avions fait étoit arrivé malgré nous; qu'ils y avoient donné occasion à nôtre grand regret; que si à l'avenir il vouloit observer ce qu'il avoit promis à Dieu & à nous, nous le servirions comme notre Seigneur & notre Pere; & que s'il en agissoit autrement, nous nous confions tellement en Jesus-Christ, vû la justice de notre cause, que nous étions persuadez qu'il nous protegeroit contre sa tyrannie & la malice du traître Marc. Le Roi aiant fait part de nôtre Réponse à ce perfide, celui-ci lui dit, qu'il falloit emploïer deux moïens pour venir à bout de son dessein: premierement, defendre à ses sujets de nous rendre aucun service, & de nous pourvoir de nos necessitez, sous peine d'être punis comme

me des traîtres, & d'avoir les yeux arrachez : en ſecond lieu, de nous donner beaucoup d'argent & de recompenſes, pour le preſent & pour l'avenir. D'un côté, diſoit-il, la néceſſité les perdra, & de l'autre la convoitiſe.

Le Roi ſuivit cet avis, & envoia incontinent beaucoup d'argent aux Soldats Portugais, & à moi un gros préſent de bœufs, de moutons, & d'autres proviſions ; en me promettant, qu'il en paſſeroit par-tout ou je voudrois, & qu'à la prochaine Fête de Noël, je donnerois les ordres ſacrez comme nous en étions auparavant convenus. Outre l'aſſurance que le Roi nous donnoit, le Bernagaz Iſaac promit d'être de nôtre côté, & de nous défendre de toutes ſes forces : il nous proteſta de plus, & même avec ſerment, que le Roi ſe repentoit fort des affronts qu'il nous avoit faits. Lorſque nous nous diſpoſions

d'aller trouver le Roi, Marc vint pour nous accompagner avec les Portugais qui étoient de ſon parti, & nous marchâmes tous enſemble. Par les chemins, je priai Marc de vivre en paix avec nos gens, & il me le promit. Le Roi fit paroître tant de joie de nôtre amitié, qu'il vint nous recevoir hors du camp avec les plus grands Seigneurs de ſa Cour. Tout le monde paroiſſoit joïeux, auſſi bien les petits que les grands.

PEU d'heures s'étoient écoulées, lorſque Baltazar Montera, Antoine Ferreira, Simon d'Andrade, Jacques de Brito, & Antoine Vas, vinrent à moi, & me dirent, qu'on avoit découvert la trahiſon inventée pour nous perdre; qu'on les avoit avertis de ſe tenir prêts pour aller en exil, chacun d'eux en un lieu particulier, où ils ſeroient fort éloignez les uns des autres; & qu'on ordonnoit aux Seigneurs de ces lieux-là de pren-

prendre bien garde à eux ; & que cela se faisoit uniquement par le conseil du traître Marc. J'allai trouver les Seigneurs des païs où ils étoient menez, & je les priai de les bien traitter. Ils me répondirent : Mon Pere, sachez que Marc nous a commandé de les mener chargez de fers, & de les traitter comme des Esclaves ; mais, vous êtes notre Pere, &, pour l'amour de vous, nous en userons mieux. J'allai d'abord parler au Roi, & je lui dis : Que faut-il, Sire, que je fasse presentement ? Vous ne tenez point votre parole, & vous envoiez mes freres en Captivité. Il me répondit d'un air assuré : Mon Pere, on ne vous fera aucun affront ; mais, comme il est necessaire de nous preparer pour la guerre que me font les Gallas, comme vous savez, il faut que vous demeuriez pendant ce tems-là dans le Païs des *Gasfates*, où vous prierez Dieu pour

 moi

moi, & vous nourirez vous & les vôtres du revenu de ce païs-là, qui ſera ſuffiſant, puiſqu'il m'a bien ſuffi à moi & à tous mes gens, lorſque j'y étois retiré il y à quelque-tems. J'ordonnerai qu'on vous y faſſe beaucoup d'honneur, & qu'on vous obéïſſe comme à ma propre perſonne; & vers Noël, s'il plait à Dieu que je revienne en ſanté comme je l'eſpere, vous celebrerez les ordres comme nous en ſommes convenus. Pour ce qui concerne les hommes que j'ai fait éloigner, que cela ne vous afflige point: j'agis de la ſorte, pour empécher qu'ils n'excitent des mutineries parmi les autres. Alors, Marc ſurvint, & dit au Roi: Sire, je prie Vôtre Majeſté d'envoier à Alexandrie chercher le Patriarche. Le Roi lui répondit: Soïez beni de Dieu, Marc mon cher Ami. Cela eſt déjà fait.

Le Roi ordonna à un de ſes Capi-

Capitaines de me mener dans le païs des Gaffates, & de m'en mettre en possession, en ordonnant aux habitans de me reconnoître pour leur Seigneur, & de me pourvoir des mêmes revenus qu'ils avoient coûtume de païer au Roi. Je menai avec moi tous mes domestiques libres & esclaves, & de plus un homme du païs, qui avoit nom François Matthieu, & qui avoit été domestique de Matthieu, l'Ambassadeur que la Reine Helene envoia en Portugal du tems de votre Aïeul Dom Manuel de glorieuse Mémoire. Comme cet homme avoit été en Portugal, qu'il étoit d'ailleurs sage & doüé d'un bon entendement, je lui donnai l'intendance de ma maison. Après avoir pris congé du Roi, je marchai pendant huit jours, au bout desquels j'arrivai dans le païs des *Gaffates*, qui est situé au milieu de plusieurs montagnes fort hautes & fort escar-
 pées,

pées, & habité d'une Nation fort barbare. Après avoir passé les montagnes, nous descendimes dans une grande vallée, si profonde, qu'il nous sembloit descendre aux enfers; & les montagnes demeuroient si haut au-dessus de nous, qu'elles paroissoient atteindre les cieux. Le Capitaine, qui me conduisoit, convoqua les principaux du païs, & leur dit en ma présence, que le Roi leur commandoit de me recevoir pour leur Seigneur, & de me paier les rentes qu'ils lui devoient; qu'au reste, ils me gardassent bien, & ne souffrissent point que je sortisse de-là pour aller à la Cour du Roi; ce qu'ils promirent de faire.

JE fus sept mois en ce païs-là, pendant lequel tems le Roi marcha, comme il me l'avoit dit, contre les Gallas. Il revint fort harassé de cette expedition, & presque defait, sans avoir remporté aucun avantage. Peu de tems après,

Marc

Marc mourut, & Gradéus le fit enterrer avec beaucoup de pompe dans l'Eglise où on enterre les Rois du païs. Ce Prince témoigna autant de douleur pour sa mort, qu'il en auroit pu témoigner pour celle de son propre Pere où de son Frere: tous ses Courtisans étoient dans la même affliction ; & ils disoient, qu'en lui ils avoient perdu leur principale ressource & la plus forte defense de leur païs. Quand je fus informé de cette mort, je resolus de retourner à la Cour. Je mis un jour en arrêt le Capitaine qui nous gardoit; &, pour quelque faute qu'il avoit commise, je le fis tirer par les cheveux, & souffleter. Ensuite, je lui fis lier les pieds & les mains: &, aïant fait approcher mon Canonier, je lui commandai de tirer fort près de lui ses pieces de campagne ; ce qui épouvanta tellement ce pauvre Capitaine, qu'il fit tout ce qu'a coutume de pro-

duire en un homme la derniere extremité de la peur. Il me pria pour l'amour de Dieu de le faire délier, & me promit de s'éloigner si loin de moi, que nous ne nous verrions jamais.

JE le fis détacher, afin qu'il épouvantât les autres; ce qu'il fit, comme je l'avois prevû. Je fis tirer plusieurs coups de mes pieces de campagne, qui étoient au nombre de dix ou douze, ce qui retentit dans ces montagnes, comme si ç'avoit été autant de coups de tonnere. Il y eut même deux hommes tuez des boullets qui étoient tirez au hazard. Cela causa une telle épouvante, qu'ils s'enfuirent tous, & abandonnerent absolument le Païs où non étions. Les Capitaines m'envoïérent prier de me retirer où je voudrois, & me promirent qu'ils ne s'opposeroient pas à mon départ. Nous fimes une telle diligence, que vers l'heure de Complies, nous avions fait

fait une journée de chemin, & nous étions déja sortis hors de ces montagnes. Deux jours avant notre arrivée au Camp du Roi, nous trouvâmes un Portugais, nommé François Magellan, qui venoit de visiter des terres que le Roi lui avoit données. Il en avoit usé ainsi à l'égard de tous les autres Portugais. Après que je lui eus parlé des causes de ma venuë, il me dit, qu'après la mort de Marc, le Roi avoit nommé Capitaine des Portugais Jacques de Figueredo, qui étoit mort d'un cours de ventre peu de tems après; qu'avant la mort de ce dernier, il avoit nommé deux Capitaines à la fois, l'un de la droite & l'autre de la gauche, le premier Gaspar de Sosa, & l'autre Lopé d'Almansa. Ces deux Capitaines avoient chacun son escadron, qui devoient se tenir l'un & l'autre auprès du Roi, qui les avoit destinez pour sa garde.

COMME Lopé d'Almanſa, outre qu'il étoit étranger, avoit été du Parti de Marc, les Portugais n'en voulurent point, & Gaſpar de Soſa demeura le ſeul Capitaine. J'en fus fort aiſe, parce qu'il étoit mon neveu & mon ami. François Magellan m'accompagna juſqu'auprès du Camp, auquel lieu m'aïant quitté, il alla informer de mon arrivée les Portugais qui étoient auprès du Roi. D'abord qu'ils ſûrent que j'étois ſi proche, ils vinrent ſe rendre auprès de moi, faiſant tous paroître beaucoup de joie. Le Roi lui-même m'envoia viſiter par un Page, & me fit dire, qu'il étoit fort joïeux de ce que j'étois de retour en bonne ſanté, & qu'il m'avoit beaucoup trouvé à dire. Il ordonna qu'on me donnàt un équipage, & m'envoia cinq cens onces d'or. Je reſtai au Camp, plû-tôt pour faire plaiſir aux Portugais, que de mon bongré. Je m'apperçevois, que le Roi s'é-

s'éloignoit de moi, à cause du nouveau Patriarche qui étoit arrivé d'Alexandrie, & qu'on attendoit tous les jours à la Cour. Il craignoit, que nous ne nous rencontrassions, & que cela ne causât quelque tumulte.

§. V.

L'Arrivée d'un autre Patriarche. Le Calide est tué. Des Gallas. Des Provinces sujettes & frontieres du Negus. Singularitez de ces Provinces. L'Auteur s'échappe, & retourne dans les Indes, & delà en Europe.

APRE'S le depart du Roi, l'*Asmache* * Robel vint un jour me trouver, & me dit: Mon Pere, étant tout à vous comme vous le savez, je vais vous découvrir un secret qu'il

* C'est un mot de la Langue Amharique, qui signifie des soldats choisis ou distinguez. Voiez le Lexicon Amharique de Mr. Ludolphe, pag. 77.

qu'il vous importe fort de ſavoir: mais, il faut que vous m'engagiez vôtre foi de ne me découvrir jamais. Si le Roi étoit informé de la confidence que je vais vous faire, il commanderoit qu'on m'exposât à ſes Lions. Il faut que vous ſachiez, qu'étant comme vous étes de l'Obéïſſance de l'Egliſe Romaine, le Roi ne veut pas que vous ſoïez Patriarche en ſon païs. Il en a fait venir un autre d'Alexandrie, qui eſt déjà arrivé à Debaroa, & qui eſt en chemin pour venir à la Cour. C'eſt pour cela, que le Roi ne vous a pas mené avec lui, voulant mettre l'autre en poſſeſſion de vôtre charge; outre qu'il eſt irrité contre vous, parce que vous lui avez fait prêter Serment d'Obéïſſance à l'Egliſe de Rome, & que vous l'avez obligé à commander cette Obéïſſance à tout ſon peuple par une Proclamation publique. Voiez préſentement ce que vous avez à faire

re. Si vous voulez partir d'ici, je m'éloignerai, afin que le Roi ne puiſſe pas dire que j'ai conſenti à votre départ. Je remerciai de tout mon cœur ce Capitaine de l'avis qu'il me donnoit, & je lui fis comprendre combien il m'importoit d'aller à la Cour, le priant en même tems de s'abſenter, afin que je puſſe commencer mon voiage. Pendant que j'étois en chemin, je rencontrai un Portugais nommé Manuel Alvarez, qui avoit été Valet-de-Chambre du Roi vôtre Aïeul. Je dépéchai cet homme vers Gaſpar de Soſa, pour lui donner avis que j'allois à la Cour pour traiter d'une affaire qui nous importoit à tous, & dont je l'informerois à mon arrivée. Comme il ne pouvoit pas ignorer que ma preſence ne ſeroit point agreable au Roi, je le ſuppliois, lui & les autres Portugais, de m'aider au beſoin.

J'ARRIVAI le jour ſuivant au Camp

Camp, où avant que d'entrer, un autre Portugais, nommé Laurent Gonſalés, me dit que le Roi étoit informé de ma venuë, qu'il avoit commandé qu'on m'arrêtât, & qu'on m'emmenât ſur un rocher où je ſerois obligé de finir ma vie ſans pouvoir jamais en ſortir. Afin que Vôtre Majeſté ſache quel étoit le rocher où il avoit ordonné que je ſerois conduit, je vais le décrire ici. Dans ce païs-là, il y a des montagnes extraordinairement hautes, & ſi eſcarpées, qu'on n'y peut monter que par des ſentiers qu'on a pratiquez à la main. Tout au haut, il y a de grandes plaines, quelques-unes d'une lieuë & plus, d'autres même de ſept & huit lieuës. On trouve-là de belles campagnes, de fort bonnes ſources d'eau, & beaucoup de ſecours pour y vivre plus à ſon aiſe que ne vivent les gens du païs. Mais les entrées & les iſſuës de ces lieux ſont ſi dangereuſes, que perſonne

ſonne n'y peut entrer ni en ſortir ſans le conſentement de ceux qui les gardent. Ces rochers ſervent de fortereſſes; & dans ces païs-là il n'y a point de villes murées. Ce fut ſur un de ces rochers, que le Roi Gradéus commanda que je fuſſe tranſporté: il chargea deux Capitaines de me conduire, afin de ſe defaire de moi, & de m'ôter toute eſperance de retour. D'abord que les Portugais furent informez qu'on m'emmenoit priſonnier, ils accoururent tous pour me délivrer des mains de ces Capitaines.

Peu de tems après, le Roi vint avec toutes ſes troupes camper auprès de nous. Il envoia dire à Gaſpar de Soſa, qu'il avoit mal fait de m'ôter des mains des Capitaines qui m'emmenoient. Soſa lui fit dire, qu'il ne voïoit rien de mauvais dans cette action, où il n'avoit fait autre choſe que délivrer ſon Prelat de la main des

Tyrans accoutumez à rendre le mal pour le bien : que Sa Majesté savoit combien elle étoit redevable au Patriarche ; quelles faveurs Dieu lui avoit faites par son moien ; que, pendant qu'il s'étoit trouvé à l'armée, & que les Portugais lui avoient obéi, Dieu avoit toujours donné au Roi la victoire sur les ennemis ; & que, depuis qu'on avoit commencé à l'éloigner & à le maltraiter, les Gallas avoient vaincu les troupes Abyssines, & étoient entrez jusque dans le Camp, où ils avoient tué des hommes proche de la tente du Roi, ne trouvant personne qui leur resistât ; & que le Roi lui-même s'étoit trouvé en un si grand danger, qu'il avoit été obligé de prendre la fuite fort honteusement. Enfin, Gaspar de Sosa donna à entendre au Roi, que, ni lui, ni les autres Portugais, n'abandonneroient jamais leur Patriarche, qui

étoit

étoit leur Pere spirituel, qui les avoit amenez de Portugal, & qui prioit Dieu pour eux. Le Roi, voiant la resolution des Portugais, me fit appeller, & lorsque je fus auprès de lui, il me fit tant de caresses en presence de tous les Portugais qui n'avoient point voulu me laisser aller seul chez le Roi, que j'en fus moi-même degoûté. Je lui donnai ma main comme il me l'avoit demandée, & je lui promis de ne point abandonner les Portugais, & de ne point m'éloigner de son Roiaume, sans sa permission. Content de ma promesse, il me donna pour mon entretien des terres qui rapportoient bien 20. mille écus * de revenu tous les ans; & il ordonna, que le Patriarche Joseph, qu'il avoit fait venir d'Alexandrie, seroit son Prélat, & que moi je serois celui des Portugais seulement; de plus, que Fran-

* Cruzados.

François Mathieu, qui étoit mon Aduge, ou Archidiacre, pour parler à notre manière, ſerviroit deſormais le Patriarche Joſeph, auſſi bien que tous mes autres officiers.

POUR mettre le Patriarche Joſeph en paiſible poſſeſſion de ſa dignité, le Roi crût qu'il étoit neceſſaire que nous nous eloignaſſions tous, moi & les Portugais, & reſolut de nous placer dans quelque partie de ſon Roïaume eloignée de la Province où il faiſoit le plus de ſejour. Cette Province, où il attendoit alors le Patriarche Joſeph, s'appelle la Province d'Amara. Pour occuper les Portugais à quelque choſe, il les envoia dans la Province de Doaro ſur la frontiére des Gallas ſes ennemis. Cette Province, où ils devoient être en garniſon, eſt auſſi dans le voiſinage du Roïaume de Zeila. Mais, le Capitaine Calidé ne fut pas content de cela : en don-

donnant subsistance aux Portugais, on lui ôtoit la sienne. Il prit donc le parti de les tuer où de les chasser. Ce Capitaine étoit grand Seigneur & puissant : outre cette Province de Doaro qui étoit spacieuse & forte, il avoit encore la Province de Balé ; & le Capitaine de celle de Hadia, son voisin, étoit son ami. Il amassa donc de tous ces païs sept mille chevaux, six cens archers, & six mille hommes armez de bouclier. Il fit si secretement cette levée, qu'ils vinrent presque tous ensemble un matin avant le jour pour nous attaquer. Mais, comme nous étions toujours sur nos gardes, ces peuples, qui d'ailleurs nous craignoient, n'oserent nous attaquer, voiant qu'ils avoient été apperçus. Comme le Calidé étoit connu par ses habits, nos Portugais, sachant que sa mort leur procureroit la victoire, ordonnerent à sept de nos Mousquetaires d'avoir l'œil sur lui, & de

de tirer, pour le tuer, lorsqu'ils l'appercevroient. Ils n'y manquerent pas : le Callidé étant venu dans les premiers rangs, nos Mousquetaires, qui le reconnurent, le tuerent, avant que le combat fut commencé.

D'ABORD que ses Soldats le virent mort, ceux, qui étoient des païs que le Roi nous avoit donnez, firent signe qu'ils vouloient se soumettre, & nous envoiérent dire, qu'ils étoient nos sujets, qu'ils nous obéiroient, & nous paieroient les rentes que le Roi avoit ordonnées ; qu'ils y étoient d'autant plus portez, que cette revolte étoit arrivée malgré eux. Les autres se tinrent cois sans agir, jusqu'à ce que nous les attaquassions & que nous les mîmes en fuite après en avoir tué quelques-uns. Le Roi fut fort aise d'apprendre ces nouvelles; il avoit toujours apprehendé le Calidé, qui du côté de sa mere étoit le plus proche

Héri-

Héritier de la Couronne. Je dis du côté de sa mére ; car, selon l'usage du païs, du côté de son Pere il ne pouvoit pas succeder. La coutume du païs est, que tous les enfans mâles du Roi, excepté les heritiers de la Couronne, sont incontinent après leur naissance envoiez sur une fort grande montagne, qui est dans la Province d'Amara, où ils passent toute leur vie sans en sortir jamais, à moins que le Roi ne meure sans laisser d'heritier. En ce cas-là, on fait sortir celui qui est le plus proche de la Ligne Roiale, & on le met sur le thrône. S'il est marié, il laisse sa femme & ses enfans sur la montagne, & en épouse une autre après son couronnement.

Aprés la mort du Calidé de Doaro, nous fumes quatre mois en repos, au bout desquels le Roi nous fit avertir de nous tenir sur nos gardes ; qu'il étoit informé que les Gallas vouloient ve-

nir tomber ſubitement ſur nous; & qu'ils ne ſouhaitoient rien tant que de nous vaincre en quelque maniére que ce fût, parce que tant eux que tous les autres ennemis du Prête-Jean n'avoient de desaſtres que ceux que nous leur cauſions. Ces Gallas habitent ſur la frontiére du Magadoxo: c'eſt une Nation feroce, qui fait la guerre non-ſeulement à ſes voiſins, mais encore à toute autre Nation, uniquement pour detruire les hommes & depeupler les païs. Dans les lieux où ils ſe trouvent les plus forts, ils tuent tous les hommes & toutes les vieilles femmes: ils gardent les jeunes pour leur uſage, & font Eunuques les jeunes hommes. Il ſemble que les Suimbas, qui ont detruit toute la Guinée, tirent leur origine de ces gens-là à qui ils reſſemblent en cruauté. Aiant reçu l'avis que le Roi nous donnoit, nous commençames à preparer tout ce qui nous étoit

étoit néceſſaire, principalement de la poudre à Canon; car, les armes à feu étoient nos plus grandes forces. Le païs abonde en ſoufre & en ſalpêtre, & nous ne manquions point d'oſier pour faire du Charbon, avec lequel, joint aux autres drogues, nous faiſions une poudre excellente. Nous ordonnâmes aux jeunes hommes, aux perſonnes qui ne pouvoient pas combattre, & à toutes les femmes, de ſortir de la province. Les plus riches habitans ſe retirerent auſſi, tout le monde craignant la cruauté des Gallas.

Ils parurent enfin. Leur multitude étoit innombrable, & ils ne marchoient pas en deſordre comme des barbares, mais en forme d'eſcadrons reglez. D'abord qu'ils nous apperçurent, ils s'arrêterent, juſqu'à ce que, joints en un ſeul corps d'armée, ils vinrent camper auprès de nous, dans une telle diſtance neanmoins qu'ils é-

toient hors de la portée de nôtre artillerie. Nous n'étions pas aſſez forts en nombre pour aller au-devant d'eux ; ainſi, nous reſtames dans nôtre camp. Nous étions alors tout au plus cent cinquante, aiant perdu le ſurplus de nos gens, tant à la guerre que par des maladies, qui, vû la grande chaleur du païs, n'avoient pourtant pas été fort frequentes parmi nous. Quelques-uns des nôtres s'en étoient retournez dans les Indes avec Manuel d'Acunha, d'abord que le Roi de Zeila eut été tué, croiant qu'après cela la guerre étoit entierément finie. Nous campions ſur une eminence qui commandoit les lieux voiſins, & rendoit notre attaque difficile. Nous nous defendimes-là dix ou douze jours, en attendant toujours le Roi. Pendant ce tems-là, nos armes à feu tuérent beaucoup d'hommes aux Gallas, qui s'approchoient de nous avec ſi peu

de

de crainte, qu'il falloit que nous fussions sans cesse attentifs à toutes leurs demarches.

CEPENDANT, la poudre nous manquoit, & le Roi ne venoit point; ce qui nous obligea d'abandonner le lieu où nous étions, pour aller le chercher. Les Gallas ne nous suivirent point; il se trouva qu'ils souhaitoient de leur côté de s'éloigner de nous: je ne doute point, que si nous eussions eu plus de force, nous ne les eussions obligez à se retirer malgré eux. Sur ces entrefaites, le Roi arriva, & lorsqu'il eut appris que les Gallas s'étoient rendus maîtres du païs, il tomba evanoui, & demeura un espace considerable de tems sans aucune connoissance. Lorsqu'il fut revenu à lui-même, il dit en pleurant comme un enfant: Mes péchez sont bien grands, puisqu'ils m'ont causé un si grand dommage. C'est une merveille que je ne perde pas la raison, aprés la

grande

grande perte que je viens de faire. En effet, il perdoit trois grands Roïaumes, deux desquels Balé & Doaro sont aussi grands que la Castille & le Portugal, & Hadia tout seul est aussi grand que la France. Ce dernier Roïaume s'étend jusqu'aux frontieres de Melinde, & il produit beaucoup d'Encens, de Myrrhe, & de Gomme *Aunimé*. Quelques Portugais, voïant l'abatement excessif du Roi, lui dirent: Que Votre Altesse ne s'afflige point: Dieu peut remedier à tout, & il y remediera, si vous vous reconciliez avec le Patriarche Don Jean Bermudez, qui est vôtre vrai Pasteur, & non pas le Patriarche Schismatique. Il ne répondit rien à ces paroles, mais il se mit à marcher, & nous ordonna de le suivre. Persuadé qu'il étoit que la guerre seroit alors malheureuse contre les Gallas, il se resolut d'aller visiter quelques-uns des Roïau-

Roïaumes de ſon Empire qu'il n'avoit pas encore vus, & de combattre les Gallas à ſon rétour, s'ils ne s'étoient pas retirez dans leurs païs ; car, ils ne faiſoient leurs courſes, que pour piller & detruire, après-quoi ils s'en retournoient.

Nous avançames ſept ou huit journées au Sud-Eſt de Doaro, & nous arrivâmes à un Roiaume appellé Oggy, habité par des Chrétiens, dont le Roi étoit un Moine, nommé Frere Michel, beau-frére du Roi Gradéus, & ſon tributaire. Ce Prince nous reçut parfaitement bien. Son Roiaume entretient cinq mille hommes de Cavalerie, cinq cens deſquels ont leurs chevaux fort puiſſans & bien fournis de tout harnois : les autres ſont de Cavalerie legére, & de chevaux montez à nud. Outre cela, il y a dix-mille hommes de pied qui combattent avec des Zagaies

gaies qu'ils d'ardent de la main. La Cavalerie a des lances comme les nôtres. Les harnois des chevaux sont de peau d'Elan fourrées par dedans, & richement garniés par dehors. Ce Prince avoit dans son armée six cens moulins à bras, dont les femmes se servoient pour faire de la farine. Il y a dans ce Roiaume une Province de Gentils appellée Gorague. Elle est frontière de Quiloa & de Mangalo. Les Gentils de Gorague sont de grands sorciers, qui devinent par l'inspection des entrailles des victimes qu'ils ont sacrifiées. Par leurs sortileges, ils empêchent le feu de bruler, au moins en apparence. Voici de quelle manière ils s'y prennent. Ils tuent un bœuf avec certaines ceremonies, & s'étant oints de la graisse de cette bête, il font allumer un grand feu, & paroissent entrer dedans, & s'y tenir assis dans une chaise, d'où ils

ils repondent en devinant à tout ce qu'on leur demande, n'étant aucunement endommagez de ce feu.

Les Goragues donnent de tribut au Roi tous les ans trois Lionceaux d'Or, outre cela un Once ou Leopart, & certain nombre de Poules avec leurs Poulets, du même mêtal. Tout cela pese autant que huit hommes peuvent porter, & c'est un Or fin & excellent. Ils donnent outre cela mille bœufs vivans, & plusieurs peaux de Lions, d'Onces, & d'Elans. On trouve, en ce païs-là, grande quantité de Civete, de Sandal, d'Ebene, & d'Ambre. Les habitans disent qu'il vient des hommes blancs trafiquer dans leur païs. Ils ne savent si ce sont des Portugais, ou des Turcs, où des gens de quelque autre nation.

Au couchant du Roiaume d'Oggy est situé celui des Gaffates qui pareillement est tributaire du Roi: Les Gaffates sont Gentils, & on dit

dit vulgairement, qu'ils ont été Juifs. C'eſt un mechant peuple, barbare, ſeditieux, & querelleux. Il y a beaucoup de gens de ce nom dans toutes les Provinces: ils different des autres habitans, paſſent par-tout pour étrangers, & ſont en horreur dans ces païs-là, comme les Juifs le ſont parmi nous. Dans ce Roiaume, dont ils ſont Seigneurs, ils ne ſont point mêlez avec les Abyſſins. Il s'y en trouve ſeulement quelques-uns qui ſe ſéparérent du reſte de leur Nation, lorſqu'elle refuſa l'obéïſſance au Siege Apoſtolique auquel ils ſont encore attachez. Les Gaffates ſont maitres d'une grande & riche Contrée, où il y a beaucoup d'Or, & d'autres commoditez, particuliérement d'excellentes toiles de Coton. Au dedans du païs, ils ont des plaines fertiles & ſpatieuſes. Ils diſent qu'en ces lieux-là il y a un bois inviſible, & qui rend les gens tels. Lorſque le Roi fut

fût arrivé à la Province des Gaffates, il commanda qu'on leur fit la guerre; & qu'on entrât dans leur ville à main armée; parce qu'ils s'étoient revoltez contre lui depuis la mort de son pere, & avoient refusé de païer le tribut, & de reconnoître le Roi pour leur Souverain. Les Gaffates survinrent, & attaquérent un matin le Camp des Abyssins, où ils tuérent beaucoup de monde. Les Portugais étoient près de la tente du Roi, parce qu'ils faisoient les fonctions de ses Gardes. Lorsqu'ils entendirent le bruit, ils s'avancerent, le soleil étant déjà levé: ils pousserent les Gaffates hors du Camp, en tuérent plusieurs, & poursuivirent les autres.

ETANT entrez dans leurs villes, ils y trouverent de grandes richesses, & s'en revinrent au Camp, fort joieux & bien pourvûs. Voici ce qu'ils trouverent de plus

considerable : des *Bezutos*, qui ressemblent à d'excellens matelas, des toiles de coton fines comme du linge, des gazes de soies si fines qu'on pouvoit tenir renfermée dans sa main une piéce de trente & quatre aunes, quantité d'Or dans des pots & dans des chaudiéres enterrées sous leurs foyers ; car, ils ont coutume de le tenir soigneusement caché, & ils ne le découvrirent aux Portugais, que pour sauver leur vie. Le Roi ne voulut pas faire un long sejour en ce lieu-là. Il ne pretendoit pas faire beaucoup de mal aux Gassates, mais seulement les épouvanter. Comme, d'ailleurs, l'hiver s'approchoit, nous abandonnâmes promptement ces Barbares, & nous marchâmes du côté de Damute, qui est situé pour la plûpart au couchant des Gassates.

CE Roiaume de Damute est situé sur le Nil, qui fait en ce lieu une multitude de fort grands tours &

& détours. Les entrées sont difficiles, à cause des montagnes escarpées qui bordent le Nil, où l'on a pratiqué avec des pinces de fer certains passages sur le roc, qui sont fermez avec des portes & deffendus par des gens d'armes, en sorte qu'un petit nombre d'hommes suffit pour empêcher les ennemis d'entrer. Lorsque le Roi vient en cette Province, on rompt les portes, & l'entrée est libre à tout le monde. Ce Roiaume est fort grand, & il a plusieurs Provinces de sa dépendance. La plus part des habitans sont Chrétiens, quoiqu'il y ait quelques Gentils. On y trouve par-tout quantité d'Or & de Crystal de roche. Le terroir est fort fertile, particuliérement les lieux voisins du Nil, où il y a le plus de montagnes & de riviéres. Ils nourissent grand nombre de bêtes sauvages & privées, & des insectes & serpens fort venimeux. Ils ont entre autres des

 bœufs,

bœufs, des chevaux, des buffles, des ânes, des brebis, & d'autre bétail. Leurs beufs sont plus grands que les nôtres, & il s'en trouve qui ressemblent presque à des élephans. Ces beufs ont de si grandes cornes, qu'il y en a qui contiennent un petit * baril de vin; & l'on s'en sert pour transporter de l'eau & du vin, comme nous nous servons de barils. Je n'ai point fait difficulté d'avancer ceci, parce que Don Roderic de Lima apporta en Portugal une corne de cette grandeur du tems du Roi vôtre Aïeul, lorsque l'Ambassadeur Tagazavo & le Pere François Alvarez revinrent avec lui. On trouve en cette même Province une espece de licorne, qui ressemble à un cheval, & est de la grandeur d'un âne. Il y a aussi des élephans, des lions, des onces, & d'autres bêtes inconnuës en Europe.

Il

* (à Tanker.)

Il y a auprès de Damute une Province de femmes qui n'ont point d'hommes avec elles, & qui vivent comme les anciennes Amazones de Scythie, admettant leurs voisins en une certaine saison de l'année, & renvoiant les enfans mâles à leurs Peres, ne gardant que les filles qu'elles élevent à leur manière. Elles brûlent aussi leur mamelle gauche, pour mieux tirer de l'arc dont elles se servent en guerre & à la chasse. La Reine de ces femmes vit dans le celibat, & à cause de cela elle est adorée des autres comme une Divinité. On les souffre dans ce païs-là, parce qu'on dit qu'elles ont été établies par cette Reine de Saba qui alla voir Salomon. Dans cette Province des femmes, il y a des griffons, qui sont des oiseaux si gros, qu'ils enlevent des buffles dans leurs griffes, comme une aigle enleveroit un lapin. On dit aussi que dans une montagne

fort escarpée & deserte, vit l'oiseau Phénix, qui est unique dans son espece, & un des miracles de la Nature. Les habitans de ces païs disent que cet oiseau se trouve-là, qu'ils le voient & le connoissent, & que c'est un grand & bel oiseau. Il s'en trouve d'autres si grands, qu'ils font autant d'ombre qu'une nuée.

PLUS haut sur le Nil vers le midi, il y a une grande Province nommée Couche, qui est frontiére du Roiaume de Damute, qui en dépend, & qui est habitée par des Gentils. Le titre du Prince de ce lieu est * Axgagce. Ce Seigneur peut lever au besoin dix mille Cavaliers, & plus de vingt mille hommes d'Infanterie. Il a ordinairement dans son armée mille moulins à bras, avec lesquels des femmes meulent de la farine pour

* C'est un mot de la Langue Ambarique, qui signifie Seigneur des Richesses.

pour ses troupes. Lorsque nous arrivâmes en ce païs-ci, ce Prince faisoit la guerre au Roi de Damute, & le Roi Gradéus me pria de lui envoier dire, comme étant, en qualité de Prelat, mediateur de la paix, que Sa Majesté étoit fort fachée contre lui, à cause de sa revolte & de sa desobéïssance, & qu'il étoit resolu d'emploier à le détruire les forces invincibles & plus qu'humaines des Portugais, que pour cet effet il avoit amenez avec lui. Je fis ce que le Roi m'avoit ordonné; je l'avertis d'obéïr à son Empereur, de venir le voir, & d'apporter son tribut, l'assurant que Sa Majesté useroit de clemence envers lui. Il me crut & vint incontinent avec une grosse somme d'Or, & grande quantité de beufs & d'autres provisions pour l'armée, outre beaucoup d'esclaves, de mules, & d'ânes, pour les besoins ordinaires.

IL avoit en ſa compagnie un grand nombre de gens fort propres, à pied & à cheval, & lui même étoit magnifiquement vêtu. D'abord qu'il fut en vuë de la tente de l'Empereur, il deſcendit de cheval, & depouilla ſes magnifiques habits, & en prit d'autres de moindre valeur. Il vint en cet équipage à la tente du Prince, où il attendit qu'on lui commandât d'entrer. Aiant été admis dans la premiere enceinte de la tente, car il y en a une autre fermée par des rideaux, il ſe proſterna par terre, juſqu'à ce que l'Empereur lui commanda de ſe lever. Alors, Gradéus lui ordonna de ſe revêtir de ſes habits, & lui fit donner à manger, ſans l'admettre pourtant à ſa preſence, ce qu'il ne fit que le quatrieme jour après ſon arrivée.

POUR reconnoitre cet honneur, l'Axgagce dit à Gradéus : Seigneur, je veux vous rendre un ſervice

ſervice, que ni moi ni mes Ancê-tres n'ont jamais rendu, ni à vôtre Pere, ni aux Empereurs. Je veux vous montrer les richeſſes cachées de mon païs; car nous ne vous obéïſſons qu'à condition que vous ne les ſauriez voir que de nôtre conſentement. Il nous conduiſit donc au dedans de ſon païs à une grande rivière large de ſoixante toiſes & plus, ſur les bords de laquelle il y a un grand nombre de ſerpens fort venimeux; mais, la providence de Dieu a pourvû d'un remede aſſuré contre leurs morſures, par une herbe qui croit en quelques endroits du païs. Cette herbe eſt ſi contraire à ces ſerpens, qu'elle les met en fuïte, en ſorte qu'ils n'approchent jamais des perſonnes qui en portent ſur elle, & que leur poiſon ne peut nuire à quiconque en met en forme d'emplâtre ou autrement ſur la plaie qu'ils ont faite. Nous vîmes un de ces ſerpens, qui achevoit de manger un buffle, qu'il a-

voit tué. Le Roi aiant ordonné qu'on tuât ce monſtrueux inſecte, nous lui trouvâmes des pannes de graiſſe comme à un cochon gras. Cette graiſſe eſt bonne pour les maladies froides, & poor d'autres incommoditez. Il y a auſſi-là d'autres ſerpens, qu'on appelle ſerpens au pavillon, parce qu'ils ont ſur la tête une peau qui couvre une pierre fort précieuſe, à ce qu'on dit. De l'autre côté de la riviére, le territoire eſt ſterile & inhabité: le ſol eſt brun, & tirant ſur le rouge, comme celui de quelques endroits de Ribateio. Ce terroir a deux parties d'Or ſur une partie de terre, comme on le reconnoit à la fonte, à laquelle travaillent en ce païs-là autant de perſonnes & plus que nous n'avons de forgerons en Portugal, & ils ont-là plus d'Or que nous n'avons ici de fer. Les Seigneurs du lieu ne ſouffrent, ni pont, ni batteaux, ſur cette riviere, afin
que

que le paſſage ne devienne pas trop aiſé à quiconque voudroit y aller ramaſſer de l'Or. Voici comment ils paſſent la Riviére. Ils ont des buffles dreſſez à cela : lorſqu'ils veulent aller de l'autre côté, il les font nager devant eux, & nagent après, s'attachant des mains à leurs queuës. Etant paſſez, ils rempliſſent de cette terre certains ſacs de cuir qu'ils portent avec eux, & qu'ils attachent à l'entour de leur cou, repaſſant enſuite le fleuve de la même manière. Ce paſſage n'eſt pas permis à tout le monde, & ceux qui ont paſſé ſont obligez de faire dans des maiſons apartenantes à l'Axgagce l'eſſai de l'Or qu'ils rapportent & de lui paier ſes droits.

Le Roi Gradéus, voulant s'aſſurer de la vérité du fait, ordonna à quelques-uns de ſes gens de paſſer de l'autre côté de la riviére, ce qu'ils firent, & rapportérent de cette terre, qui réuſſit à l'épreuve ;

&

& ces gens nous dirent, que toute la terre de ce lieu-là étoit de la même qualité. Ils rapporterent aussi, qu'ils y avoient été fort avant, & que le terroir étoit si chaud qu'ils ne pouvoient pas s'y coucher pour dormir; qu'ils avoient été contraints de chercher des Cavernes & des rochers d'Ardoise sur lesquels ils s'étoient reposez; & qu'il y avoit dans le même lieu un nombre prodigieux de grosses fourmis rouges, qui les avoient mordus & empêchez de dormir. Comme nous étions surpris avec raison de la grande quantité d'Or que nous voions, l'Axgagce dit au Roi Gradéus, qu'il cessât d'être étonné, & qu'il lui en montreroit encore d'avantage. Là-dessus, il nous mena au Sud-Ouest vers une riviére éloignée de deux journées de beau chemin, au bout desquels ils nous fit voir au de-là de cette riviére une montagne qui par endroits brilloit comme le soleil; & il

il nous aſſura, que tous ces lieux brillans que nous voïons étoient de l'Or.

Le Roi Gradéus fut ſi content de l'accueil que ce Prince nous avoit fait, qu'il l'exhorta à ſe faire Chrétien; l'aſſurant, qu'il ſeroit toujours un de ſes meilleurs amis. L'Axgagce y conſentit volontiers, & le Roi fit d'abord tout préparer pour la céremonie de ſon batême. Il fut bâtizé par un Evêque Prelat du Monaſtere appellé Debra-Libanus, qui eſt le chef de tous les Monaſtères d'Amara. Le Roi fut ſon parrain, & le nomma André. Ce Prince dit après ſon batême au Roi Gradéus, qu'il avoit de mauvais voiſins qui ravageoient ſon païs, & pilloient & tuoient ſes ſujets; que puiſque Dieu avoit amené en ce lieu-là cette noble Nation Portugaiſe, dont la reputation donnoit de la fraieur à tous les peuples du lieu, il le prioit de lui permettre de s'en ſervir pour

se vanger de ses ennemis, & les empêcher d'insulter à l'avenir ses sujets. Le Roi accorda sa demande, & ordonna aux Portugais d'entrer dans le païs des ennemis, de le ravager, le mettre à feu & à sang, pillant, & détruisant leurs biens, faisant des prisonniers, & tuant ceux qui leur feroient resistance. C'est ce que firent nos gens dans une grande étenduë de païs, où ils trouvérent de riches dépouilles, beaucoup d'Or & de Joiaux, qu'ils apporterent avec eux. Après cette expedition, le Roi retourna à Damute, où les gens du pais nous dirent, qu'il y avoit à voir des choses dignes d'admiration. On ne les met pas ici par écrit, parce qu'elles paroitroient fabuleuses à ceux qui ne les ont pas vues. Mais, Vôtre Altesse peut croire, que ce n'est pas sans raison que l'Afrique est appellée la Mere des Monstres; ce qui convient particuliérement à ces pais interieurs

rieurs qui ſont voiſins du Nil, où il y a des montagnes, des rivières, & des deſerts fort favoriſez de l'air & de la diſpoſition du terroir à produire toute ſorte de choſes.

Au retour de Damute le long du Nil, en deſcendant vers la mer Rouge, nous arrivâmes au Roïaume de Goïame, qui eſt frontière à celui de Damute. Ce Roïaume de Goïame eſt riche, fertile, & abondant en toutes choſes. Il eſt habité par des Chrétiens ſujets du Prête-Jean. Il y a de l'Or, mais moins qu'à Damute. On y trouve, ſous le ſable de quelques rivières, des pierres ſpongieuſes comme nos pierres de ponce. Ces pierres ſont jaunes & peſantes. A la fonte, elles ſe changent preſque toutes en Or, ne laiſſant qu'un peu de craſſe metallique. C'eſt dans ce Roïaume de Goïame, qu'eſt la Catadupe du Nil dont Ciceron fait mention dans le Songe de Scipion: & je

je vais expliquer à Vôtre Alteſſe ce que c'eſt, la choſe étant très remarquable, & digne d'être connuë. Ce n'eſt pas une Fable, comme le ſont beaucoup de choſes dont on parle fort dans le Monde, quoiqu'elles n'aient aucune réalité.

CETTE Catadupe eſt une grande Chûte du Nil, qui ſe precipite du haut d'un Rocher fort élevé, & fort eſcarpé, pendant plus d'une demie lieuë ſans ſe detourner, & ſans rencontrer aucun obſtacle, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu dans un Lac profond & environné de grandes montagnes fort élevées. Cette Chute eſt d'une grande quantité d'eaux ramaſſées juſque-là depuis plus de trois cens lieuës: auſſi fait-elle un ſi grand bruit, qu'un gros éclat de tonnere n'en feroit pas d'avantage; & elle ſurprend tellement les perſonnes qui n'y ſont pas accoutumées, qu'à trois jets de flêche de-là, quelque grand que

que ſoit tout autre bruit, perſonne ne le peut entendre, le plus grand engloutiſſant le plus petit, comme une grande lumiere obſcurcit les autres qui paroiſſent au même lieu. Cet endroit eſt appellé en langue du païs *Catadbi*, c'eſt-à-dire, grand bruit, d'où il ſemble que ſoit venu le mot Latin *Catadupa*. A l'Oueſt de ces Roiaumes de Damute & de Goïame, tirant vers la Guinée, on trouve des païs ſteriles & peu habitez. Il y demeure quelques Gaffates & d'autres Gentils fort ſauvages. Ces peuples, qui ne ſont pas bien connus, n'ont aucun commerce avec les Abyſſins, qui demeurent pour la plû-part à l'Orient du Nil. On trouve de l'Or dans ces Païs Occidentaux; mais, les gens du païs diſent que cet Or a des grains de ſable, comme cet eſpece d'Or qui vient des Antilles.

Sur le courant du Nil, au deſſous de Goïame, & dans ſon voi-

ſinage, il y a un autre Roiaume d'Abyſſins anciens Chrêtiens, appellé Dembia. C'eſt un bon païs, & d'une vaſte étenduë. Le Nil fait dans cette Province un grand Lac, qui a trente lieuës de longueur ſur vingt de largeur. Il s'y trouve beaucoup de petites Iles où il y a des Monaſtères de cette ſorte de Religieux, dont j'ai déjà fait mention. Ce n'eſt pas de ce Lac qu'il faut prendre la ſource du Nil, qui vient de bien plus loin.

Un peu au deſſous, eſt un autre Roiaume appellé Agoa, qui eſt habité par des Mores, & des Gentils, mêlez enſemble. Le Roi de ce païs-là eſt independant, & il ne reconnoit, ni le Prête-Jean, ni le Turc: il s'étend juſqu'aux frontières de l'Egypte. Au deſſous de Dembia, le Nil prend ſon cours du Sud-Eſt, au Nord-Eſt, & s'approche juſqu'à trente où quarante lieuës de la Mer rouge, à l'oppo-

ſite de Suaquen: de-là il tire au Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'il ſe rende dans la Mer mediterranée. C'étoit en ce lieu-là, où le Nil s'approche de la Mer rouge, que le Roi Onadinguel avoit reſolu de faire une tranchée, pour faire couler le Nil dans cette Mer; ouvrage, qu'un de ſes prédeceſſeurs Alé Belalé avoit commencé. C'eſt pour cela qu'il envoia demander des Pionniers au Roi vôtre Aïeul.

DEPUIS Dembea, en tirant vers le couchant, eſt ſituée une Province appellée Subia-Nubia, qui appartient preſentement aux Mahometans. On dit que ce païs étoit autrefois peuplé de Chrêtiens; & cela paroit vrai, parce qu'on y trouve quelques Egliſes, quoique vieilles & ruinées. Plus loin, encore vers le couchant, ſe trouve un autre grand Roïaume, qui appartient aux Mores, & qui eſt ap-

pellé Amar. C'eſt un vaſte païs, au travers duquel paſſent les Marchands du Caire, pour aller à Jalofa & à Mandigna, & en d'autres endroits de la Guinée, où ils vont chercher de l'Or. A Amar, ils prennent du Sel, qui croit-là dans des Mines, & qui eſt fort rare & fort cher en Guinée*. Avant que d'abandonner le Nil, je remarquerai, que, dans les païs par où paſſe cette Rivière, la force de l'hiver eſt aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre; ce qui groſſit le Nil & le remplit de quantité d'eaux qui viennent de plus de deux cens lieuës par-de-là Damute, & à plus de huit cens de l'entrée de ce

* Cela eſt confirmé par un Livre intitulé *Queſtions Curieuſes ſur les Parties de l'Afrique où regne aujourd'ui Muley Arxid Roi de Tafilete.* A Paris, l'An 1670. Ce Voïage y eſt décrit ſur les Mémoires d'un François qui l'avoit fait, & il y eſt fait mention de ces Mines de Sel, pag. 46.

ce Fleuve en Egypte, en comptant tous les tours & détours qu'il fait. Ajoutez à cela, qu'il passe par de grandes montagnes, où il se grossit des eaux de plusieurs autres fleuves, qui se joignent à son cours. Peu de personnes connoissent les parties interieures de l'Afrique, particuliérement au dessus du Nil. Les Abyssins eux-mêmes n'en ont point de connoissance, à cause de la difficulté qu'il y a de s'en informer. C'est ce qui m'a engagé à cette Digression, pour rendre compte à Vôtre Altesse des choses que j'ai vuës moi-même. Il n'y a peut-être en ce païs-ci personne que moi les connoisse de vuë. J'y ai demeuré plus de trente ans. Avec tout cela, si je ne m'étois pas trouvé avec le Roi Gradéus à l'Expedition dont je viens de parler, quand j'aurois demeuré encore plus long-tems en Ethiopie, je n'aurois eu aucune connoissance des lieux dont je viens de faire

mention. A present, je reviens à ce qui nous concerne, moi & les Portugais qui m'accompagnoient.

Le Roi Gradéus aiant emploié environ un an aux Courses que je viens de décrire, retourna vers les Provinces de Simem & d'Amara, où les Rois font leur demeure ordinaire. Ces païs sont meilleurs que les autres, & les Rois y sont plus en sureté, parce qu'ils sont originaires de ces Provinces. Dans celle d'Amara & de Vedre mudro, il y a des Mines de cuivre, d'étain, & de plomb. Il s'y trouve certaines Eglises taillées dans un roc fort dur. Si l'on en croit les gens du païs, les Anges sont auteurs de ces ouvrages. En effet, c'est quelque-chose de merveilleux & de plus qu'humain. Le trafic de ces Provinces avec celles de Damute, d'où les Abyssins tirent la meilleure partie de leur Or, consiste principalement en fer, dont ils ont abondance, aussi-bien que

que la Province de Tigrémacan voisine de celles-ci. Ce fer est si recherché dans le pais de Damute, qu'ils donnent, pour en avoir, de l'Or en même quantité & en même poids: ce que je remarque ici, parce que je crois que le Roiaume de Damute & la Province de Couche sont frontiéres à celle de Sofala; & s'ils tirent de Sofala le fer dont ils ont besoin, on peut conclure qu'ils donnent aussi de l'Or en échange. Ces Provinces sont à l'Orient de Goïame & de Dembia, [l'Auteur parle ici d'Amahara & de Tigremaon] & la Province de Beth-Mariam est au Sud-Est, où le Roi nous regla nos assignations que nous avions perduës à Doaro, par l'Irruption des Gallas.

CETTE Province de Beth-Mariam est grande, bien peuplée, & d'un grand revenu, que le Roi abandonna tout entier aux Portugais, en nous partageant les ter-

res, selon nos rangs & nos qualitez. Celui de nous qui avoit le moins de revenu avoit plus de mille écus par an : le Capitaine en avoit plus de dix mille ; & j'avois tout autant que lui. Le Roi nous donna cette Province, parce qu'elle étoit frontière du Royaume des Gaffates, qui s'étoient soulevez. Les Portugais avoient ordre de faire des courses dans leur païs, pour les châtier & les ramener à leur devoir. Nôtre Expedition étant donc finie, & le Roi s'étant établi dans la Province de Simem, les Portugais lui demanderent permission d'aller visiter les terres qu'il leur avoit données dans celle de Beth-Mariam, & moi je lui demandai celle de m'en retourner en mon païs : il me l'accorda, croïant que je parlois de Beth-Mariam, quoique j'eusse le Portugal dans ma pensée. Je me servois pourtant exprès de cette équivoque, parce que je ne voulois pas violer le serment

ment que je lui avois fait, sachant bien que si je lui demandois clairement mon retour, il me refuseroit, & s'y opposeroit, même en m'ôtant la vie, comme il avoit autre fois tenté de le faire.

Nous entrâmes dans la Province de Beth-Mariam au commencement de l'hiver, & j'y passai toute cette saison-là. Je m'appliquai à me faire aimer de mes Sujets, en me relachant de mes droits avec eux, afin que, quand je voudrois me retirer, ils ne s'y opposassent point; le Roi leur aiant commandé d'avoir l'œil sur moi, & de m'empêcher de sortir du païs. Il avoit donné les mêmes ordres à Gaspar de Sosa, Capitaine des Portugais, qui m'envoïoit souvent visiter à cause de cela: &, pour l'assurer de moi, je fis semblant d'avoir la goute, & gardant le lit, je dis à ses messagers, que je ne pouvois me servir de mes pieds pour marcher. Pendant

ce tems-là, le même Gaſpar de Soſa étant allé à la Cour, j'eus une belle occaſion de faire ce que je ſouhaitois. Mais, comme je ne voulois pour avoir d'empéchement dans le païs, j'appellai les Principaux de la Province, & je leur dis, que voulant aller en Pelerinage au Monaſtere appellé *Debra Libanus*, pour me recommander à Dieu par les priéres des Religieux du lieu, je les priois de paier mes revenus à un de mes domeſtiques, à qui je laiſſois la conduite de ma maiſon & de mes gens.

Le chemin pour aller à Debaroa étoit directement par le lieu où le Roi ſe trouvoit alors. Je pris donc un détour par un païs éloigné & peu habité, faiſant porter des proviſions pour moi & pour ſept où huit perſonnes en qui je me fiois. Je leur avois ordonné de dire par les chemins, que j'étois fort malade, & que j'allois me faire traitter à Debaroa, où le

le païs eſt meilleur & l'air plus ſain. Je rencontrai un détour du Nil, que je traverſai deux fois avec beaucoup de peine, parce que les bords de la riviére étoient fort eſcarpez. Je ne pus m'empêcher de paſſer par certaines portes ſituées ſur ce fleuve & gardées par des Soldats. Comme le danger étoit grand, j'ordonnai à mes gens de dire qu'un ſerviteur du Roi, bien connu, venoit deriere moi, & qu'il me conduiſoit à Debaroa, où j'allois me faire traitter: cette feinte réüſſit, & ils me laiſſérent paſſer. Enfin, avec l'aide de Dieu, & par l'interceſſion de la ſainte Vierge, j'arrivai en ſanté à Debaroa, où je trouvai quelques Portugais qui me firent un fort bon accueil. Le Bernagaz du païs vint me voir auſſi-tôt qu'il fut informé de mon arrivée, & m'interrogea ainſi: Quel bonheur vous amene en ce pais-ci, mon Pere? Je lui repondis, que j'étois fort mala-

malade, & que je venois me faire traitter. Il me dit, qu'il croïoit que je voulois passer dans les païs de Franquia qui sont près de la Mer, qu'il m'exhortoit à ne le pas faire, mais à m'en retourner auprès du Roi, après m'être reposé quelques jours. Je lui répondis, que je ne retournerois en aucune maniere vers le Roi; qu'il étoit bien informé, aussi bien que le public, des raisons que j'avois de m'éloigner de lui; que mon intention étoit de demeurer dans ce païs-là en un hermitage dedié à la Vierge, dans lequel j'avois resolu de finir mes jours. Puisque telle est vôtre resolution, me dit-il, j'en écrirai au Roi, & je le prierai de vous laisser ici, en lui promettant, que je me chargerai de vous, & que j'aurai soin de ne pas permettre que vous vous en alliez. Je lui manderai, que vous êtes fort malade: ainsi, n'aiez aucune inquietude; tout vous réüssira

ſira ſelon vos ſouhaits. Il ajouta à ces paroles: Mon Pere, ce que j'ai à vous demander pour l'amour de Dieu, c'eſt de ſuſpendre l'Excommunication & les Maledictions que vous avez fulminées contre le Roi, & contre tous ſes païs, afin qu'aucun mal ne vienne ſur nous, & que la colere du Roi ne s'enflamme pas contre vous de plus en plus. Le Bernagaz, m'aiant ainſi parlé, envoia un honnête homme de ſa maiſon vers le Roi. Cet homme fut de retour en peu de jours, & rapporta pour reponſe, que le Roi étoit fort irrité contre moi, par ce que j'avois dit qu'il étoit hérétique & excommunié; que ſi ce n'avoit pas été la conſideration des Portugais, il auroit ordonné de me tuer; que j'étois un traître & un parjure, qui avois violé la foi & le ſerment par lequel je m'étois engagé à lui de ne point ſortir de
ſon

ſon païs ſans ſa permiſſion. Je répondis à cela, qu'il m'avoit donné celle dont j'ai parlé ci-deſſus. Les ordres du Roi à mon egard finiſſoient par un commandement de demeurer à Debaroa, & ne m'en point éloigner qu'il ne me le permît. Il ordonna de plus au Bernagaz d'avoir beaucoup de ſoin de moi.

JE demeurai à Debaroa plus de 2 ans, me recommandant à Dieu; & célébrant preſque tous les jours la Meſſe dans une Egliſe de Nôtre-Dame qui étoit en ce lieu-là. Neuf ou dix Portugais me tenoient compagnie. Ils s'étoient établis en cet endroit, après la malheureuſe Bataille où Goranha nous defit, & prit Don Chriſtophe. En fuiant, ils s'étoient refugiez-là avec d'autres. Il vint environ ce tems-ci à Debaroa un Marchand Venitien nommé Meſſer Suncar, que d'autres Marchands de ſa Na-

tion

tion établis au grand Caire avoient envoïé en ces lieux*. Ce Venitien étoit chargé de racheter quarante miserables Portugais, qui avoient été faits esclaves du côté d'Ormus, & pour la rançon desquels les Turcs demandoient trente mille écus. Il vint aussi en ce même lieu un Religieux de la Compagnie de Jesus, appellé Maître Gonçalve, qui venoit des Indes avec un autre de ses confréres, pour s'informer de moi & des autres Portugais, aussi bien que de l'Etat de la Nation. Après qu'il eut appris de moi ce qu'il vouloit, il s'achemina à la Cour, où il apprit par lui-même tout ce que j'avois fait & souffert pour ramener cette Nation à l'Obéissance

* Il venoit s'informer si le Prête-Jean vouloit bien les racheter, ce qu'il fit en effet, aiant paié la somme que les Turcs demandoient, & y aiant ajouté deux ou trois millle écus pour les frais de leur Voïage.

ſance de l'Egliſe Romaine: &, quand il fut de retour à Goa, il en rendit publiquement temoignage dans la Cathedrale.

PENDANT que j'attendois à Debaroa quelque occaſion de paſſer dans les Indes, il arriva au port de Maçua un Portugais appellé Antoine Peixoto avec deux fûtes dont il étoit Capitaine. Le Jeſuite Maître Gonçalve & moi nous reſolûmes d'aller le viſiter, & de paſſer dans les Indes ſur ſes Vaiſſeaux. J'avois un beau prétexte pour empêcher les Abyſſins de s'oppoſer à mon voiage. L'Egliſe de Notre-Dame, que j'avois à Debaroa, avoit été brulée par malheur depuis peu de jours: cela me donna occaſion de prier le Bernagaz, qui étoit chargé de repondre de moi, de ſouffrir que j'allaſſe à Maçua mendier quelques aumônes des Portugais qui étoient ſur ces fûtes, afin que je puſſe rebâtir mon Egliſe. Je ſouhai-

haitois aussi de lui qu'il me pretât une Mule, que je pusse monter pendant mon voiage, & qu'il me donnât des hommes pour me garder & pour m'accompagner. Le Bernagaz consentit volontiers à ce que je lui demandois, persuadé que j'étois tout-à-fait établi dans ce païs-là, & que je ne songeois plus à retourner en Portugal. Il envoia avec moi un Prêtre de sa secte & de sa nation, & six ou sept hommes pour me garder, nous chargeant de revenir au plû-tôt. Pour plus d'assurance, nous avions avec nous un Ambassadeur, que le Prête-Jean envoioit au Vice-Roi des Indes. Le Bernagaz s'imaginoit que le Capitaine de ces fûtes auroit assez d'égard pour cet Ambassadeur, pour ne pas m'embarquer sur ses vaisseaux, contre sa volonté. Mais, le Capitaine Antoine Peixoto fut fort aise de m'emmener : & , quand l'Ambassadeur me vit sur ses vaisseaux, il s'en re-

tourna, & ne voulut pas venir avec nous ; croiant, qu'à cauſe de moi, il ne recevroit pas de bons traitemens des Portugais. Je m'embarquai donc avec le Jeſuite Gonçalve, & les Portugais que j'avois trouvé à Debaroa. Lorſque nous arrivâmes à Goa, après un voiage où nous eûmes à ſouffrir la faim & la tempête, François Barreto étoit Gouverneur des Indes. Il nous reçut avec beaucoup de joie, & m'aſſigna mon logement à S. Paul chez les Peres de la Compagnie de Jeſus, qui me temoignérent toujours beaucoup d'amitié, & me firent bien de l'honneur pendant que je fus chez eux, l'eſpace de neuf ou dix mois que je paſſai à Goa, en attendant une occaſion de m'embarquer pour le Portugal. Le Gouverneur avoit commandé à l'Intendant des biens de Vôtre Alteſſe de me pourvoir de toutes mes neceſſitez, tant pendant mon ſejour, que pour mon

Voiage.

Voiage. Le Patriarche Don Jean Nunez arriva à Goa pendant que j'y étois, auſſi-bien que l'Evêque Don André, & tout le reſte de ſa ſuite.

Le tems de l'embarquement étant venu, j'allai à Cochin, d'où les vaiſſeaux ont coûtume de partir. Le Gouverneur me fit donner une bonne chambre dans un de ſes vaiſſeaux, & une grande abondance de proviſions. Don Jean Meneſez étoit nôtre Capitaine, & il y avoit avec nous encore un autre Cavalier du même nom, deſquels je reçus toute ſorte de civilitez & de bienfaits, juſqu'à l'Ile de Sainte-Helene, où je reſtai malgré le Capitaine qui s'y opposoit fort. Je reſtai un an dans cette Ile, où j'eus des incommoditez à ſouffrir, tant de la faim, que d'autres inquiétudes; l'Ile étant éloignée de toute communication, & n'aiant pour habitans que quelques eſclaves fugitifs, qui

s'y ſont jettez des vaiſſeaux paſſans. J'avois tout à craindre de ces gens, qui avoient déja un autre Chapelain, & qui commençoient à corrompre mes eſclaves qui ne vouloient plus me ſervir. Ainſi, me voiant malade, accablé de vieilleſſe, & deſtitué de tout ſecours humain, je fus forcé l'année ſuivante de m'embarquer pour le Portugal ſur le navire appellé le S. Paul, où Ruy de Melo faiſoit les fonctions de Capitaine. J'arrivai à Lisbone au mois d'Août l'an 1559. ſous le Regne de Votre Alteſſe, à qui Dieu veuille accorder une longue vie, en paix & grace dans ce monde, & après cette vie la Gloire de ſon Roiaume à venir. Amen.

ON avoit parlé de nous en ce pais-ci comme de gens entiérement perdus, & aſſurément on a uſé de beaucoup de negligence à notre égard; & ç'a été la cauſe que notre Expédition n'a pas été

plus

plus avantageuſe. Vôtre Alteſſe peut être perſuadée, que les Affaires de l'Empire d'Ethiopie étoient en tel état, que ſi on avoit ſoutenu par des recruës nôtre petit nombre de Portugais, nous aurions acquis tant d'autorité & de force, qu'il auroit falu que bongré malgré le Roi Gradéus obéît à l'Egliſe; & les peuples, par un commerce continuel avec nos gens, & par la doctrine de nos predicateurs, auroient embraſſé le veritable Chriſtianiſme, & abjuré les erreurs des Alexandrins, qui ſont detruits eux & leur mauvaiſe doctrine, à cauſe de leurs pechez. La converſion des Abyſſins auroit été d'autant plus aiſée, que parmi eux il ne ſe trouve point de Savans orgueilleux & opiniâtres, mais de bonnes gens & des hommes pieux, humbles, qui en toute ſimplicité deſirent de ſervir Dieu, & qui embraſſent facile-

ment la verité, & y appliquent leur entendement.

POUR le temporel, on auroit fait de tels profits, que, ni le Perou avec son Or, ni les Indes avec leur Négoce, ne les auroient en rien surpassez. Il y a plus d'Or dans le Roiaume de Damute & dans les Provinces voisines, qu'il n'y en a dans le Perou; & on auroit pû acquerir cet Or, sans toutes les dépenses qui se font aux Indes, & sans aucune guerre.

Dans cette Relation, j'ai quelque fois parlé de moi: j'aurois pû le faire plus souvent; mais, je n'ai pas voulu vous ennuier. J'ai travaillé plusieurs Années en ces païs-là, & j'y ai beaucoup souffert pour le service de Dieu & pour celui de Vôtre Altesse. Je vous aurois fatigué, si je vous en avois raconté la moindre partie. La premiere fois que je passai dans les Indes, j'y allai en compagnie de Lopé Suarez,

Suarez, Alphonſe d'Albuquerque étant Vice-Roi. J'y fus auſſi du tems de Jacques Lopez de Sequera, par le commandement du quel je paſſai en Ethiopie avec Don Roderic de Lima & le Pere François Alvarez, qui s'en revint en Portugal avec un Ambaſſadeur nommé Taga Zavo, que l'Empereur envoioit en Europe. J'en ai parlé au commencement de cet Ouvrage. Je demeurai en Ethiopie comme un ôtage, en la place de Taga-Zavo: &, pendant tout le tems de ma demeure en ce païs-là, j'y fus traitté avec honneur & diſtinction ; l'Empereur même m'aiant pris pour parrain de ſon fils Gradéus qui lui ſuccéda. Avant la mort de ſon Patriarche, qu'on appelloit l'Abuna-Marc, ce même Empereur m'élut pour le Patriarche de tout ſon Empire, & ſouhaita que j'allaſſe à Rome y rendre en ſon nom & au mien Obéiſſance au Pape, que je devois

prier de me confirmer dans mon Patriarchat. J'étois auſſi chargé de paſſer enſuite en Portugal pour y faire ce que j'ai raconté au commencement de ce Livre. Je fis ce Voiage par terre, & lorſque j'allois du Caire à Jeruſalem, je fus pris par les Turcs, qui me maltraiterent tellement, que peu s'en falut qu'ils ne me tuaſſent. M'étant tiré de leurs mains par l'aſſiſtance de Dieu, je me rendis à Rome du tems du Pape Paul troiſieme, qui n'approuva pas ſeulement mon Election, mais de plus me créa & me confirma Patriarche d'Alexandrie, me mettant perſonnellement en poſſeſſion de ce Siége. Pour témoignage de la verité de ce que j'avance, je reçus à Rome toutes les Lettres ordinaires, & les Inſtrumens authentiques en pareil cas, & ces Lettres ont été vuës & approuvées dans ce Roiaume. Je les perdis, avec diverſes autres choſes, dans la ba-

taille

taille où Don Christophe fut pris & défait. Comme je ne les puis plus monter, on se moque de moi; mais, cela ne m'importe pas beaucoup, puisque Dieu connoît la verité, & qu'il sait combien j'ai travaillé dans ce Roiaume d'Ethiopie pour le retablissement de la Foi. Je le prie de pardonner à mes Adversaires, de se donner lui-même à moi pour recompense de mes travaux, & d'accorder à Vôtre Altesse une longue vie, accompagnée de paix & de prosperité, & suivie de la Gloire dans l'éternité. Amen.

Fin de la Relation de Bermudez.

J'AI cru pouvoir insérer ici la Relation toute entière de Bermudez, que j'ai traduite sur la Version Angloise de Purchas, n'aiant pas pu recouvrer l'Original Portugais. Cette Piece entre naturellement dans l'Histoire d'Ethio-

pie, & elle eſt d'autant plus authentique dans ſa ſimplicité, que l'Auteur a ſejourné plus de trente ans en Ethiopie, & qu'il y a vû des lieux où les Jéſuites Portugais n'ont jamais pu penetrer, aiant été toujours ſuſpects aux Abyſſiſins.

CETTE Expedition de Don Chriſtophe de Gama a été effectivement fort glorieuſe à la Nation Portugaiſe, & on en trouve pluſieurs Relations de differents Auteurs. Le Pere Balthazar Tellez, dans le ſecond Livre de l'*Hiſtoire generale d'Ethiopie*, en a donné une, qui differe quelques fois de celle-ci. Il y en a encore une autre, qui paroît plus authentique que celle de Pierre Pays, qui avouë lui-même, qu'il l'a écrite ſur des oui-dire. Cette Relation a été composée par un Cavalier Portugais, nommé Michel de Caſtanhoſo. Le Jéſuite Fernand Guerreiro en fait mention en ces termes, dans ſes Additions à la Relation

lation d'Ethiopie, à la fin des Lettres annuelles des Années 1607. & 1608. folio 327. verso, & 328. *Alem disso o que nostros Historiadores Portugueses escrivem do mesmo monte* [Amara] *principalmente Diogo de Couto..... Emais em particular Miguel de Castanhoso, na Relaçam que escreveo da Jornada do mesmo Dom Christovano, em que elle se a chou, & fala de tudo como teste munha des vista.* &c.

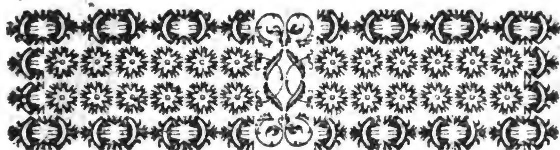
Je n'ai pû recouvrer cette Relation de Castanhoso, quoique j'aie écrit jusqu'à Lisbone pour l'avoir. Elle m'auroit été de quelque usage pour appuier la Relation de Bermudez, qui, non-obstant cela, se soutient assez d'elle-même.

Quoiqu'il en soit, cette Relation donne, du Roiaume d'Ethiopie, une Connoissance, en plusieurs choses, plus exacte que celle des Jésuites Portugais, qui se

ſe ſont appliquez depuis qu'ils ont été bannis de ce Roiaume, à en exténuer la puiſſance & la grandeur. Balthazar Tellez a mis à la tête de ſon *Hiſtoire generale d'Ethiopie* une Taille-douce, qui repreſente le Souverain de ce grand Empire ſous la forme d'un miſerable Negre, preſque nud : ce qui marque evidemment leur haine & leur paſſion ; ces Princes, comme on le ſait, & comme j'ai dit ci-deſſus, étant des hommes fort bien mis, & fort bien faits. On n'a qu'à conſulter ſur cela la Relation de Jaques Poncet, que les Jéſuites eux-mêmes ont fait imprimer à la fin d'un des volumes de leurs Lettres édifiantes. Mais, il eſt tems de revenir à notre Hiſtoire.

Fin du ſecond Livre.

DIS-



HISTOIRE DU CHRISTIANISME D'ETHIOPIE.



LIVRE TROISIEME, CONTENANT LES PROGRÈS ET LA DÉCADENCE DE LA MISSION PORTUGAISE.

LA Défaite de Granhé, & le Rétablissement de l'Empereur d'Ethiopie, fit grand Bruit en Europe, sur-tout à Rome, où l'on regarda cette Révolution com-

comme une Conquête assurée pour le Pape. Ignace de Loïola se mit en tête de travailler à établir par-là l'Autorité de son Ordre nouvellement fondé. Il s'intrigua opiniatrement à Lisbone & à Rome, pour établir une Mission de son Ordre dans l'Empire d'Ethiopie. Il supplia le Pape de lui permettre de s'y rendre lui-même; mais, cela lui fut refusé. On crut qu'il pouvoit rendre en Europe des Services plus essentiels & plus effectifs à l'Eglise Romaine, que dans un Païs si éloigné. Cependant, comme ses assiduïtez continuoient, le Pape Jules III. consentit à envoïer une Mission de Jésuites en Ethiopie, mais une Mission distinguée par des Titres pompeux & imposans. Jean Nunez Barreto fut établi Patriarche d'Ethiopie, & Melchior Carneiro Evêque Titulaire d'Hiérapolis. Ces deux premiers étoient Portugais. On y joignit André d'Oviédo

do Espagnol, sous le titre d'Evêque de Nicée. Ces deux Evechez étoient du nombre de ceux qu'on appelle ordinairement *in Partibus Infidelium.* Ignace, qui conduisoit toute cette Affaire, y joignit dix autres Jesuites, afin, dit-il dans sa Lettre au Roi d'Ethiopie, que ce nombre representât le sacré College des douze Apôtres.

NUNEZ BARRETO, aïant été consacré Evêque à Lisbone, s'embarqua pour les Indes, muni de ses Bulles & de la recommandation du Roi de Portugal. Il étoit aussi porteur d'une Lettre d'Ignace de Loiola pour l'Empereur d'Ethiopie. Cette Lettre, que Tellez rapporte traduite en Portugais, toute confuse qu'elle est, ne sauroit être d'Ignace lui-même, qui, pour lui rendre la justice qui lui est duë, n'avoit aucune Erudition. Je crois ne me pas tromper, si je l'attribue à Jean de Polanco, aussi-bien que la plû-part des Ouvra-

ges

ges écrits en Latin, que l'on attribue au Fondateur des Jésuites.

JE ne m'arreterai point à raconter ici en détail le Voiage de Nunez Barreto depuis Lisbone jusqu'à Goa. On ne fut pas peu surpris d'apprendre, que les Affaires n'étoient point en Ethiopie sur le pied qu'on s'étoit imaginé à Rome & à Lisbone. Cela fit qu'on ne jugea pas à propos d'envoier le Patriarche, avant que d'avoir une Information exacte de la manière dont il pouroit être reçû. On envoia donc en Ethiopie un Jesuite appellé Gonçale Rodrigués, qui fut reçu de l'Empereur, & qui, bien loin de trouver ce qu'il avoit espéré, reconnut qu'il n'y avoit-là aucune disposition favorable pour la Réünion prétenduë. Il écrivit, il disputa, même en présence de l'Empereur, & contre lui-même: il avoue, que ce Prince étoit si habile & si fort dans

dans la Dispute, que lui Gonçale étoit souvent embarassé à lui répondre. Une chose me surprend ici, c'est que la Reine Mere du Roi, qui avoit si long-tems suivi le Camp de Don Christophe de Gama, fut plus contraire que qui que ce soit à l'Union de l'Eglise Ethiopienne avec celle de Rome. Il faut croire, que la longue demeure qu'elle avoit faite avec les Portugais lui avoit inspiré du mépris pour eux & pour leur Religion. Ceux, qui voudront un détail exact sur tout ceci, doivent avoir recours à ce qui en est dit, dans le second Livre de l'*Histoire d'Ethiopie* du Pere Balthazar Tellez, & dans ce qu'en a écrit en Anglois Michel Geddes, Chancelier de l'Eglise Cathedrale de Salisbery *.

GONÇALE RODRIGUE'S, voiant qu'il

* Ce Livre est intitulé *The Church-History of Ethiopia* & imprimé à Londres in 8. l'an 1696.

qu'il n'y avoit plus rien à faire pour lui, s'en retourna à Goa, où il emmena le Patriarche Bermudez, ce qui étoit apparemment le principal motif de son voiage. Il n'y avoit pas d'apparence que Bermudez, demeurant en Ethiopie, Barreto pût être reconnu legitime Patriarche de ce grand Empire. On abusa de la Simplicité de ce bon homme, pour lui faire quitter le païs, afin de substituer Barreto en sa place. On peut conclure de-là avec Monsieur Geddes, que le Patriarche des Jésuites étoit un Usurpateur, pour ne pas dire un Fourbe.

NUNEZ BARRETO, qui sur ces entrefaites arriva à Goa, n'aiant pas osé passer lui-même en Ethiopie, y envoia Don André d'Oviedo, avec cinq autres Jésuites. Ils arriverent en Ethiopie sur la fin du Mois de Mars de l'an 1557. & le Bahar-Nagays Isaac leur fit une reception magnifique. Ce Prince

ce

ce étoit le même, qui avoit fait entrer Don Christophe de Gama en Etiopie, & qui avoit des raisons Politiques d'aimer & de favoriser les Portugais. Ce titre de Bahar - Nagays signifie Roi de la Mer ; & c'est la seule Dignité hereditaire, qui soit dans tout le Royaume d'Ethiopie.

ANDRE' D'OVIEDO, étant arrivé à Debaroa, écrivit d'abord à l'Empereur Claude, pour lui demander Audience, & l'informer de ce que le Pape & le Roi de Portugal vouloient exiger de lui. L'Empereur donna ses Ordres, & Oviedo se rendit à la Cour, où il fut d'abord assez bien reçu : mais, du moment qu'il voulut entrer en Dispute, ce ne fut plus la même chose. L'Empereur prenoit lui-même la parole avec tant de force & d'erudition, que tous ceux de son Parti ne paroissoient rien devant lui. *Elle mesmo tomava sempre a mam, & com tanta ve-*

bemencia defendia seus desatinos, que as vezes dava que fazer.

TOUTES ces Disputes n'aiant rien produit, Oviedo prit le parti de se retirer de la Cour, & d'avoir recours aux armes de l'Eglise Romaine, c'est-a-dire, à fulminer une Excommunication, que l'on peut qualifier, non seulement d'inutile, mais même d'insolente & seditieuse. „ Nous definissons, „ dit il, & nous declarons, par „ cette Sentence, que les Peuples „ d'Ethiopie en commun refusent „ d'obéir à la Sainte Eglise de Ro„ me, quoiqu'ils y soient obligez, „ cette même Eglise étant le „ Chef de toutes les autres &c. „ C'est pourquoi nous avertissons „ nos Enfans spirituels de se sepa„ rer d'eux: &, quant à ce qui „ concerne les Ethiopiens, nous „ les remettons au jugement de „ l'Eglise, pour les châtier en leurs „ personnes & en leurs biens, en „ public ou en secret, & à user

„ de

„ de misericorde à leur egard, en „ tout ou en partie, en cas d'a- „ mendement &c. Signé André „ Evêque d'Hierapolis, & publié „ dans notre Eglise de Docomo „ le second de Fevrier l'an 1559. „

N'EST-IL pas surprenant, qu'un Prélat Etranger agisse avec tant de Hauteur dans un païs où il devoit se contenter d'être toleré? Ce n'est pas-là le compte des Portugais. Ils pretendent que tous les païs du Monde, tant pour le Temporel que pour le Spirituel sont immediatement soumis à la Juridiction du Pape.

CEPENDANT, il arriva en Ethiopie une cruelle Révolution. Le Roi d'Adel, Prince Mahometan, fit une Invasion sur les terres de Claude. Ce Prince, aiant marché contre lui avec son armée, fut entierement defait, & tué dans la bataille. C'étoit, de l'aveu des Portugais même, un Prince d'un naturel admirable, fort savant, &

fort poli. Son Successeur fut un de ses Freres, car Claude n'avoit laissé aucune posterité. Ce Frere s'appelloit Minas, & en parvenant à la Couronne il prit le nom d'Adamas Segued. Ce fut un homme, disent les Jésuites Portugais, fort mechant & fort cruel, ennemi mortel de la Religion Romaine. Les Portugais ne furent point heureux sous son gouvernement, & lui eut une fin fort malheureuse. Voici ce qu'en dit Manuel Fernandez dans une Lettre à Jaques Laynès, General des Jésuites. Dieu se servit de lui, pour châtier le libertinage & les dissolutions des Portugais*. *Mas como nosso Senhor* (a o que parece) *queria com elle castigar as liberdades & solturas de que alguns Portuguezes uzavam em Ethiopia, assim tamben quiz, que elle nam passasse sem açoute.*

Les

* Tellez pag. 178.

Les Jésuites Portugais, en racontant la haine qu'avoit pour eux l'Empereur Minas, autrement Adamas Segued, ne s'en prennent qu'à sa cruauté naturelle, & à l'education qu'il avoit reçue chez les Turcs, pendant une Captivité de quelques années. Ils ne font pas mention du principal motif de sa haine. Je vais le révéler sur de bonnes Raisons, tirées des Lettres mêmes des Jésuites, & de l'aveu de l'Auteur de l'*Asie Portugaise*.

Les Jésuites, qui étoient entrez en Ethiopie avec André d'Oviedo, ne cesserent point de cabaler avec le Bahar-Nagays Isaac, auquel ils faisoient espérer un renfort considerable de Troupes Portugaises, qu'on leur avoit, disoient-ils, promis à leur depart de Goa. Ce Prince ambitieux cultivoit soigneusement l'amitié des Portugais, esperant par leur moyen de se rendre Souverain dans le Roiau-

 me

me de Tigré, le plus noble & le plus ancien de toute l'Ethiopie. Manuel Fernandès, Superieur de la Miſſion, écrivoit lettre ſur lettre à Goa, pour faire hâter ce Secours, que l'on ne ſongeoit apparemment pas à lui envoier. Cependant, Minas marcha contre le Bahar-Nagays, le defit, & l'obligéa de ſe retirer vers la mer. Ce Prince, ne voiant point arriver le Secours des Portugais, & ſe ſentant preſſé par les armes de l'Empereur, fit Alliance avec les Turcs, & les mit en poſſeſſion des ſeules Ports de Mer qu'il y ait en Ethiopie. Les Abyſſins revoltez, joints avec les Turcs, defirent l'Armée de l'Empereur, & firent quantité de priſonniers, parmi lesquels ſe trouva Manuel Fernandès & d'autres Jéſuites, que Minas avoit retenu dans ſon Armée en qualité d'otages. Voici ce que dit ſur ce ſujet l'Auteur de l'*Aſie Portugaiſe*. „ Cet„ te mauvaiſe action des Portu-

„ gais

„ gais, qui se joignirent aux Turcs „ avec le Bahar-Nagays, les ren- „ dit si odieux aux Empereurs, „ qu'ils ne voulurent plus entendre „ parler d'avoir des Soldats Por- „ tugais parmi leurs Troupes. „

MINAS, voiant son païs ruiné par les Turcs, leur donna encore une bataille, où il perdit la vie, ses Troupes aiant été entiérement defaites.

LES Jésuites furent prisonniers des Turcs; mais, le Bahar-Nagays les fit d'abord remettre en liberté. La Mort de Minas put bien assouvir la Vengeance des Jésuites; mais, leur Condition n'en devint pas pour cèla meilleure. Minas eût pour Successeur son Fils Malac Saged, qui, pendant tout le cours de son Regne, ne fit ni bien ni mal aux Missionnaires Jésuites. Ce Prince regna trente ans, & ne fut jamais en paix. Il eut continuellement la guerre, soit contre ses Sujets revoltez, ou contre ses Voi-

ſins, avec un aſſez heureux ſuccès.

CEPENDANT, le Patriarche Barreto étant mort à Goa ſur la fin de l'an 1562, André d'Oviedo ſon Coadjuteur, ſelon la Bulle du Pape, ſe declara Patriarche, & en prit le Titre. Cette nouvelle Dignité ne lui fut pas d'un grand Secours. Ne recevant aucune aſſiſtance de Goa, il ſe vit reduit à un abandon preſque univerſel. Il n'y a rien à faire dans ces Miſſions, ſi l'on n'a des gens armez, qui ſoutiennent les Prédicateurs. „ Eſta „ ſempre foy a pratica dos que „ tem experiencia de Ethiopia, „ que ſemas armas na mam, que „ defendam & authorizem a os Pre„ gadores Catholicos nam pode„ ram nunqua ter o ſucceſſo deſe„ jado entre aquelles ſchiſmaticos*.

ON ſe deſabuſoit inſenſiblement en Portugal de toutes les promeſſes des Jéſuites: &, ſoit qu'on ne com-

* Tellés page 184.

comptât pas beaucoup ſur leur parole, où qu'on ne fût pas en état de les aider, on reſolut de faire revenir à Goa tous les Portugais qui étoient alors en Ethiopie en aſſez grand nombre. Don André d'Oviedo, Patriarche d'Ethiopie depuis la mort de Nunez Barreto, s'étoit refugié, avec une partie de ſes Portugais, & du peu d'Abyſſins qui avoient embraſſé ſon parti, à Fremona, qui eſt une petite Bourgade peu éloignée de la Mer. Ce fut-là, qu'il reçut un Bref du Pape Pie V, qui lui ordonnoit d'abondonner l'Ethiopie, & d'aller exercer ſon Miniſtère à la Chine ou au Japon. Ce Bref avoit été expedié à l'inſtance de Dom Sebaſtien Roi de Portugal, qui étoit convaincu, qu'il n'y avoit plus rien à faire en Ethiopie. Oviedo, aiant reçu ce Bref l'an 1567, répondit au Pape, qu'il n'étoit pas en état d'abandonner ce Païs-là, & de voir perdre à ſes

yeux

yeux la plus glorieuse Entreprise du Monde *. *Ver perder a Santa Igreia de Roma a mays gloriosa Empreza, que ha debayxo dos ceos, & isto so por falta de quinhentos, o seycentos Soldados Portuguezes.* Non-obstant cela, Oviedo se soumet entierement aux Volontez du Pape, si on lui fournit les moiens de sortir d'Ethiopie; ce qu'il represente comme impossible: & il paroit, qu'il l'étoit en effet. Il mourut donc à Fremona dans une si grande misere, qu'il n'avoit pas même de quoi se couvrir. Le Jésuite Guerreiro dit qu'Oviedo avoit prophetisé que Fremona subsisteroit toujours †. Nous verrons bien-tôt, que cette Prophetie est fausse. *He Fremona hum lugar no Reino de Tigre, onde residio o Santo Padre Patriarcha cum todos seus Com-*

* Tellez pag. 195.

† Relaçam Annal nos Annos de 607. & 608. fol. 42. verso.

Companbeiros, do qual deixou prophetizado o Santo Padre que sempre permane ceria. La mort d'Oviedo fut ſuivie de celle des Jéſuites qui l'avoient accompagné, le dernier deſquels, nommé François Lopez, mourut l'an 1597 : & il ne reſta plus pour lors de Jéſuites en Ethiopie.

VOILA où aboutit la prémiere Miſſion des Jéſuites dans cet Empire, après tous les efforts d'Ignace de Loïola, & toutes les depenſes des Rois de Portugal.

ON regardoit donc cette Entrepriſe comme abandonnée, quoiqu'il reſtât un grand nombre de Portugais ſur les Terres de l'Empereur d'Ethiopie. Neanmoins, les Jéſuites ne ceſſoient point de ſolliciter en Eſpagne & en Portugal pour rétablir cette Miſſion. Philippe II, qui s'étoit emparé du Portugal par des Voies qui ſont connuës de tout le monde, reſo'ut de renouër l'ancien commerce entre

entre les Portugais & les Abyssins. Il écrivit donc une Lettre à Malac Saghed, qui lui fut portée par un Cavalier Portugais nommé Louis de Mendoza, qui accompagnoit un Evêque Italien nommé Jean-Baptiste, qui mourut par les chemins. Mendoza donna lui-même sa Lettre à Malac Saghed, duquel il raporta une Réponse pour le Roi Philippe. Cette Lettre, écrite en Ethiopien, a été copiée dans la Bibliotheque de l'Escurial par Monsieur Sparwerfeld, Gentilhomme Suedois fort celebre & fort savant. Monsieur Ludolfe l'a inserée dans son Commentaire sur l'Histoire d'Ethiopie page 483. & suivantes. Il est aussi fait mention de cette Mission de l'Evêque Italien Jean-Baptiste, dans l'Histoire de l'Expedition d'Alexis de Menezes, livre premier chap. 4. pag. 23. Tellez fait bien mention de Louis de Mendoza; mais, il ne parle point de son Voiage en Ethiopie,

pie, ni de l'Evêque Italien qui mourut par les chemins. Cependant, ce ſont des Faits qu'il ne pouvoit pas ignorer. C'eſt l'ordinaire des Ecrivains de la Societé de ſupprimer tout ce qui ne concerne point la Gloire de leur Ordre.

IL y a, dans cette Expedition de Louis de Mendoza, d'autres circonſtances qui rendent fort ſuſpecte la Foi Hiſtorique que Tellez ſemble exiger de ſes Lecteurs.

LE même Mendoza, ſollicité par les Jéſuites, embarqua ſur des Vaiſſeaux appartenans à des Marchands Indiens, qu'on appelle vulgairement des Baneanes, deux Jéſuites nommez Antoine de Monſerrat Catalan, & Pierre Pays Eſpagnol. Ces Baneanes, qui trafiquoient à Maçua, qui eſt le principal port d'Ethiopie, s'étoient engagez d'y conduire les deux Jéſuites: malheureuſement, ils furent reconnus par les chemins, & reduits

reduits à une cruelle Captivité, qui dura près de sept ans, & dont ils ne se delivrérent qu'en païant une grosse rançon. Cette laborieuse. Captivité fut en quelque maniere utile au Jésuite Pays: il apprit en perfection la Langue Arabe, qui lui fut depuis d'un grand usage, lorsqu'il retourna en Ethiopie comme nous le verrons dans la suite. Antoine de Monserrat se rendit à Goa, où il mourut la derniere Année du seizième Siecle.

PENDANT la Captivité de ces deux Jésuites, on songea à en envoier d'autres en Ethiopie. On jetta les yeux sur Abraham de Georgiis, Maronite de Nation, & Jésuite de Profession. C'étoit un homme de grand merite, savant dans toutes les Langues Orientales, & par consequent très propre à l'emploi auquel on le destinoit. Il enseignoit alors la Langue Syriaque aux Chretiens Malabares; & ce ne peut être que lui, qui y a porté

la

la prononciation des Syriens Occidentaux, qu'on a suivie dans l'Inscription pretendue de *Sigan fu*, comme je l'ai prouvé dans les Remarques que j'ai données sur l'*Histoire du Christianisme des Indes*. Ce Maronite, qui étoit un homme d'un grand courage, passa deguisé à Maçua, qui est, comme nous avons dit, le premier Port d'Ethiopie. Tout étoit bien allé jusques là: mais, il fut reconnu pour Chrétien, & le Capitaine de cette Forteresse l'arrêta. N'aïant pu l'obliger à renier sa Religion, il le fit décapiter. C'étoit un homme digne d'un meilleur Sort, si pourtant il peut y en avoir un meilleur que de donner sa Vie pour Jésus-Christ.

Le Jésuite Pierre Pays retourna l'an 1603. en Ethiopie: il y entra deguisé en Armenien, & il fut reçu avec beaucoup de joie. Incontinent après son arrivée, il écrivit à l'Empereur qui regnoit alors, & lui signifia qu'il attendoit

ſes Ordres pour aller le trouver. Cet Empereur s'appelloit Jacob, & étoit Fils naturel de Malac-Segued qui n'avoit point laiſſé d'enfans legitimes. En mourant il nomma pour ſon Succeſſeur Za-Danguil, Fils d'un de ſes Freres. Ce dernier étoit déjà en âge de régner, & Jacob n'étoit qu'un enfant. Voilà donc deux Prétendans à l'Empire, dont chacun avoit ſon Parti. Il en ſurvint un troiſiéme, qui l'emporta ſur les deux autres. Mon Auteur Portugais l'appelle Socinios, mais la veritable prononciation eſt Suſnéüs.

ZA-DANGUIL appella à ſoi Pierre Pays, qui, comme il paroit par toute ſon Hiſtoire, étoit un homme d'Intrigue & grand Politique. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'il fit pour établir la Religion Romaine en Ethiopie, & pour gagner l'Empereur. Il l'engagea décrire au Pape Clement VIII. & de lui promettre une en-
tiere

tiere Obéïssance. „ Il fait de grands „ Complimens à Sa Sainteté, de laquelle, lui dit-il, le Pere Pierre Pays nous a donné des Nouvelles particuliéres, & que Vôtre Sainteté porte son Zêle pour le salut des hommes jusqu'à répandre son Sang. „ *Nos deu particulares Novas, de como Vossa Santidade trabalha por tirar os Peccados até derramar o Sangue.*

Il écrivit aussi à Philippe II Roi d'Espagne, & ses Lettres sont rapportées en Portugais par les Jésuites Guerreiro & Tellez. Elles ont paru suspectes à Monsieur Ludolfe; & je crois qu'il a raison d'en juger comme il fait. Quoiqu'il en soit, presque toute l'Ethiopie se souleva contre Za-Danguil, qui marcha contre ceux qui s'étoient soulevez, & leur livra une bataille, où il fut tué. Pendant les desordres qui suivirent la mort de Za-Danguil, Susnéüs songea à faire valoir ses droits: il

leva une Armée, & marcha contre Jacob, qu'on avoit rétabli après la mort de Za-Danguil. Susnéüs livra bataille aux troupes de Jacob, le défit, & eût le contentement d'apprendre qu'il avoit été tué dans le combat. Voilà donc Susnéüs établi Seigneur de tout l'Empire. A son Couronnement, il prit le nom de Seltam Segued, & usa de sa Victoire avec beaucoup de modération. Il ne fut pas plûtôt affermi sur le Throne, qu'il songea aux Jésuites, qu'il fit venir vers lui. On peut croire, qu'il y entroit de la persuasion pour quelque-chose; mais, ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que, dans ces tems de troubles, il croyoit pouvoir compter sur les Troupes qu'il espéroit que les Portugais lui envoïeroient de Goa.

PIERRE PAYS porta l'Empereur à écrire au Pape & au Roi d'Espagne, pour leur demander des Troupes. Les Affaires des Portugais

gais étoient dès lors en ſi mauvais état dans les Indes, qu'il n'en pût retirer que de belles promeſſes, qui n'eurent aucun effet.

SUR ces entrefaites, le bruit courut que l'Empereur Jacob vivoit encore, & qu'il avoit un gros Parti drns le Roïaume de Tigré. Soit que ce fût Jacob luimême, où un Impoſteur qui prenoit ſon nom, il donna de l'inquiétude à Seltam Segued, qui n'en vint à bout qu'avec beaucoup de peine; ce Malheureux aiant été arrêté & décapité par deux Cavaliers Abyſſins, qui envoierent ſa Tête à l'Empereur.

LA Religion Romaine commença alors à être en Ethiopie ſur le meilleur pied où elle eût jamais été. Les Jéſuites Portugais triomphoient par-tout. Philippe II. & le Pape Paul V. écrivirent à Seltam Segued, qui réſolut d'envoïer une Ambaſſade à Rome, & en Portugal. Cet Ambaſſadeur,

 dont

dont le nom étoit Fekura Egzie, partit de la Cour, accompagné d'un Jésuite nommé Antoine Fernandès. Leur départ fut au Mois de Mars de l'An 1613. Ils devoient faire leur voiage par terre, pour se rendre dans les Païs conquis par les Portugais sur la Côte de Melinde. Ils n'avoient pas envisagé, outre la longueur & la difficulté du Voiage, les oppositions qu'ils eurent à essuïer de la part des Abyssins mêmes, qui ne voioïent pas de bon œil une Expédition, qui ne sembloit aboutir qu'à les rendre esclaves des Portugais, auxquels on vouloit faciliter l'Entrée dans le Roiaume. Ainsi, on les dérouta: &, après de longs travaux & des dangers où ils furent exposez dans leur Voiage, ils revinrent à la Cour, sans avoir rien avancé.

Un des principaux Promoteurs de ce Voiage étoit Ras Cella Christos, Frere uerin de l'Empereur, qui

qui paroiſſoit avoir embraſſé la Religion Romaine avec beaucoup de zéle & de conſtance, & de laquelle il fut le principal appui, même après la mort de l'Empereur ſon Frere.

LES Abyſſins & les Portugais eurent, en ce tems-là, de très vives Diſputes en public, dont le Réſultat fut, que l'Empereur donna un Edit, par lequel il ordonnoit que perſonne, à l'avenir, n'oſât avancer, qu'il n'y avoit qu'une Nature en Jéſus-Chriſt. L'Empereur condamnoit à mort quiconque diroit le contraire.

CET Edit, & d'autres qui le ſuivirent, ſoulevérent tout le Roïaume, & particuliérement les Moines, qui y ſont en grand nombre, & ont beaucoup d'Autorité. L'Abuna Egyptien, Vieillard fort avancé en âge, ſe joignit à eux, & fulmina une Excommunication ſolemnelle contre tous ceux qui favoriſoient & entretenoient l'U-

nion. Cependant, Pierre Pays ne s'oublioit pas. Il bâtit un Palais à l'Empereur, & mit lui-même la main à l'œuvre; ce qui causa beaucoup d'admiration aux Ethiopiens, qui, depuis long-tems, avoient perdu l'usage & la connoissance de pareils Edifices. Le mécontentement des Ethiopiens s'augmentoit tous les jours. Un Seigneur nommé Jules, qui étoit Vice-Roi du Roïaume de Tigré, & Gendre de l'Empereur, se souleva, dans le dessein de rétablir la Religion, qui menaçoit ruine.

L'ABUNA, dont nous venons de parler, qui se nommoit Simon, se joignit à son Armée, & exhorta tout le Roïaume à prendre le même Parti.

JULES fit marcher son armée contre l'Empereur, & s'avança témérairement au milieu des Ennemis, où il fut d'abord tué par les Soldats de l'Empereur.

LE pauvre Patriarche Simon s'étoit

s'étoit placé ſur une hauteur, & fut témoin de la Défaite de Jules. Il ſe croïoit en ſûreté, à cauſe de ſon caractere; & en effet pluſieurs Abyſſins paſſérent auprès de lui ſans le toucher, juſqu'à ce qu'un vaillant Catholique, *hum valente Catholico*, lui donna coup de lance, & le renverſa par terre à demi-mort. Des Soldats, qui ſurvinrent, achevérent de le maſſacrer, & portérent ſa têre à l'Empereur.

IL arriva, dans ce tems-là, deux Jéſuites en Ethiopie, comme Précurſeurs du Patriarche, que l'Empereur avoit demandé, & qu'il attendoit tous les jours. Les Abyſſins Monophyſites publiérent alors un Ecrit contre les Catholiques-Romains. Tellez en fait mention, & Monſieur Ludolfe l'a fait imprimer en Ethiopien, avec une Traduction Latine, pag 494. de ſon Commentaire. C'eſt une Piéce fort mal écrite: il n'y a preſ-

que pas de veſtiges de Sens-commun.

Un autre Seigneur, nommé Jonael, Vice-Roi de Begamedra, ſe ſouleva pour les mêmes raiſons, & ſe fortifia ſur des montagnes eſcarpées & peu acceſſibles. Il avoit un parti à la Cour. Seltam Segued fit ſaiſir & mettre à mort ceux qu'il put convaincre d'être dans des Interêts oppoſez à l'Etabliſſement de la Religion Romaine : mais, le mal étoit déja parvenu à un tel point, que les remedes qu'on vouloit y apporter ne ſervoient qu'à l'irriter : *porèm andava o Mal ja tam poderoſo, que com os meſmos Remedios mays ſe aſſanhava.*

Il y eut en même tems une autre Révolte dans la Province des Damotes, qui fut apaiſée par une grande Victoire que Ras Cella Chriſtos remporta ſur eux. Jonael, qui

* Tellez pag. 351.

qui se vit obligé de se retirer parmi les Gallas, y fut tué, par le commandement de l'Empereur.

Je serois trop prolixe, si je rapportois ici tous les Massacres que l'on fit contre ces pauvres gens. On en tua quelques-uns, qui étoient de fameux Hermites, & en grande réputation de Sainteté dans tout le Roïaume.

L'Empereur conçut en ce tems-là de grands soupçons contre son Frere Ras Cella Christos, & lui fit sentir sa disgrace dans un tems où tout l'Empire étoit en combustion. On avoit élu en Portugal, pour Patriarche d'Ethiopie, Don Alphonse Mendès, qui y arriva le milieu de l'an 1625. Aiant joint l'Empereur, il convint avec lui d'un jour auquel il devoit rendre un Homage solemnel, lui & toute sa Cour, au Pape, qui étoit alors Urbain VIII. Cet Acte fut celebré l'onzième de Fevrier l'an 1626. Le Patriarche fit un long

Discours

Discours, auquel l'Empereur répondit en peu de mots; après quoi, s'étant mis à genoux, il fit sur le Livre des Evangiles le Serment qui suit.

„ NOUS, Seltam Segued, Empereur d'Ethiopie, croïons & confessons, que Saint Pierre, Prince des Apôtres, a été établi par Jésus Christ Notre Seigneur Chef de toute l'Eglise Chrêtienne, & qu'il lui a donné la Principauté & la Seigneurie de tout le Monde, quand il lui dit, Tu és Pierre, & sur cette Pierre j'édifierai mon Eglise &c. Item, Nous croïons, que le Pape de Rome, legitimement élû, est le veritable Successeur de Saint Pierre, & a le même Pouvoir & la même Dignité que lui sur toute l'Eglise Chrétienne: & nous promettons & jurons à nôtre Saint Pere & Seigneur Urbain VIII, & à ses Successeurs, une veritable Obéïssance, assujétis-

„ sant

„ ſant à ſes pieds avec humilité
„ notre Perſonne & notre Empi-
„ re. Ainſi nous aide Dieu & ſes
„ Saints Evangiles. „

Aprés ce Serment de l'Empereur, tous les Princes, les Vices-Rois, les Eccléſiaſtiques, & les Clercs, firent à genoux la même Proteſtation. A la fin de cet Acte, Ras Cella Chriſtos fit un long Diſcours, qu'il finit par ces paroles : „Or
„ ſus, le paſſé eſt paſſé, & ceux qui
„ ci-devant n'ont pas fait leur
„ Devoir ſeront jugez par cette
„ Epée. „ En diſant ces paroles, il la tenoit nue en ſa main.

L'Acte finit par le Serment qu'on prêta au Prince Baſilides, Heritier & futur Succeſſeur de ſon Pere. „ Ce fut ici „ (je donne les propres paroles de Tellez) „ que
„ Ras Cella Chriſtos, comme véri-
„ table Fils de l'Egliſe Romaine,
„ joignit à ſon Serment une Con-
„ dition digne de ſon grand cœur
„ & de ſon Chriſtianiſme. *Je jure*,
dit-

dit-il, *de reconnoitre le Prince pour Heritier de ſon Pere à l'Empire, de lui obéir comme un fidele Vaſſal, autant qu'il ſoutiendra, defendra, & favoriſera, la ſainte Foi Catholique ; ſans quoi, je ſerai ſon premier & ſon plus grand Ennemi.* Tous les Capitaines de ſon Armée, & ſon Fils ainé, préterent le même Serment, & avec la même Condition.

INCONTINENT après, l'Empereur fit proclamer dans toute ſon Armée, qu'à l'avenir aucun Prêtre ni Moine ne celebrât les Saints Myſteres avant que de s'être préſenté au Patriarche pour être éxaminé. Bien plus, on ordonna par une autre Proclamation, que tous les Peuples, ſous peine de la vie, euſſent à embraſſer la Religion Romaine, qu'ils obſervaſſent les Coutumes de cette même Egliſe pour le Jour de Paques & pour le Jeûne de Carême. L'Empereur ordonna auſſi, que le jour ſuivant toutes

toutes les Dames de la Cour préteroient le même Serment.

APRÉS de pareils Edits, il sembloit qu'il n'y avoit plus rien à faire. Il restoit pourtant encore une Difficulté insurmontable. Il étoit impossible de faire consentir le Clergé & le Peuple à un pareil Changement. Les menaces de l'Empereur intimiderent tout le monde. On commença à massacrer ceux qui faisoient difficulté d'obéir. Les Moines, sur-tout les Anachoretes, se refugioient sur les Montagnes, dans des Cavernes écartées, où ils étoient massacrez d'abord qu'ils étoient découverts. Quand on ne pouvoit pas les approcher, on les étoufoit avec de la fumée, qu'on faisoit entrer dans les lieux de leur retraite. Si quelquelques-uns d'entre eux, par foiblesse humaine, & pour éviter la Persécution, se rendoient en apparence, ils ne laissoient pas de conserver leurs sentimens dans leur intérieur:

intérieur: car, comme le manda depuis l'Empereur au Patriarche, il est certain, qu'en toute l'Ethiopie, il n'y eut personne qui embrassât de son bon gré la Religion Romaine. Il fallut en venir aux voies ordinaires que les Papes ont établies pour convertir ceux qui leur désobéissent. Il ne faut pas croire, qu'on impute ici aux Catholiques-Romains une Conduite si contraire à la Débonaireté de l'Evangile. On leur oppose envain les Exemples des premiers Siécles de l'Eglise: la volonté, dit-on, ne leur manquoit pas; mais, ils n'avoient pas les Forces en main. Ecoutons le Docteur Gonzale de Illescas, dans la première Partie de son *Histoire Pontificale & Catholique*, pag. 117. „ Si alors on „ ne bruloit pas les Hérétiques opi„ niatres, c'est qu'outre qu'ils „ étoient fort puissans, le Pape „ n'avoit pas les Forces ni l'Appui „ des Princes Séculiers. Présen- „ tement,

„ tement, la Foi étant établie & „ reçuë, & le Souverain Pontife „ ayant acquis beaucoup de pou- „ voir, il eſt juſte que l'on pro- „ céde contre eux par les plus „ cruels ſupplices &c. „ En abrégeant les Paroles du Docteur Eſpagnol, j'ai beaucoup diminué de leur force. Ceux, qui auront le Livre, pourront y avoir recours, & conſulter l'endroit que je viens de citer.

CES Cruautez produiſirent l'effet, que naturellement on en devoit attendre. On ſe ſouleva de tous côtez, & un des plus grands Seigneurs d'Ethiopie, nommé Tecla Guergis, Vice-Roi de Tigré, doublement Gendre de l'Empereur, duquel il avoit épouſé deux Filles l'une après l'autre, ſe déclara contre ſon Beau-Pere, leva des tronpes; &, pour perſuader tous les Abyſſins, qu'il procédoit de bonne-foi, il fit étrangler dans ſon Camp un Chapelain, qui

lui avoit été donné par les Jésuites. Cette Lévée de Bouclier lui fut fatale. Il fut défait par un Autre Seigneur Abyssin, qui se saisit de lui dans une Caverne, où il s'étoit caché après sa défaite. L'Empereur le fit pendre à un Arbre; &, pour imprimer plus de terreur, il fit aussi pendre une Dame, qui étoit Sœur de Tecla Guergis, sous prétexte qu'elle étoit complice de son Soulevement. Tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour furent saisis de fraieur à un pareil Spectacle. C'étoit une chose inouïe, qu'on eut jamais pendu des Femmes en Ethiopie, & sur-tout des personnes de cette qualité.

LE Credit du Patriarche Alfonse Mendés augmentoit tous les jours. Appuié par l'Empereur, il s'attribuoit, contre les Loix & les Coûtumes du Païs, une Autorité dont n'avoient jamais joui les Abunas ses Prédécesseurs. Cependant, à

à mesure que tout réüssissoit aux Jésuites, Ras Cella Christos devenoit tous les jours plus suspect. On insinuoit sous main à l'Empereur, & au Prince Basilidès son Héritier, que Ras Cella Christos vouloit s'emparer de l'Empire, & que c'étoit la raison qui l'attachoit si fort aux Jésuites, qui lui avoient promis de lui faire venir des Troupes Portugaises, par le Roïaume d'Angole. Cela fit une telle impression sur l'Empereur, qu'il lui ôta la Vice-Roïauté de Goïame la plus riche Province de tout l'Empire, & retrancha beaucoup de ses revenus & de ses troupes. Les Agaus, qui sont les Païsans du Roïaume de Begamedra, se soulevérent aussi, & firent venir un jenne homme de la Race des anciens Empereurs, à qui ils offrirent la Couronne, s'il vouloit se venir mettre à leur tête.

Il accepta le Parti, & publia, que ce n'étoit pas le desir de la

Souveraineté, qui lui mettoit les armes à la main, mais l'espérance de rétablir la Religion de ses Peres & de ses Ancêtres. Cette Déclaration attira à son Parti quantité de Moines, qui se tenoient alors cachez, & qui se joignirent à son Armée, avec un grand nombre de Païsans.

MELCA CHRISTOS, c'est ainsi que s'appelloit ce jeune Prince, assembla une grosse Armée, & se fortifia dans des Montagnes escarpées, dont l'accès étoit fort difficile, pour ne pas dire impossible. Il défit, avec ses Troupes rassemblées à la hâte & mal disciplinées, plusieurs Détachemens des Armées de l'Empereur.

NONOBSTANT ces Desastres, le Patriarche Portugais ne se relachoit en rien. Il empiétoit tous les jours sur l'ancienne Juridiction Ecclésiastique du Païs, & même sur celle du Roi. Un Moine fameux, & fort estimé dans le Païs, qui,

qui, pendant plusieurs années, avoit été *Ichéje*, c'est à dire Chef de son Ordre, étant mort sans abjuration, fut enterré au pied de l'Autel d'une Eglise, où le Patriarche avoit mis un autre Moine, qui se disoit, ou qui étoit, Catholique. Alfonse Mendès, en aiant été informé, ordonna qu'on déterrât ce corps, & qu'on le jettât à la voirie; ce qui fut éxécuté. Cette action excita de terribles murmures parmi les Abyssins, qui disoient que les Portugais n'étoient pas contens de faire la Guerre aux vivans, mais qu'ils étendoient encore leurs Haines & leurs Persécutions sur les Cadavres des morts.

AUTRE Evénement remarquable. Le Patriarche avoit fait arrêter une Femme, qu'il accusoit d'être Sorciére. Il s'apperçut d'abord, que cela faisoit un mauvais effet, & la fit mettre en liberté. Cependant, cette Affaire fit grand bruit; les Abyssins étant persuadez, qu'il

n'y a, ni Sorciers, ni Sortileges, dans le Monde. Ils croïent, qu'en attribuant au Malin-Esprit tout ce que les Portugais mettent sur son compte, on tombe dans l'Erreur des Manichéens, qui admettoient deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais. En cela, on peut dire, que les Ethiopiens sont plus sages & plus judicieux que les Portugais & les Espagnols. L'Intention du Patriarche étoit apparemment d'introduire l'Inquisition en Ethiopie: car, il paroît par les *Auto da Fe*, que ce sont ces prétendus Sortileges, qui donnent le plus d'Exercice aux Inquisiteurs.

ENCORE une nouvelle Révolte. Un jeune Prince, Neveu de l'Empereur, & Vice-Roi de Goïame, prit les armes pour la défense de son ancienne Religion, & fit mourir quelques Catholiques. Cela arriva l'An 1631.

L'EMPEREUR, voïant que les Révoltez se fortifioient tous les jours,

jours, resolut de marcher lui-même en personne contre eux. Il eut d'abord quelques avantages, & fut temoin d'un Spectacle digne de Compassion. Cinq Moines, & quatre Religieuses, s'étoient retirez, pour eviter l'approche des Portugais. Une de ces Filles parût sur un rocher, un Livre à la main. Elle dit aux Soldats de l'Empereur, qu'elle les regardoit comme des Mahométans, & qu'ils ne s'approchassent point d'elle, de peur qu'elle ne fut souillée par leur attouchement. Aiant dit ces paroles, elle se précipita du haut des rochers, aiant toujours son Livre à la main: & comme c'étoit un endroit fort elevé, son corps fut mis en piéces.

LES Affaires allant ainsi de mal en pis, toute la Cour & toute l'Armée adressa ses prieres à l'Empereur, pour tâcher de le porter à adoucir ces rigueurs, & à accorder quelque-chose à l'ancienne

Religion. Seltam Segued fit publier dans ſon Armée le Changement de quelques Bagatelles, & la Permiſſion de ſe ſervir dans la Celebration des Saints Myſteres de leurs Livres anciens, pourvû qu'ils fuſſent revus & corrigez par le Patriarche. Alfonſe Mendès écrivit ſur cela à l'Empereur, & lui mit devant les yeux, en termes fort peu meſurez, l'Exemple du Roi Oſias, qui, aiant offert l'Encens au Seigneur, fut frappé de Lepre, pour avoir entrepris une Choſe qui n'appartenoit qu'aux Lévites. Il vouloit par-là faire entendre, que c'étoit à lui à donner de telles Diſpenſes, & que l'Empereur avoit mal fait d'uſurper un pareil Droit. Seltam Segued envoia une Réponſe fort modeſte & fort ſage, où il dit entre autres choſes, que quand la Religion Romaine commença dans ſon Empire, elle s'y établit, non par la Prédication des Jéſuites, ni par aucun Miracle, car ils n'en firent

rent point; mais, parce qu'ils virent que leurs Livres s'accordoient aſſez bien avec ceux de l'Egliſe Romaine. *Quando a Fe Romana começou no noſſo Reyno, nam ficou firme pela Pregaçam dos Padres, nem por Milagres, que viſſemos feytos por ſuas Mans, por que vimos que à Doutrino dos noſſos Livros concordava com a ſua**.

Il y a ici deux Réflexions à faire: la premiere, que ces Peuples, que nous regardons mal à propos comme des Barbares, reconnurent bientôt, que toutes ces Diſputes ſur l'Incarnation n'étoient fondées que ſur des Paroles mal entenduës & mal expliquées: l'autre, que tous les Miracles, que rapporte Fernand Guerreiro dans ſes Lettres annuelles, ſont des Fables inventées à plaiſir; puis que l'Empereur, ſi zélé pour la Religion Romaine, n'en avoit aucune connoiſſance.

L'Em-

* Tellez, pag: 483.

L'EMPEREUR, n'aiant pas reussi dans sa prémiere Expedition contre les Rebelles, marcha derechef contre eux,& remporta une Victoire signalée; les Ennemis aïant laissé huit mille Morts sur la place, sans compter les fuïards, dont on ne sait pas le nombre. Cette Défaite causa une grande Fraïeur à tout le Monde: la plus grande partie des Courtisans conduisirent l'Empereur sur le Champ de Bataille, & lui tinrent ce Discours raporté par Tellez: „ Voyez, Sei-
„ gneur, tant de milliers d'Hom-
„ mes morts: ce ne sont point des
„ Mahométans,ni des Gentils; ce
„ sont vos Vassaux, nôtre Sang,
„ & nos Parens.Soit que vous vain-
„ quiez, ou que vous soiez vaincu,
„ vous mettez le fer dans vos pro-
„ pres Entrailles. Ces gens, qui
„ vous font la Guerre, n'ont rien
„ à vous reprocher; mais, ils ne
„ sont pas contens de la Loi que
„ vous voulez leur imposer. Com-
„ bien

„ bien de morts a causé ce Changement de Foi! Ces Peuples ne „ s'accomodent point de la Religion de Rome: laissez-leur celle de leurs Peres; autrement, „ vous n'aurez point de Roiaume, „ & nous n'aurons jamais de repos. „ L'Empereur tomba dans une profonde mélancolie; &, après de longs combats interieurs, il consentit, pour appaiser le Peuple, à faire publier un Edit, par lequel il donna à tout le Monde la Liberté d'embrasser quel Parti il voudroit.

CET Edit, que Tellez traite d'impie & de sacrilege, causa une Joie incroïable à tout le Peuple & à toute l'Armée. La plûpart brisérent & brulérent les Chapelets que les Jésuites leur avoient donnez. Ils composérent même un petit Cantique, dont voici le sens: „ Les Brebis d'Ethiopie sont „ delivrées de la Persécution des „ Loups d'Occident, par la Doc-

„ trine

„ trine de l'Apotre Saint Marc „ & de Cyrille d'Alexandrie. Re- „ jouïſſez-vous, & chantez Alle- „ luïa. „ Ce petit Cantique eſt rapporté en Langue & Caractères Ethiopiens par Monſieur Ludolfe, qui l'avoit reçu de l'Abbé Gregoire, dont nous parlerons plus bas *.

LE Patriarche alla trouver l'Empereur, & lui repréſenta, qu'une pareille Liberté de Conſcience exciteroit des Guerres Civiles, les uns ſoutenant le Parti de Rome, & les autres celui d'Alexandrie. Il falloit avoir bien peu de jugement, pour mettre cela devant les yeux de l'Empereur, qui, cependant, ne repondit rien, que ce peu de Paroles: *Que puis-je faire? Je n'ai plus de Roïaume à moi.*

RAS CELLA CHRISTOS écrivit une longue Lettre à l'Empereur, où, pour dire la verité, on trouve peu

* Ludolfe, Hiſt. Livr. 3. chap. 12.

peu de Sens-commun, & beaucoup de prévention, qui lui avoit été ſuggerée par les Jéſuites. On commença même, pendant la Vie de Seltam Segued, à s'emparer des Egliſes que les Jéſuites poſſédoient, & qui avoient plus la forme de Forteresſes, que d'Egliſes Chrétiennes.

SELTAM Segued mourut l'an 1632, agé de 61. ans, la vingt-unieme année de ſon Regne. Ce pauvre Prince auroit été plus heureux, ſi les Jéſuites n'étoient jamais entrez dans ſon Païs.

BASILIDE'S ſuccéda à ſon Pere; &, dès le commencement de ſon Regne, il fit arréter priſonnier ſon Oncle Ras Cella Chriſtos, n'aïant pas perdu le ſouvenir des paroles qu'il prononça lors qu'il préta le Serment dont nous avons parlé ci-deſſus. On peut croire, que le Patriarche Jéſuite ne fut point épargné. L'Empereur lui ordonna de remettre, entre les mains de deux perſonnes qu'il lui envoïoit, tou-

tes

tes les armes à feu qu'il avoit en ſa puiſſance, & de ſe retirer inceſſament à Fremona dans le Roïaume de Tigré. Mendès, fort affligé d'un pareil ordre, écrivit à l'Empereur une longue Lettre, que Tellez rapporte toute entiere en Langue Portugaiſe. Il offre divers Adouciſſemens, & promet d'accorder aux Abyſſins tout ce qui ne ſeroit point contraire au Droit divin, excepté ſeulement la Communion ſous les deux Eſpeces; le Pape s'étant reſervé le Droit d'en diſpoſer: *exceptuando s'o o dar Comunham a os Leygos* in utraque ſpecie; *porque ainda que o dala, ou nam, nam he contra o Direyto divino; com tudo eſta Conceſſam eſta reſervada a o Summo Pontifice Romano, Succeſſor de ſam Pedro, & Vigayro de Chriſto na Terra.*

L'EMPEREUR Seltam Segued, car Baſilidès avoit conſervé le Nom de ſon Pere, envoya une fort belle Réponſe au Patriarche. Il lui dit

dit, que, par rapport aux Disputes sur les deux Natures, il n'y avoit aucune Différence entre eux: que ce n'étoit pas la Cause de leur Dissention; mais, que ce qui les avoit principalement irritez étoit, outre le Retranchement de la Coupe, & le changement de leurs Jeunes & de leurs Fetes, la Hardiesse qu'on avoit eu de rebatizer ceux se rendoient du Parti des Catholiques-Romains, & de réordonner leurs Prêtres & leurs Diacres, comme si on avoit crû, qu'avant l'arrivée des Portugais, ils n'étoient pas veritablement Chrétiens. Sur ce que le Patriarche demandoit une Dispute publique avec les Savans de la Nation, l'Empereur repond: „Est-ce par des argumens, „ que vous avez établi votre Foi? „ N'est-ce pas par la Violence & „ par la Tirannie? „ *Nam nos meteram à força tirando as Terras a alguns, & prendendo a outros*
&

& dando lhe muytos Castigos & Penas por nam quererem? & trazendo por força muytos, que estavam no Deserto, comendo Ervas, pera os meter a onde elles nam queriam? nam escapando, nemos que estavam metidos pelas covas.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage sur l'Article de l'Expulsion des Jésuites. Il me paroit pourtant, qu'il y eut en cela de l'Injustice & de la Cruauté de la part de l'Empereur. On engagea le Patriarche, & sa Suite, à un long Voiage, après leur avoir ôté leurs armes, qui auroient pu les garantir en chemin des Insultes des Voleurs. En effet, ils furent pillez, & arriverent à Fremona en fort mauvais état. Bientôt après, ils reçurent un nouvel Ordre de sortir du Roïaume de Tigré, & de s'embarquer pour les Indes. Ils tergiversérent quelque tems, mais inutilement; il falut obéïr: on les conduisit à Maçua,

&

& de-là à Suaquem, où on les livra au Baſſa de ce lieu-là, qui les traita fort cruellement, & leur fit païer des rançons exorbitantes.

DEPUIS ce tems-là, les choſes ont été toûjours de mal en pis; & le nom de Catholiques-Romains, de quelque Nation qu'ils fuſſent, eſt devenu ſouverainement odieux aux Abyſſins. Ils firent mourir quelques Jéſuites, qui s'étoient cachés, pour conſerver le peu de leurs Sectateurs qui reſtoient en Ethiopie.

JE finis ici, ne pouvant pas m'étendre d'avantage, à cauſe de l'abondance de la matiere. Ceux, qui voudront être plus exactement informez, pourront avoir recours à l'Hiſtoire de Tellez, à Monſieur Ludolfe, & à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique d'Ethiopie, compoſée en Anglois par Monſieur Geddes, Chancelier de l'Egliſe Cathedrale de Saliſbery.

MONSIEUR Michaëlis, Profeſ-

ſeur en Théologie & en Langues Orientales à Halle en Saxe, à donné en Allemand une Hiſtoire abrégée, mais bien circonſtanciée, de tous les Troubles, que l'Arrivée des Jéſuites a cauſé en Ethiopie. Cet Ouvrage, imprimé à Halle l'an 1724, eſt mis à la tête de la *Vie de Pierre Heyling de Lubec*, qui paſſa en Ethiopie avec un Abuna Egyptien, qu'on y envoyoit après la Démiſſion du Patriarche Mendès. Ce Heyling, qui étoit un ſavant Homme, vit à Suaquem le Patriarche Portugais, & diſputa contre lui. Il paſſa enſuite en Ethiopie, où il fut fort eſtimé. S'il avoit pû revenir en Europe, nous aurions aſſûrément d'excellens Mémoires de ce Païs-là; mais, s'étant mis en chemin pour revenir, il fut maſſacré par le Baſſa Turc de Suaquem; ce qui ſe fit, sans doute, contre la volonté de l'Empereur, qui aimoit Heyling, & qui ne le laiſſoit partir qu'à regret.

Basi-

BASILIDES prit, au commencement de son Regne, le nom de Seltam Segued, & ensuite celui d'Alan Segued. Il étoit né l'an 1607. & commença à régner l'an 1632.

ON trouvera le Nom de ses Successeurs dans l'Histoire & le Commentaire de Monsieur Ludolfe. Il n'est plus possible d'avoir aucun Commerce avec ce Païs-là. On en peut voir la Raison, dans le Grand, Tom. II. du *Voiage Historique d'Abyssinie*. „ Il eut été à souhaiter, dit-il *, que le Patriarche, „ qui certainement avoit de grandes & excellentes qualitez, ne „ se fût pas chargé de tant d'affaires, & qu'il n'eût pas fait tant valoir son Autorité, en se conduisant, en Abyssinie, comme dans „ un Païs d'Inquisition. Il révolta „ tout le Monde, & rendit les Catholiques, & en particulier les „ Jé-

* Le Grand T. II. p. 36.

„ Jésuites, si odieux, que la Haine „ qu'on a conçûë contre eux du- „ re encore aujourd'hui. „

IL ne me resteroit donc plus qu'à faire mention des Savans, qui ont fleuri & vécu parmi les Abyssins, s'il y en avoit quelques-uns. Nous n'en connoissons aucun. Leurs Abunas sont des Moines Egyptiens fort ignorans, qui ne s'attribuent point d'autre Fonction, que celle d'ordonner des Prêtres & des Diacres. Ils ne prêchent jamais, & n'écrivent rien pour l'Instruction du Peuple. Monsr. Ludolfe, page 298. & suiv. de son Commentaire, donne un Catalogue de tous les Livres Ethiopiens manuscripts, qu'il a vûs & connus en diverses Bibliotheques. On peut le consulter.

JE pourrois parler ici de l'Abbé Gregoire, si fameux par les Louanges que lui donne Monsieur Ludolfe, & par les Injures que lui disent les Renaudots, les le Grands,

Grands, & les autres Controversistes du bas Etâge.

MONSIEUR le Grand a eu la Hardiesse de dire, que, ni Tellès, ni Mendès, n'avoient jamais parlé de l'Abbé Grégoire. J'ai fait voir le contraire dans une de mes Défenses de Monsieur Ludolfe, insérée dans le X. Tome de l'*Europe Savante*, pag. 265. Voïez Tellez pag. 650.

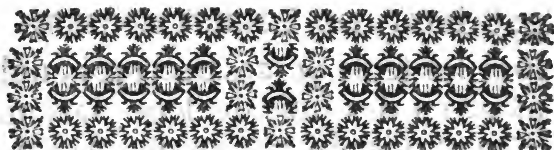
POUR connoître l'Abbé Grégoire, il faut lire ce que le savant Monsieur Fabricius a inséré dans un Livre incomparable, qu'il a fait imprimer à Hambourg l'an 1731. sous ce Titre: *Salutaris Lux Evangelii toti Orbi per divinam Gratiam exoriens &c.* On trouve, à la page 716. & suiv. de ce Livre, les Réponses de l'Abbé Grégoire, telles qu'il les avoit écrites en Langue Ethiopienne, & traduites ensuite en Latin. J'ai eu ce Manuscrit entre mes mains; & l'Edition, qu'en a donné Monsieur Fa-

bricius, ne contient que la Verſion Latine, quoique l'Original que j'ai vû & manié ſoit auſſi écrit en Ethiopien très purement & très élegamment. Cet Ecrit, intitulé *Theologia Ethiopica*, contient douze Chapitres, contre leſquels on ne ſauroit rien objecter. Je ne croi pas devoir ômettre ce qu'il dit du Nombre des Sacremens. *Myſteriorum* (i. e. Sacramentorum) *certus Numerus non eſt. Conſtat tamen illos dicere Myſterium Baptiſmi, Myſterium S. Cœnæ, Myſte- Confeſſionis. Alia Myſteria vel Sacramenta non ſunt in uſu.* Voilà pour les Renaudots, les le Grands, & les autres Miſſionaires de leur volée. Ils le digéreront, s'ils peuvent.

Je finis ici ce que je m'étois propoſé de dire ſur les Ethiopiens. Je vais paſſer à l'Egliſe Arménienne, qui eſt une autre Branche de la Secte des Monophyſites.

Fin du troiſieme Livre.

DIS-



HISTOIRE DU CHRISTIANISME D'ARMENIE.



LIVRE QUATRIEME, CONTENANT LES PROGRÈS ET LA DÉCADENCE DE SES MISSIONS.

VOICI encore une Branche considérable de la Secte des Monophysites. Les Arméniens & les Ethiopiens

 sont

ſont les ſeuls de ces Sectaires, qui aïent eu des Rois de leur Nation. Avant que de parler des Arméniens, je vais tâcher de donner une Idée de leur Antiquité, & de leur Païs.

Il eſt certain, que cette Nation a été fort célébre du Tems des Grecs & des Romains. Il me paroit difficile d'aſſigner les bornes & la ſituation préciſe de leur Païs. Il me ſuffira de renvoïer le Lecteur à Strabon, & aux Voïageurs récens. Je ne crois pas qu'on doive beaucoup diſtinguer les Arméniens des Medes, leurs voiſins. J'ai découvert une grande Conformité entre la Langue Arménienne, & le peu qui nous reſte de celle des Medes. C'eſt ce que je ferai voir dans peu.

Avant que d'aller plus avant, il faut ſavoir que les Medes, ſi célebres dans l'Hiſtoire Grecque, ont été ſouvent confondus avec les Perſes, quoiqu'ils euſſent des Mœurs différentes, & qu'ils ne ſe

servissent pas de la même Langue. Cela ne sauroit être inconnu à quiconque aura lû les Auteurs Grecs, qui ont parlé de Guerres, que Darius & Xerxés ont faites aux Grecs.

Il faut donc commencer par les Medes, dont les Rois, rapportez par Hérodote, ont des Noms tout-à-fait conformes à la Langue Arméniene.

ΔΗΙΟΚΗΣ le premier de tous, & le Fondateur du Roïaume, répond parfaitement au mot Arménien *Daiéak*, qui signifie un *Tuteur*, ou un *Nourricier*; & se trouve souvent, en ce sens-là, dans la Version Arméniene de l'Ecriture Sainte. Les autres Rois, Successeurs de Deiocés, portent des Noms, qui sont pareillement aisés à expliquer par l'Arménien; ce qu'on ne peut faire dans aucune autre Langue. Ces Rois sont Phraortés & Cyaxarés.

Le dernier de ces Rois Medes

eſt celui qui donne le plus de lumiéres, & qui mérite que nous nous y arrêtions un peu. C'eſt Aſtyagés, mot qui ſignifie, préciſément, en Arménien, le Nom de *Dieu.* On prononce ordinairement *Aſt-vades;* mais, la derniere Lettre a eu, autrefois, une Prononciation approchante du *Gamma* des Grecs. C'eſt ce que je puis prouver par pluſieurs Exemples que j'ai rapportez dans la Préface de mon *Dictionaire Arménien.* Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi les anciens Perſes ont adoré leurs Rois comme des Dieux, & leur en ont donné tous les Titres. C'eſt ce que leur reproche Iſocrate, en termes exprès, dans ſon Panégyrique. Le Poëte Eſchyle, dans la Tragédie des *Perſes*, fait ainſi parler le Chœur à Atoſſa, Mere de Xerxés. „ Nous „ vous ſaluons, Epouſe de Darius, „ Femme d'un Dieu des Perſes, „ & Mere d'un autre Dieu. „

Voyez

Voyez l'Edition de Stanley, page 236. Le Scholiaste sur cet endroit dit ces propres paroles: *les Persans appellent leurs Rois, des Dieux.* Je ne m'étendrai pas d'avantage, quoiqu'il me reste beaucoup de choses à dire. J'observe seulement, que le Poëte Aristophane rapporte, dans sa Comédie des *Acharnaniens*, des paroles, qu'il met à la bouche d'un Ambassadeur supposé du Roi des Perses. Cela consiste en deux Vers iambes, dans l'un desquels, qui est ensuite expliqué en Grec, on trouve à la fin le mot de *Satra*, qui signifie *le grand Roi.* De-là, il est aisé de trouver l'Origine du Nom de *Satrape*, qui, jusqu'à présent, a éxercé tant de Savans. Dans le Livre *de Mundo*, attribué à Aristote, on explique le Nom de *Satrape*, par celui d'*Esclave du grand Roi.* La Langue, dans laquelle j'écris présentement, ne comporte pas la multitude de passages, qu'il

qu'il me faudroit insérer ici. J'observerai seulement, que l'on trouve dans Daniel & dans Esdras, qui ont écrit depuis la Captivité de Babylone, plusieurs mots de la Langue des Medes, comme *Phartam*, *Patgen*, *Patgam*, & plusieurs autres, qui subsistent encore aujourd'hui dans la Langue Arménienne.

CECI ne doit pas m'arrêter, ne s'agissant dans mon Dessein, que de la Religion Chrétienne établie & corrompue parmi les Arméniens. J'observe ici prémiérement, que, de tous les Chrétiens Orientaux, ce sont ceux, à qui l'on a rendu le moins de Justice. N'est-il pas étrange, qu'on lise dans les *Voïages de Chardin*, Tom. I. page 153: „ Chacun sait, que la Langue Arméniene est une Langue moderne, & qui n'étoit pas connue „ il y a sept cens ans? „ Thevenot, Liv. II. de son *Voiage*, page 394. dit aussi ces paroles formelles.

les: *Il n'y a pas quatre cens ans que les Lettres des Arméniens sont inventées.* Tavernier dit aussi la même chose, Tom. I. Liv. IV. page 419. Ces Messieurs-là se sont mélez d'écrire sur des Faits, dont ils n'avoient point de Connoissance. A présent, peu de gens de Lettres ignorent, que nous avons une excellente Version de toute la Bible, composée par de savans Arméniens, au commencement du cinquiéme Siécle, c'est-à-dire environ l'an 412. de N. S. J. C.

Ce n'est donc point à tort, que les Arméniens se plaignent des Injustices qu'on leur a faites, & qu'on leur fait encore tous les jours. Deux Imposteurs Grecs, sous les Noms d'Isaac & de Nicon, qui se disent faussement Arméniens convertis, ont tâché de noircir toute la Nation par les Calomnies les plus atroces, & les plus mal inventées.

Il faudroit que je m'engageasse à composer un gros Volume,

si je voulois entrer dans tous les Détails de l'Histoire Arménienne. Mon Sujet ne le comporte pas; puisque je me suis principalement proposé de parler de cette Nation par rapport à son Christianisme. L'abondance de la matiére m'oblige de renvoïer le Lecteur au grand Ouvrage de Clément Galanus*, qu'il a intitulé: *Conciliation de l'Eglise Arméniene avec l'Eglise Romaine.* Ce Livre, qui a été imprimé à Rome, l'an 1650, en trois Volumes in folio, contient dans le premier toute l'Histoire Arménienne, selon les Traditions souvent fabuleuses de cette Nation. Les deux autres Parties ne traitent que de Controverse, & ne laissent pas d'être utiles pour la Connoissance des Dogmes de l'Eglise Arménienne.

On trouve, outre cela, l'Ouvrage d'un Auteur, pour lequel les

* Theatin Italien.

les Arméniens ont beaucoup d'Estime. C'est Moïse de Choren, Auteur que l'on rapporte au cinquieme Siécle. Je le croi plus récent, quoi que pourtant il ait quelque Antiquité, son Stile Arménien étant pur, mais extrémement mélé de Fables. Il a été imprimé deux fois: prémiérement en Armenien à Amsterdam in 8. Depuis cette Edition, deux doctes Anglois, Guillaume & George Whiston, Fils du celebre Professeur du même nom, qui a fait tant de bruit en Angleterre, l'ont fait imprimer en très beaux Caracteres Armeniens, avec une excellente Traduction Latine. Tout bien intentionnez qu'ils sont pour cet Auteur, ils n'ont pas pu dissimuler le peu de fond qu'on peut faire sur lui. Je parlerai bientôt du Patriarche Nerses, qui a donné en Vers un Abrégé de l'Histoire de Moïse. Ce Patriarche a vécu dans le douzieme Siecle, & est mort

mort l'an de Jesus-Christ onze cent septante trois; ce qui est une Preuve positive, je ne dis pas de l'Authenticité, mais de l'Antiquité de l'Histoire de Moïse. On trouve quelque-chose de meilleur dans l'Histoire de Procope de *Bello Persico*, & dans son Livre des *Edifices de l'Empereur Justinien*, page 52. de l'Edition du Louvre. Le Pere Combefis a donné, entre les Actes qu'il a ajoutez à son *Histoire des Monothélites*, une espece de Catalogue & d'Histoire des Rois & des Patriarches d'Armenie. Cette Piece, qui me paroit traduite en Grec sur un Texte Armenien, s'étend jusqu'au milieu du VII. Siecle. Cet Auteur s'accorde assez avec le Catalogue des Patriarches d'Armenie, que Galanus a donné tout entier dans le premier Tome de sa Conciliation. J'ai éclairci toute cette Histoire dans mes Notes manuscrites sur le Poëme Historique du Patriarche Nersès. Je les com-

communiquerai sans peine à quiconque souhaitera de les voir.

COMME il ne s'agit ici que de la Religion de cette Nation, je dirai en peu de mots, qu'outre les Sentimens des Monophysites, ils ont adopté beaucoup d'Erreurs, entre autres celle de l'Incorruptibilité du Corps de Jesus-Christ. Ils ont soutenu, & peut-être même quelques-uns le soutiennent-ils encore, que l'Humanité de Notre Seigneur Jesus-Christ n'étoit point sujette aux infirmitez de la Nature humaine, ni aux suites de la digestion. Cette Erreur, qui annéantit chez eux la veritable Humanité de Notre Seigneur, n'est qu'une Consequence de cet Axiome des Théologiens Scolastiques, *Actiones sunt suppositorum.* A Dieu ne plaise, que j'arrête mon imagination sur les suites de cette Erreur, à la quelle pourtant il n'est pas aisé de répondre, que dans le Systême des Nestoriens.

AU-RESTE, on peut obſerver beaucoup de Variations dans la Religion des Arméniens. Il n'y a pas lieu d'en être ſurpris. Ils ont eu des Liaiſons fort étroites, tantôt avec les Grecs, tantot avec les Latins. C'eſt de ceux-là, qu'ils ont reçu le Culte des Images, qui leur fut apporté dans le X. Siecle par un Moine nommé Gregoire de Nareka. Le Pere Villote lui-même, tout Jéſuite qu'il étoit, avoue page 51. d'une aſſez mauvaiſe Hiſtoire qu'il a fait imprimer en Langue Arménienne, que, du Païs des Francs, on transporta en Arménie * ce qu'on appelle le Sacrement de l'Extrême-Onction.

LE Changement le plus conſidérable, qui ſoit arrivé à la Nation Arménienne, doït être attribué à leur Union avec les Latins dans les douzieme & treizieme Siécles. Les

* L'an 1266.

Les Grecs, aiant conquis une partie de la haute Arménie sur les Sarazins, & le Païs étant entiérement ravagé, ils donnerent à un Seigneur Arménien la Province de Cilicie, où il s'établit avec ses Enfans & un grand nombre de Noblesse Arméniene. Ces Princes donnerent à la Metropole de leur Roiaume, qui étoit la Ville de Sis, le nom de Capitale de l'Arménie; car c'est ainsi que cette Province s'est appellée depuis ce tems-là. Gagik, qui est le Seigneur Arménien dont nous venons de parler, eut un Fils appellé Ruben, qui fut Pere de Constantin, & Aïeul de Thoros & de Léon. Ce Léon fut Aïeul d'un autre qui porta le même nom, & qui a été le premier Roi de la petite Armenie. On trouve une Médaille de lui dans le troisieme Tome des *Commentaires Historiques de Tristan de Saint-Amant*, pages 588. & 589. Cette Médaille, qui a trompé beaucoup de gens, qui ont voulu se

méler de l'expliquer, ſe trouve auſſi dans les Notes de Monſieur Cuper ſur Lactance *de Mortibus Perſecutorum.*



LE coté de la Tete eſt en Arménien, & le Revers eſt en Arabe. On en va voir la Raiſon, dans un Paſſage remarquable du *Miroir Hiſtorial de Vincent de Beauvais*, Livr. XXXII, Chap. XXIX. „ Hu-
„ jus Armeniæ Regnum acquiſie-
„ rant paucis antea temporibus
„ duo Fratres de majori Armenia,
„ Leo ſcillicet, ac Robinus. Et Ro-

„ binus

„ binus quidem major natu, prior
„ in ea regnavit, vel potius pro-
„ fuit, moriturus vero regnum &
„ Filiam ſuam ejusdem videlicet
„ Regni hæredem Fratri ſuo Leo-
„ ni commiſit, ejuſque fidei cre-
„ didit. At ipſe Leo Regnum in
„ ſemetipſum retorſit, quin po-
„ tius de Baronia Regnum ſibi fa-
„ cere voluit. Nam antea, ut di-
„ citur, Rex ibi non erat, ſed
„ Baro, qui Soldano Turquiæ ſub
„ Tributo ſerviebat. Itaque, ad
„ petitionem ipſius Leonis, Avus
„ Domini de Trouſot perrexit ad
„ Curiam Romanam, & ad Im-
„ peratorem Othonem, petens ab
„ ambobus, ut ipſum in legium
„ Hominem reciperent. Eccleſia
„ verò, ſub Conditione, ſalvo ſcili-
„ cet Hæredis Jure, recepit ipſum
„ in Hominem, & Otho ſimiliter.
„ Porro Archiepiſcopus quidam
„ Teutonicus, videlicet Mogun-
„ tinus, attulit eidem Leoni Co-
„ ronam, ſub tali Conditione, ut
„ omnes Pueros, infra XII An-

 „ nos

„ nos existentes, ipse Leo poni
„ faceret ad Litteras Latinas.
„ Tunc ergo Rex Leo dedit Ec-
„ clesiæ in Dotem Casale Esteli-
„ ce, Castrum Paparon, & alia
„ multa Casalia, pluraque alia.
„ Hæc autem omnia juraverunt
„ Barones, se firmiter servaturos.
„ Factum est autem hoc Anno
„ Domini M. CC. XLII. Porro
„ idem Leo ter infirmus, ter fe-
„ cit omnes Barones suos Robi-
„ no Nepoti suo jurare, tanquam
„ vero ac legitimo Domino suo,
„ & justo Hæredi Regni Armeniæ.
„ Filiam tamen suam, cui Regnum
„ relinquere disposurerat, Fratri
„ Antiocheni Principis in Con-
„ jungium dedit, & postea ipsum
„ dolosè interfecit. Ipso autem
„ Leone mortuo, quidam Baro
„ ejusdem Armeniæ, Constans
„ nomine, Filiam ejus violenter
„ rapuit, & postmodum eandem
„ invitam Filio suo Haythoni Ma-
„ trimonio copulavit, eique cum
illâ Regnum tradidit. „

CE

Ce qui vient d'être copié de Vincent de Beauvais donne un grand Jour à l'Explication que je vais rapporter de la Médaille. Du côté qui représente un Cavalier avec une Croix, qui est une Marque certaine de son Christianisme, on lit ces mots en Lettres Arméniennes majuscules. L*THAGAVOR THAGAVORATZ HAÏOTZ: c'est à dire, *Leon Rex Regum Armeniæ.* Je ne saurois me dispenser de rapporter ici la Lecture du Revers, qui est écrit en Langue Arabe.

„ Doreb nisch in mohr
„ Ass oltan alàzam
„ Gaïatz addonia Vaddin
„ Caichos rou ben Caickobad: ce qui signifie traduit littéralement en Latin,

Percussum est signum sigilli
Regis Maximi
Auxilii Mundi & Religionis
Caichosroës Filii Caickobad.

Vous trouverez le Nom & le Tems du Regne de ce Prince Turc dans la *Bibliotheque Orientale*

de Monsieur d'Herbelot, pag. 800. & 801. Vincent de Beauvais, Livr. XXXI, Chap. CXLIV, parle ainsi du Roi de la petite Arménie, comme il l'appelle: „ Porro Rex Armeniæ Minoris Soldani Turquiæ in CCC. Lanceis, per quatuor menses tenebatur servire, „ & insuper etiam facere proclamare Legem Mahometi semel „ in anno, in suâ majori Civitate. „ Monetam quoque in terra suâ „ fieri faciebat, cujus medietas „ Soldani erat. „

Je ne m'arrêterai pas d'avantage sur cette Médaille, dont j'ai donné une Explication fort détaillée, dans la Préface manuscrite de mon *Dictionnaire Arménien*, qui m'a couté douze Ans de travail, quoique je n'aie point eu en vûë l'Impression, vû le peu d'apparence que j'aurois eu à espérer de donner cet Ouvrage au Public, non plus que beaucoup d'autres, que je conserve correctement écrits dans ma petite Bibliotheque.

MAIS,

MAIS, il eſt tems de revenir à la Religion Arménienne, qui eſt le principal But, que je me ſuis propoſé dans cet Ouvrage. Je dirai donc prémiérement, que, quoique cette Nation, illuſtre d'ailleurs, ait ſoigneuſement conſervé la Religion Chrétienne, il n'y a aucune Communion parmi les Monophyſites, qui ſoit tombée dans des Erreurs plus groſſiéres. Il n'en faut pas juger, par l'Etat où ils ſe trouvent préſentement. Ils ont adopté pluſieurs Opinions des Grecs ou des Latins. Le Léon, dont nous venons de parler, étoit ſoumis à l'Egliſe Romaine, auſſi bien que tous ſes Succeſſeurs, juſqu'à la Deſtruction de la petite Arménie.

IL ne ſera pas hors de propos d'avertir ici, que l'on trouve, dans le Tome III. des *Nouveaux Mémoires des Miſſions de la Compagnie de Jéſus dans le Levant*, une Deſcription aſſez éxacte, & qui mérite d'être lûë, ſur l'Etat ancien & préſent de l'Arménie, tant par

rapport à l'Etat Politique, que pour ce qui concerne l'Etat Ecclésiastique. Cette Piéce est bien travaillée, selon les idées communes de la Nation Arménienne, qui ne sont pas toûjours sûres. Si l'on met à part les Préjugez de l'Auteur, qui est un Jésuite Missionaire, on ne se repentira pas d'avoir lû cet Ouvrage.

JE ne m'étendrai pas davantage sur ce que je pourrois dire de ces Communions Orientales. C'est un Champ trés vaste, & que j'abandonne à la pieuse Curiosité des Savans. Je me dispense donc de parler ici des Monothélites, Hérésie chimérique, qui n'a pas laissé de causer de grands Troubles, en son tems. On n'en sauroit faire mieux connoître le néant, qu'en observant, que cette prétendue Hérésie, que l'on fait passer pour une suite & une conséquence de celle de Monophysites, a pourtant été enseignée par Nestorius, & soutenue par tous ceux d'entre

les

les Orientaux, à qui on donne le nom de Neſtoriens. Cela ſuffit, pour faire tomber les Anathêmes, qu'on a prononcés contre la Perſonne du Pape Honorius. C'eſt une Querelle, qui a été d'un grand uſage aux Gens de Port-Roial, quoique dans le fond elle ne ſignifie rien.

PAR la même Raiſon, je ne dirai rien ici de la prétenduë Héréſie des *Adoptiens*, que l'on rapporte à la fin du VIII. Siécle, & dont on fait Auteurs Elipand Evêque de Tolede, & Felix Evêque d'Urgel. Il a plu à un ſavant Théologien Hollandois d'écrire un gros Livre ſur ce Sujet, où il a entaſſé une grande Lecture & beaucoup d'Erudition. Ce Théologien s'appelle Jean Weſſel, & ſon Livre a été imprimé in 4. à Rotterdam l'an 1727. C'eſt un Différend perſonel avec un autre Théologien Hollandois, qui a donné ſujet à cet Ouvrage, &

aux

aux Sophiſmes, dont il eſt rempli. Cette Diſpute n'intéreſſe plus perſonne, quoique l'on tâche de tems en tems de la renouveller; ſur-tout, quand les paſſions font leur jeu entre les Théologiens. Il me ſuffira de rapporter ici ce que dit, ſur ce Sujet, un Théologien, autant reſpectable par ſa Piété, qu'il eſt eſtimable par ſon Erudition. C'eſt Monſieur Werenfels, Profeſſeur en Théologie à Bâle, au Chapitre II, Paragraphe ſecond, de ſa premiere Diſſertation *de Logomachiis Eruditorum*. Je me contenterai de rapporter le Paſſage en Latin.

„ TEMPORE Caroli M. ingen-
„ tes turbas dedit inſignis Logo-
„ machia, occaſione cujuſdam
„ Felicis Urgelitani in Slergetibus
„ ad Pyreneos montes Epiſcopi,
„ qui docebat, Chriſtum, ſecun-
„ dum humanam Naturam, non
„ proprium patris filium, ſed
„ adoptivum eſſe, non diſſimilis
„ illi

„ illi, quæ inter Scholasticos postea est mota: *An Christus, quatenus est Mediator, sit adorandus?* Quæsitum enim tum erat, „ An Christus, secundum humanam Naturam, sit filius Dei naturalis an adoptivus? Adoptivum „ Felix dicebat, cui se adjunxit „ Elipandus quidam Toletanus, „ qui tanta vehementia sententiam suam defendit, ut adversarios, servos discipulos & præcursores Anti-Christi, & tanquam hæreticos extreminandos „ esse dixerit. Hadrianus verò „ primus Pontifex Romanus, existimans in Verbis Felicis Hæresin Nestorii de duabus in Christo „ Personis latere, Christum etiam „ secundum humanam Naturam „ proprium Dei filium, non adoptivum, (ne duplex filius statuatur quod vanè licet metuebat) definiit, adversamque opinionem tanquam hæreticam condemnavit, idque tribus Conci-

„ liis

„ liis, quorum uni ipſe Imperator
„ Carolus interfuiſſe dicitur. U-
„ tramque verò partem re ipſa
„ conſenſiſſe pluribus Georgius
„ Calixtus peculiari Diſſertatione
„ demonſtrat. „

TOUT ce que nous avons dit juſqu'à preſent aboutit à une ſeule choſe, je veux dire, à mettre au jour les Inconveniens des Diſputes de Mots, que la Paſſion fait naitre, & que l'Ignorance entretient. Si l'on pouvoit ramener les choſes à leur ſource, le Chriſtianiſme ſe réüniroit aiſément. C'eſt ce qu'on ne peut pas eſperer, pendant qu'on fera conſiſter la Religion Orthodoxe à prononcer avec Fùreur des Imprécations, des Malédictions, & des Anathêmes, contre des Morts, dont on prend fort ſouvent les penſées à contreſens. Nous n'avons point d'Exemple d'une pareille Conduite dans les Ecrits du *Nouveau-Teſtament*. Perſonne n'y eſt maudit nommément

ment. Saint Pierre même, dans le premier Chapitre des *Actes des Apôtres*, rapporte le Crime effroiable & la Punition de Judas, sans lui donner aucune Malédiction. Il se contente de dire, qu'il étoit allé en son lieu. Cela revient à des paroles rapportées par Suïdas: *C'étoit une Coutume parmi les Anciens de ne point injurier les Morts.* Suidas in Ἀποιχόμενα: Ἔθος ἦν τοῖς ἀρχαίοις τοὺς ἀποιχομένους μὴ λοιδορεῖν.

Je ne recapitulerai point ici tout ce que j'ai dit. J'aurois poussé plus loin mes Observations, si le mauvais état de ma Santé me l'avoit permis. Le peu que je dis excitera peut-être quelqu'un à porter les choses plus loin, & à amplifier mes Observations.

Je serois faché qu'on crût, que, dans les Discours precedens, j'ai voulu justifier toutes les Communions Orientales, & m'inscrire en faux contre les Erreurs qu'on leur attri-

attribue ordinairement. L'Infaillibilité ne ſe trouve nulle part, & ces anciennes Communions ſont tombées dans diverſes Erreurs, qui ne ſont pas toujours telles qu'on les repreſente ordinairement, mais qui pourtant ne ſont pas inexcuſables.

Leur plus grande Erreur, & la plus blamable, eſt l'Attachement ſuperſtitieux qu'ils ont pour le Jeune. Pluſieurs d'entre eux en font l'Eſſentiel du Chriſtianiſme; & quiconque jeune le plus rigoureuſement ſe croit le plus orthodoxe, & paſſe ordinairement pour tel.

Par éxemple, on ne ſauroit lire ſans étonnement ce que François Alvarez écrit qu'il à vû pratiquer aux Moines d'Ethiopie. Non contens de s'abſtenir des choſes les plus néceſſaires pour la vie, ils ſe plongent dans des etangs glacés, & y paſſent ſouvent les jours & les nuits entieres. Je rapporterai

rai quelques-unes de ses paroles tirées du Chap. CIX. de sa Relation. *Ha muitos Frades, que non comem pam na Coresma; e outros, que en todo ho Anno; e outros, que en toda sua Vida ho non comen.* Le Médecin Poncet, qui a voiagé en Ethiopie sur la fin du Siécle passé, rapporte ceci d'un Moine du plus fameux Monastere de ce grand Roiaume *. „ J'y vis un Vieillard „ âgé d'environ soixante & six „ ans, qui n'avoit vécu pendant „ sept ans, que de feuilles d'Oli- „ vier sauvage. Cette mortifica- „ tion extraordinaire lui avoit „ causé un crachement de sang, „ qui l'incommodoit beaucoup. „ Je lui donnai quelques reme- „ des, & je lui prescrivis un re- „ gime de vie un peu plus doux. „ C'étoit un très bel homme, & „ très poli, frere du Gouverneur „ de

* Lettres Edifiantes, IV. Recueil, pag. 160.

„ de Tigré. „ On voit par-là à quelles extremitez se laisse aller une ame seduite par une vaine superstition. C'est bien cela que l'on pouroit taxer d'Héresie, plutôt que diverses bagatelles sur lesquelles on insiste souvent mal-à-propos.

Quænam perversi rabies tam
stulta cerebri,
Dum mala formides, ne bona
posse pati * ?

Les autres Monophysites ne sont, ni plus sages, ni plus moderez. Les Arméniens, les Syriens, & les Cophtes, sont tous de grands Jeuneurs. Il faut voir sur ce sujet le savant & judicieux Monsieur Assemani, Tome premier de sa *Bibliotheque Orientale*, pag. 226. Tout Syrien qu'il est, il ne peut pas s'empécher de desaprouver de pareilles pratiques. Je ne sai si on peut objecter la même chose aux Nestoriens, qui ont aussi leurs defauts

* Rutilius, Libr. I. Vers. 445.

defauts, mais qui peut-être n'ont pas poussé si loin celui-là.

On auroit tort de croire, que je blame ici le Jeune & une sage Abstinence. Je n'en veux qu'à l'excès, vicieux en toute chose, & principalement en celles où il s'agit de la Pratique des Vertus Chrétiennes. Avec tout cela, on ne doit point faire de difficulté de reconoître ces Orientaux pour des Membres de la Religion Chrétienne, de laquelle ils ont au moins conservé les Articles fondamentaux.

Il est vrai, qu'au commencement de leurs Schismes, ils se sont laissé aller à de terribles Animositez, & à des Cruautez dont le recit fait frémir. Cela ne doit être imputé qu'aux Prélats & aux Ecclésiastiques. La Condition des Peuples seroit bien déplorable, s'ils étoient comptables à la Justice Divine des Emportemens & des Injustices de leurs Conducteurs.

CES Cruautez n'ont point été de durée, & on peut dire qu'aujourd'hui il n'en reste presque aucune trace. Il n'en est pas de même de l'Eglise Occidentale, où les Fureurs des Croisades anciennes, & de l'Inquisition moderne, ont été portées à des excès, qui deshonorent la Nature humaine. Ainsi, je ne fais point de difficulté de donner le Nom de Chrétiens aux Nestoriens & aux Monophysites. Je n'oserois dire la même chose des Espagnols & des Portugais. Je croi, qu'on ne sauroit, sans blasphême, leur donner le Nom de Chrétiens. En effet, qu'ont-ils du Christianisme? Des Reliques, des Images, des Processions scandaleuses, telles que sont celles, qui accompagnent ce qu'ils appellent des Actes de Foi. On y conduit au Supplice, & on offre en holocauste à l'Evêque de Rome de pauvres Innocens, que l'on fait mourir dans le plus cruel Sup-

Supplice du monde. Tout cela se fait avec pompe; & les plus grands Seigneurs de Portugal, qui se font un honneur de conduire au Supplice ceux que l'Inquisition a condamnez, deviennent par-là de véritables Valets de Bourreau. Que l'on y condamne quelquefois des Innocens, c'est un Fait avoué des Inquisiteurs mêmes. François Pegna, dans la troisiéme Partie du *Directoire des Inquisiteurs*, pag. 565. de l'Edition de Rome, parlant des Innocens, qui sont injustement condamnez à mort par le Tribunal des Inquisiteurs, écrit ces paroles mémorables: „Nec
„ quisquam dicat injustè se hac
„ ratione condemnari, nec con-
„ queratur de Judicibus Eccle-
„ siasticis, vel de Judicio Ecclesiæ
„ ità statuentis, quæ de occultis
„ non judicat. Sed si fortassis per
„ iniquos testes est convictus, fe-
„ rat id æquo animo, ac lætetur
„ quod pro veritate mortem pa-

„ tiatur. „ *Que personne ne dise qu'il est condamné injustement, & ne se plaigne, ni des Juges Ecclésiastiques, ni du Jugement de l'Eglise. Mais, s'il est injustement condamné, qu'il mette sa joye en ce qu'il souffre pour la Justice.* C'est ainsi que ces paroles Latines sont traduites dans les *Mémoires de l'Inquisition*, pag. 227. Tome. I.

Il y a encore une Reflexion à faire. En Portugal, il se trouve beaucoup d'Inquisiteurs, & d'autres Ecclésiastiques, qui sont de Race Juive, quoiqu'à l'aide des faux témoins ils aïent fourni leurs preuves de *Casa limpia.* Ces gens-là sont les plus animez à faire périr les Innocens. Les Anglois habituez à Lisbone, aïant assisté à un *Auto da Fe*, & ouï les Sentences, qui condamnoient à mort des gens, qui, jusqu'à leur dernier soupir, protestoient qu'ils mouroient & avoient toûjours été Chrétiens, s'en retournérent chez eux bien per-

persuadez, & le disant entre eux, que les Juifs Inquisiteurs assouvissoient leur haine & leur vengeance, en faisant cruellement mourir les Chrétiens. C'est ce que m'a conté un Gentilhomme François, qui a fait à Lisbone un séjour de plus de douze ans. L'Auteur des *Mémoires Historiques pour servir à l'Histoire des Inquisitions*, tout Catholique qu'il est, convient assez de ce que je viens de rapporter. Pour connoître l'Inquisition, il faut lire le *Directoire des Inquisiteurs de Nicolas Eymeric Dominicain*, avec les *Commentaires de François Pegna.* La meilleure Edition de ce Livre est de l'An 1585, à Rome, in folio. La cruauté exercée envers les Gens, qui ont des Sentimens, qui ne conviennent pas avec ceux de leurs Persécuteurs, ne s'est établie que par degrez: on a commencé par maudire & anathématiser, comme nous l'avons déjà remarqué.

Cette mauvaiſe maniére d'agir vient des Grecs, comme Cicéron le témoigne, *de Finibus bonorum & malorum* Livre II. *Sit iſta in Græcorum levitate perverſitas, qui maledictis inſectantur eos, à quibus de veritate diſſentiunt.*

CETTE Digreſſion m'a mené plus loin que je ne penſois. Cependant, elle ne me paroît pas ici tout-à-fait hors de ſa place. Le Contraſte de ces Chrétiens d'Orient avec les Portugais & les Eſpagnols pourra fournir aux Gens-de-bien des ſujets de méditation propres à les édifier, & à les conduire à la connoiſſance de la Vérité.

LORSQUE j'ai parlé de Dioſcore, Patriarche d'Alexandrie, j'ai oublié de faire mention d'une Remarque aſſez curieuſe. Dans les Actes du Concile de Chalcédoine, on trouvera une Requête d'un Diacre d'Alexandrie, nommé Iſchirion, où ce Dioſcore, qui paſ-

ſe

ſe pour un grand Saint parmi les Monophyſites, eſt repréſenté comme un homme perdu de débauche; & qui, entre pluſieurs femmes de mauvaiſe vie qu'il entretenoit, en avoit une fort diſtinguée nommée Irene, du Commerce de laquelle avec ce Prélat le Peuple d'Alexandrie railloit publiquement de bouche & par écrit. Il reſte encore aujourd'hui une Epigramme, dans le Livre II. de l'*Anthologie Grecque*, qui fait manifeſtement alluſion à ce que je viens de rapporter.

Εἰρήνη πάντεσσιν ἐπίσκοπος εἶπεν ἐπελθών.
Πῶς δύναται πᾶσιν ἣν μόνος ἔνδον ἔχει.

La Liturgie d'Alexandrie commençoit par ces paroles, que l'Evêque prononçoit, Εἰρήνη πᾶσιν: c'eſt-à-dire *la Paix ſoit à tous**.

Le

* Voyez le Recueil des Litturgies de M. Renaudot, Tom. I. pag. 131.

Le mot Grec Εἰρήνη, qui ſignifie *la Paix*, étoit auſſi celui de la Maitreſſe de Dioſcore, & cela fait le Jeu de l'Epigramme: *Comment peut-il offrir celle qu'il garde renfermée dans ſa Maiſon?*

IL ne faut pas oublier, que, de toutes ces Sectes Orientales, aucune n'a eû des Rois dans ſa Communion, excepté celle des Jacobites; Nom, ſous lequel on comprend ordinairement les Monophyſites. Ils ont eu des Rois de leur Secte, le Négus d'Ethiopie qu'on appelle vulgairement le Prête-Jean, & quelques Rois d'Arménie, qui pourtant n'ont jamais été trop étroitement attachez à leur Communion.

JE ne crois pas que l'on puiſſe me blamer d'avoir inſeré ci-deſſus la Relation entiere du Patriarche Jean Bermudez. C'eſt une Piéce très rare & très curieuſe, & que je ne pouvois pas me diſpenſer de rapporter entière ou par extrait.

La

La premiere voie m'a paru la meilleure, & la plus instructive pour les Lecteurs.

LES Commnnions Orientales ont assez bien conservé les poinrs fondamentaux du Christianisme & representent en plusieurs choses les vrais commencemens de notre Sainte Religion. Sur la Divinité de Notre Seigneur, elles sont certainement orthodoxes, aussi bien que sur le Dogme de la Redemption qu'il nous a procurée par sa mort. Pour ce qui concerne la Procession du Saint Esprit, si l'on veut être équitable, on conviendra aisément, qu'il n'y a entre elles & nous qu'une pure dispute de mots.

SI en diverses choses les Chrétiens Orientaux paroissent s'approcher de quelque Dogme de l'Eglise Romaine, il ne faut pas en être surpris. Dans le tems des Croisades ils ont eu un assez long commerce avec les Latins, & comme leur Theologie n'a jamais été bien

bien formée, ils ne faiſoient point de difficulté de les entendre, au moins ſur les matieres qui ne concernoient pas les points ſur les quels ils étoient diviſez. C'eſt ainſi que pluſieurs Grecs, du nombre de ceux que les Catholiques Romains appellent Schiſmatiques, font leurs Etudes de Theologie à Padoue, & adoptent ſans façon tous les Dogmes de l'Egliſe Latine, lors qu'ils ne ſont point en contradiction avec ceux qui font les motifs de leur ſeparation. Par une pareille conduite, la plus part des Orientaux ont admis le Nombre ſeptenaire des Sacremens, quoique ce Nombre même ne ſoit pas d'une grande Antiquité dans l'Egliſe Romaine. On peut voir ce que j'ai dit ſur cela dans mon *Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes.*

LA Tranſubſtantiation, qui eſt le Dogme favori de l'Egliſe Romaine, n'eſt abſolument point connue parmi eux. Je ne puis me diſpen-

penſer de rapporter ici ce que j'ai ecrit autrefois dans l'Article ſixieme du Mois d'Aout 1719. de l'*Europe Savante*. Voici quel eſt mon Sentiment ſur l'Antiquité de la Tranſubſtantiation. Je la crois née en Egypte, comme une ſuite de l'Opinion des Monophyſites. Elle y parut d'abord comme une Aſſomption du Pain & du Vin en Union hypoſtatique avec le Corps & le Sang de Notre Seigneur, & par cette Union ne faiſant plus qu'une Nature avec lui. Cette Doctrine eſt clairement établie dans une Homilie à l'uſage des Egliſes d'Egypte, de laquelle Monſieur Renaudot produit un Fragment ſuivi de quelques Autoritez ſemblables, page 245. du Tome premier de ſes *Liturgies*. Un Eveque d'Egypte dit la même choſe, je veux dire, que Jeſus-Chriſt s'unit au pain, page 294. du même Volume, Tome II. du même Recueil, page 93. Denys Bar-

Barſalibi, Prélat Monophyſite, s'explique ſur le même ſujet le plus clairement du Monde, en ces mots de la Traduction Latine de M. l'Abbé : *Deſcendit Spiritus ſanctus ſuper Panem & Vinum: quando quidem enim Filius deſcendit & unitur illis perſonaliter &c.* Et plus bas: *Pater quidem vult ut uniatur Filius perſonaliter Pani & Vino.* La même choſe eſt repetée deux ou trois fois dans la page ſuivante; &, page 369 du même Volume, M. Renaudot produit une Autorité ſemblable, tirée d'une Homilie à l'uſage de l'Egliſe d'Alexandrie Enfin, page 368. les Jacobites font dire à Jeſus-Chriſt, dans une de leurs Liturgies: *Panem & Vinum per Unionem aſſumens in Patena & Calice habitabo.* Tous ces Paſſages, tirez des ſeuls Ouvrages de M. l'Abbé, prouvent évidément, que les anciens Monophyſites ne reconnoiſſoient la Préſence reelle du

Sau-

Sauveur dans l'Euchariſtie, que par l'Aſſomption en Unité hypoſtatique du Pain & du Vin avec le Corps & le Sang de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Il n'eſt pas difficile de comprendre, que, dans des tems d'ignorance, ce ſentiment, qui alloit à augmenter la Dignité des Myſteres, & la Veneration des Paſteurs, ſe repandit parmi ceux mêmes que nous appellons aujourd'hui *Orthodoxes*. Le Concile de Conſtantinople ſur les Images avoit laiſſé echapper des paroles, qui ruinoient cette Hypotheſe: mais, elle fut établie avec le Culte des Images dans le Second Concile de Nicée. Ce fut auſſi environ ce tems-là, qu'elle paſſa en Occident, & qu'après diverſes contradictions elle s'y établit ſur le pied où elle eſt aujourd'hui.

Les Neſtoriens, qui ont toujours eu une grande Averſion pour les Monophyſites, ont auſſi eu, quoi-

qu'en puiſſe dire Monſieur l'Abbé, beaucoup d'éloignement pour cette Aſſomption du Pain & du Vin de l'Euchariſtie. C'eſt ce qu'il n'auroit pas fallu diſſimuler, lorſqu'au ſecond Tome des *Liturgies* il a été queſtion du Dogme des Neſtoriens ſur le Sacrement du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt. Monſieur Renaudot a lu & cité le Synode de Diamper. Pourquoi a-t'il ſupprimé des Véritez, qui ne devoient pas lui être inconnues? Je vais faire ce que tout autre auroit fait en ſa place, & les propoſer ſans deguiſement aux yeux du public. Dans l'Action troiſiéme, Decret XIV, de ce Concile, Don Alexis de Menezès proſcrit le Livre Syriaque du Patriarche Timothée. „ Em que en tres capitulos ſe blaſ-
„ fema do ſantiſſimo Sacramento
„ do Altar, dizendo impiamente,
„ que nam eſtava nelle o Corpo
„ verdadeyro de Chriſto Senhor
„ noſſo, ſe nam a Figura delle: „
c'eſt

c'est-à-dire, *Dans lequel, en trois Chapitres* (différens), *il y a des blasfémes contre le très saint Sacrement de l'Autel; & il y est dit avec impiété, que le veritable Corps de Jesus-Christ ne s'y trouve point, mais seulement la Figure.* Cela est bien plus fortement exprimé dans Govea, fol. 59. col. 1. La même Proposition est condamnée dans les Livres des *Homélies*, dans celui qu'ils appellent l'*Exposition des Evangiles*, dans le *Bréviaire* même des Chrétiens Malabares, & dans le Livre de l'*Office des Morts*: par où il paroît clair comme le jour, que les Nestoriens Orientaux ne croïoient, ni la Transsubstantiation, ni la Présence réelle, avant l'Arrivée des Portugais dans les Indes.

IL faut joindre ici quelques Témoignages des Auteurs Nestoriens, qui sont formellement contraires à la Doctrine de la Transsubstantiation. George d'Arbelle, qui vi-

voit & écrivoit dans le dixiéme Siécle, fournit ici une Autorité fort considérable, & contre laquelle il n'y a aucune prescription qui puisse tenir. Le Passage, tel que je l'ai traduit, se trouve au Tome XXI. de la Bibliothéque Germanique, page 38. & dans mes *Additions à l'Histoire du Christianisme des Indes*, pag. 29.

TIMOTHE'E, Patriarche des Nestoriens, s'explique aussi clairement, dans un Livre qu'il a écrit des Sacremens de l'Eglise. Je copie & traduis ses propres paroles, comme je les trouve dans la seconde Partie du troisieme Tome de la *Bibliotheque* de Monsieur Assemani, page 294. Je ne dois pas oublier, que ce Patriarche Timothée vivoit dans le quatorzieme Siécle.

„ COMMENT le pain qui n'est „ point chair, & le vin qui n'est „ point sang, sont-ils appellez „ corps & sang? Nous disons à „ cela

„ cela, que comme la Nature Hu-
„ maine de Jesus-Christ est ap-
„ pellée Dieu, & l'est en effet,
„ non par sa propre Nature, mais
„ en vertu de son Union avec la
„ Nature Divine; de même, le
„ pain & le vin, quoiqu'ils ne
„ soient ni corps ni sang, en por-
„ tent pourtant le nom, à cause de
„ la Grace du Saint-Esprit, qui
„ descend sur les Symboles. Si
„ quelqu'un objecte : Par cette
„ Grace, le pain & le vin sont le
„ corps & le sang de Jesus-Christ;
„ or, le corps & le sang du Sei-
„ gneur, à cause de l'Union qu'ils
„ ont avec Dieu, sont Dieu. Qui
„ est-ce qui peut admettre cet-
„ te Conclusion? Nous répon-
„ dons: Si nous affirmions, que le
„ pain & le vin sont corps & sang
„ de leur Nature,.....la Consequen-
„ ce seroit juste; mais, la chose
„ étant autrement, le pain & le
„ vin n'étant corps & sang que
„ par Grace, on ne peut pas en

„ conclure, que de leur Nature „ ils ſoient Dieu. „

CECI ſervira de Réponſe aux Difficultez qu'a faites ſur ce Paſſage de Timothée le R. P. le Brun dans le troiſième Tome de ſon *Explication des Ceremonies de la Meſſe*, page 441. & ſuivantes. Comme un Patriarche, Homme ſavant d'ailleurs, ne ſauroit être ſoupçonné d'ignorer les Sentimens de ſon Egliſe, il faut ſe rendre ici, & convenir de bonne-foi, que les Neſtoriens n'ont point cru la Tranſſubſtantiation.

ON peut juger préſentement quel cas on doit faire de l'Atteſtation que produit le P. le Brun, page 421. de ſon *Explication des Ceremonies de la Meſſe*. J'ai eu, il y a plus de quarante ans, l'Original de cette Piéce entre mes mains; mais, alors, je n'entendois pas aſſez la Langue Syriaque. Je ne l'ai appriſe, que depuis que ſuis ſorti du Roïaume de France.

CETTE

CETTE Atteſtation, qu'on n'auroit pas dû produire, porte de manifeſtes preuves, je ne dirai pas de ſuppoſition, mais de corruption. Je veux dire, qu'elle a été donnée & traduite ſur un Modelle Latin. Elle commence par ces paroles: *Nous, Metropolitain & Prêtres de l'Egliſe du Peuple des* NESTORIENS, *qui ſont dans la ville de Diaberker &c.*

IL eſt certain, de l'Aveu même de Monſieur Aſſemani, que ces Chrêtiens Orientaux, bien loin de ſe donner le nom *Neſtoriens*, ne veulent pas ſeulement ſouffrir qu'on les appelle ainſi: *Neſtorianum Nomen à ſe amoliri conentur.* Voiez la *Bibliotheque* d'Aſſemani, ſeconde Partie du Tome troiſieme, page 627. Toutes les paroles de cette Atteſtation en font connoître la fauſſeté & la ſuppoſition. On peut principalement inſiſter ſur celles ci: *Nous croïons fermement, qu'après les pa-*

roles de Jeſus-Chriſt, que le Prêtre prononce, par l'Autorité qu'il a reçue du Ciel, la ſubſtance du pain eſt changée en la ſubſtance du corps de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, & que la ſubſtance du vin eſt changée en la ſubſtance de ſon ſang précieux; en ſorte qu'il ne reſte rien du pain & du vin, que les accidens de l'un & de l'autre.

CES paroles ſont tellement marquées au coin de la Théologie Scholaſtique de l'Egliſe Romaine, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre, pour peu d'attention qu'on apporte à les examiner. On s'apperçoit d'abord, qu'elles ont été dictées par un Miſſionaire Latin. Pour de l'argent, on a tout ce qu'on veut de ces pauvres Prélats Orientaux. Ainſi, leurs Témoignages ne prouvent rien du tout.

LE Culte divin conſiſte principalement chez ces Chrêtiens dans leurs Liturgies, qui, quoique ſouvent différentes dans les expreſſions,

ſions, conviennent pourtant preſque toujours pour les Céremonies & la Doctrine.

C'EST ici le grand cheval de bataille des Miſſionaires. Les Liturgies portent chez eux le nom de Meſſes, nom abſolument inconnu aux Orientaux. Certainement, il y a plus d'une Différence eſſentielle entre la Meſſe & les Liturgies.

PREMIEREMENT, la Liturgie eſt une Formule antique de l'Office Divin, établie ſur les paroles de l'Evangile, & ſur celles de Saint Paul au Chapitre onzieme de la prémiere Epitre aux Corinthiens. Cette Formule, qui, au commencement étoit fort ſimple, a reçu dans la ſuite des tems diverſes Augmentations tant de Priéres que de Cérémonies. C'étoit une Priére commune à tous les fidéles, quoique les Prêtres y préſidaſſent, en célébrant pourtant tous enſemble, ce qui s'obſerve

encore aujourd'hui en Orient. L'Eglise Latine a aboli cette Coûtume, & se retranche à un seul Célébrant ; ce qui n'est point conforme à l'Antiquité. On a inventé & admis des Messes sans Communians, & des Messes basses, qui n'ont pas peu contribué au Renversement de la Doctrine ancienne.

On peut dire véritablement, que ces Chrétiens ne connoissent point la Messe, & que fort mal à propos on a donné le nom de Messe à leurs Liturgies. J'irois trop loin, si je m'étendois d'avantage sur ce sujet. D'ailleurs, l'exemple de M. Ludolfe suffit pour m'épouvanter. Ce savant Homme est tombé entre les mains de deux Controversistes violens, fort prévenus, & peu éclairez. Je ne saurois laisser passer cet Article, sans m'y arrêter un peu.

J'en ai déja touché quelque-chose dans l'*Europe Savante*, où j'ai

j'ai, en quelque maniére, vuidé tout ce que j'avois à dire contre M. l'Abbé Renaudot. Je vais passer à M. l'Abbé le Grand; Homme, s'il m'est permis de le dire, fort ignorant dans ces Matiéres-là, & fort peu équitable.

ECOUTONS-le parler au commencement de la quinzieme Dissertation qu'il a ajoutée à sa *Relation Historique d'Abyssinie*. „ Il „ n'est pas difficile, en lisant l'*His-* „ *toire d'Ethiopie de Mr. Ludolfe*, „ de voir qu'elle n'a été entrepri- „ se, que pour montrer la Différen- „ ce qu'il prétend être d'un cô- „ té entre l'Eglise de Rome, & „ celle d'Alexandrie; &, de l'au- „ tre, la Conformité qu'il croit „ trouver entre cette même Eglise „ d'Alexandrie, & celle des Pro- „ testans. „

ON peut dire, que jamais Accusation n'a été plus injuste. Mr. Re-

naudot, & Mr. Simon même, ont attaqué M. Ludolfe, en lui attribuant des pensées qui ne sont jamais venuës dans son esprit. Son dessein n'étoit que de traitter de l'Histoire d'Ethiopie, & il n'a jamais voulu s'embarrasser des Controverses de Religion, desquelles il n'a parlé qu'autant que l'éxigeoit l'Histoire qu'il avoit entrepris d'écrire. Aussi s'est-il tellement justifié, qu'on devroit avoir honte de renouveller contre lui de pareilles Accusations. M. Juncker, savant Professeur Saxon, a donné, en Latin, une *Vie de M. Ludolfe*, imprimée à Leipzig l'an 1710. où ce Grand-Homme est pleinement justifié D'où peut venir un pareil Acharnement contre un Homme de mérite, & parfaitement équitable? Il n'étoit point Ecclésiastique, & ne jouïssoit d'aucun Revenu, que de ceux de ses Charges & de ses Emplois.

On ne peut pas dire la même chose de M. Renaudot, & de M. le Grand, qui n'ont point eu honte de joindre à leur Nom, à la tête de leurs Ouvrages, les Titres des Bénéfices Ecclésiastiques, dont ils étoient en possession.

L'IGNORANCE de M. le Grand est telle en toute chose, que j'aurois honte de m'y arrêter. Il confond l'Hippopotame avec les Loups marins, que l'on trouve dans les Mers du Nord. Il prend pour le même Animal le Requin, & le Lamentin, qui sont entiérement différens entre eux. L'Ambre gris, & l'Ambre jaune de la Mer Balthique, sont la même chose pour lui. Mais, à quoi bon s'arrêter à remarquer l'Ignorance d'un Homme, qui écrit par-tout sans Discernement?

MONSIEUR le Grand reproche à M. Ludolfe, qu'il est redevable au P. Balthazar Tellez de ce qu'il y a

y a de sûr & de raisonnable dans ses deux Volumes in folio *........ D'abord il lui reproche, *qu'il n'est pas savant dans la Philologie, & qu'il ne sait pas les Langues Orientales. Il paroit que ce Jésuite avoit pour le moins autant de Belles-Lettres, que M. Ludolfe.* Remarquez bien ce *pour le moins*, qui fait pleinement connoître le peu d'équité & de goût de Mr. le Grand.

TELLEZ est un Ignorant, & un pur Déclamateur. Je me serois passé de le dire, si je ne m'y trouvois pas contraint, par de pareilles Invectives. Je vais rapporter mes Preuves, tirées des Ouvrages de ce Jésuite.

JE ne dirai qu'un mot de son Stile ampoulé, rempli de jeux de mots, & de métaphores puériles. Voici comme il commence le Cha-

* Relation Historique d'Abyssinie, pag. 275. d'Edit. d'Amsterdam.

Chapitre VI de ſon I. Livre, où il décrit ce qu'il a pris pour les Sources du Nil. *Temos Deſcuberta a Fonte do Nilo, que tam encantada parecia, ſendo que melhor lhe quadrava o nome de encantoada no meyo de hum Reyno que he parte de Ethiopia Interior.* „Nous avons „ préſentement découvert la Sour„ce du Nil, qui paroiſſoit ſi en„chantée, quoique le nom d'encan„tonée lui convint bien mieux. „ Beau Modele d'Eloquence, & parfaitement convenable au goût des Portugais! Le Livre de Tellez eſt tout écrit de la même maniére. Page 5. colomne prémiere, il dit que les Jéſuites ont découvert une infinité de Païs, & une plus grande Etendue de Mers, que n'avoit fait Cadmus en recherchant cette Toiſon d'Or ſi cachée; *do que Cadmos, buſcando eſte tam eſcondils Vello de Ouro.*

PAGE 280, parlant d'un Cavalier Ethiopien, qui ſe précipita a-

vec

vec ſon cheval du haut d'une montagne, il ajoute cette belle Remarque: *Ce cheval n'aiant point d'ailes comme le Pegaſe de Theſée, il fut briſé dans ſa chûte:* „ Foy o cavalo pelos ares, & como nam „ tenha azas, como o Pegaſo de Theſeo, ſe fez em pedaços. „

Je ne finirois point, ſi je m'arrêtois à remarquer toutes les Ignorances de Balthazar Tellez. En voilà aſſez, pour confondre ceux, qui, après Mr. le Grand, oſeront le mettre en parallele avec Mr. Ludolfe.

La Religion des Ethiopiens n'eſt pas fort épurée. Cependant, elle conſerve beaucoup de Veſtiges de l'Antiquité. Quoique le Monachiſme ait beaucoup prévalu chez eux, & que le Jeûne, comme nous l'avons déja remarqué, ſoit ſi rigoureux, que ce qu'on en raporte paroiſſe preſque incroïable, ils ne laiſſent pas de s'affranchir, quand ils le jugent à propos, de

l'austérité de ces Observances superstitieuses. Ce que M. le Grand dit, page 94. de son second Tome, que leurs Moines ne se marient jamais, est convaincu de faux par le Témoignage de Tellez, dont voici les paroles, page 483. colomne premiére. *O ser Monges nam lhes tira se em casados* &c: c'est-à-dire „ le Monachisme ne „ les empêche pas de se marier. „ Ils peuvent d'ailleurs prétendre & parvenir aux plus hautes charges de l'Empire. On en a vû, qui ont commandé des armées, & qui se sont signalez par leur vaillance. On en trouve un exemple memorable dans la Relation de François Alvarez.

CE seroit une peine perdue, que de vouloir concilier les Sentimens de ces Chrétiens avec ceux de l'Eglise Latine. C'est à cela que s'interessent principalement les Missionaires que le Pape envoïe dans ces païs-là. Il seroit, sans doute, plus à propos de procurer une plus ve-

veritable Réünion entre tous ces pauvres Chrétiens. Rien ne paroit plus aisé, dans la speculation; mais, la pratique, munie de mille préventions ridicules, s'opposera toûjours aux souhaits des persones bien intentionées pour la paix. D'ailleurs, il n'est pas loisible de leur parler d'union & de reconciliation, à moins qu'on ne mette à la tête des articles de paix l'Autorité souveraine du Pape; ce qui sera toujours un empêchement invincible à la Réünion.

Il faut, outre cela, maudire & anathamatizer des morts, empiétant sur les droits du souverain Juge des Hommes. Si vous ne dites pas Anathême à Nestorius, en maudissant son nom & sa mémoire, vous ne passerez pas pour un bon Chrêtien chez les Monophysites, qui de leur côté maudissent la Personne de Saint Léon le Grand, & de tous ses Adhérans.

La Religion Chrétienne ne nous four-

fournit aucun exemple de malediction personnelle, ni dans les Saints Evangiles, ni dans les Epitres des Saints Apôtres. Plût-à-Dieu que les Chrétiens, qui ſont venus depuis, ſe fuſſent réglez ſur de ſi louables modelles ! On s'en eſt entiérement éloigné. On ne fait mention des gens que l'on croit hérétiques, qu'en leur attribuant un deſſein formel de ruïner la Religion, & de s'oppoſer à l'Evangile. Sur ce pied-là, on les traitte de perfides & de ſcélérats, & on les accable d'Injures. Souvent même on a recours à la Calomnie. Peut-on croire, qu'il y aït jamais eu des hommes au monde, qui, de gaïeté de cœur, aïent voulu s'oppoſer à la Vérité, & perdre leur prochain, en pendant leurs propres ames ? Si l'on ſe contentoit de dire, que tel & tel Hérétique a péché par ignorance, ou par un faux zêle, on ſeroit excuſable, au moins juſqu'à ce qu'on l'eût prouvé. Mais,

on débutte par des Injures & par des Accuſations abſolument inſoutenables. C'eſt la vieille pratique: depuis tant de ſiécles, elle ſubſiſte encore aujourd'hui.

MONSIEUR Aſſemani, qui eſt autrement aſſez poli & équitable, parlant de Philoxene, Evêque d'Hiérapolis, refute les Calomnies que les Prétendus Orthodoxes avoient répandues ſur la Perſonne de Philoxene, diſant entre autres choſes, qu'il n'avoit jamais été batizé. Cela devoit lui ſuffire: mais, comme il n'eſt pas permis de parler d'un Hérétique ſans en dire du mal, voici ce qu'il ajoute*. *Quare veroſimilius puto cæteris Xenajæ flagitiis, quæ plurima erant & veriſſima, hoc aliud nequaquam verum de Baptiſmo non ſuſcepto, ex famâ, quæ res hujuſmodi exagerare ſolet, ab orthodoxis in odium flagitio-*

* Aſſemani Biblioth. Tom. II. pag. 12.

tiosissimi hominis adjectum fuisse. C'est-à-dire: „ Je crois donc „ qu'il est plus vraisemblable, qu'on „ a ajouté aux autres Crimes de „ Philoxene, qui étoient en grand „ nombre & très veritables, cet „ article qui est faux, & qui nie qu'il „ eut jamais reçu le Bapteme. „ Ce fut un bruit établi temerai- „ rement, & cru par les Ortho- „ doxes, à cause de la haine qu'ils „ portoient à ce méchant hom- „ me. „ Monsieur Assemani auroit bien dû articuler ces Crimes de Philoxene, qui étoient en si grand nombre, & si veritables. Il s'agissoit d'un homme fort savant, fort pieux, & qui porta la Constance jusqu'à souffrir la mort pour des sentimens qu'il avoit sans doute veritablement embrassez. Est-il permis de decrier ainsi les Gens? C'est une Conduite, que le vrai Christianisme desavoue.

Je pourrois ici m'étendre sur les Cérémonies qu'on a mises au

nombre des Sacremens. Il eſt certain, par exemple, que la Confeſſion Auriculaire n'a jamais été parmi les Orientaux ſur le pied où elle eſt preſentement dans l'Egliſe Romaine. J'avoue que la Confeſſion des pechez eſt de Droit Divin : mais, cette Confeſſion ſe doit faire à Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, qui eſt le ſouverain Pontife de nos Ames, auquel on ne ſauroit diſputer le Droit d'entendre & recevoir les Confeſſions des pecheurs, & de leur donner l'abſolution de leurs fautes. A-t-il tellement cedé ſon Droit aux Prêtres, qu'il s'en ſoit depouillé de telle ſorte qu'il ne l'exerce jamais que ſous leur aveu ?

ON n'auroit jamais fait, ſi on vouloit remarquer toutes les Variations que l'Hiſtoire & la Lecture des Anciens fournit ſur ce ſujet. Ce ne ſeroit pas agir prudemment de s'en rapporter aux Controverſiſtes, qui ont obſcurci

ci ce ſujet, en rapportant tout à leur Pratique & à leurs Prejugez.

DANS les commencemens de l'Egliſe, les pechez publics & ſcandaleux étoient ſeverement reprimez; mais les pechez ſecrets étoient reſervez à la miſericorde de Dieu, ſelon cette Remarque de Monſieur Rigault ſur le Livre de Tertulien *de Poenitentia.* „ Hæc Exo-„ mologeſis delictorum fuiſſe vi-„ detur manifeſtorum, quæ aut „ ſceleris infamia nomini Chriſtia-„ no injuriam facerent aut fidei „ parum conſtantis exemplo ce-„ teris fratribus nocerent. Occul-„ torum verò Pœnitentia ſicut & „ Caſtigatio Divinæ Miſericordiæ „ reſervata. „ Telles furent pendant les trois ou quatre premiers Siécles de l'Egliſe les Diſpoſitions de la Diſcipline Eccléſiaſtique par raport à la Confeſſion des pechez.

LES Siécles ſuivans ont pouſſé les choſes bien plus loin. D'abord

que les Moines Mendians parurent au Monde, on rendit la Confession Auriculaire, & si nécessaire, & si commune à tous les hommes, qu'on se trouva obligé de reduire tous les pechez sous diverses Classes, & de composer de gros Livres qu'on appelle *Somme des Pechez*, où l'on entre dans des details peu édifians sur des sujets qui ne sont propres qu'à offenser la pudeur. Un savant Homme de la Communion Romaine a défini cette Science des Cas de Conscience, *l'Art de chicaner avec Dieu.* Toutes ces Pratiques n'ont point été connuës aux Eglises Orientales; & la Confession même, comme il me seroit fort aisé de le faire voir, n'a pas été plus en usage parmi eux, qu'entre les Protestans.

Il faudroit présentement faire attention aux Regles, qu'on pourroit se prescrire, pour faire cesser tous ces desordres, & ramener

ner la paix. Cela ne paroît pas praticable. Le mal eſt trop invéteré, & les eſprits ſont trop aigris. Cependant, il ne ſera peut-être pas inutile de faire ici quelques Reflexions, qui pourront du moins ſervir à deſabuſer les perſonnes, qui ſe ſont laiſſé prévenir, faute de faire attention aux Principes de leurs Erreurs.

SI l'on n'avoit pas perdu de vûë les Inſtructions ſalutaires, que Nôtre-Seigneur nous donne dans l'Evangile, tant pour les Dogmes que pour la Pratique de la Religion, la paix & la charité ſubſiſteroient encore. Voici pour le Dogme: *La Vie éternelle*, c'eſt Jéſus-Chriſt qui parle à ſon Pére, Chap. XVII. de Saint Jean, *la Vie éternelle eſt de te connoitre pour le ſeul vrai Dieu, & Jéſus-Chriſt que tu as envoyé.* Ce qui concerne la Pratique eſt compris dans ces paroles du Sauveur, Chap. XXII. de S. Matthieu: *Vous ai-*

merez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre ame, & de toute vôtre intelligence. C'est-là le premier & le plus grand Commandement: & le second, qui est semblable à celui-là, c'est, Vous aimerez vôtre Prochain comme vous-mêmes. Toute la Loi & les Prophetes se reduisent à ces deux Commandemens.

SI l'on ramenoit toute la Religion à ces Principes, on verroit bientôt regner la paix dans tout le Christianisme. La Charité étant une fois établie, la Réünion naîtroit sans aucune peine. Mais, il y a tant d'inconvéniens & d'oppositions, qu'on peut plûtôt souhaiter, qu'espérer, un pareil Evénement.

PREMIEREMENT, de la part des Latins, il n'y a point de Conciliation à attendre, à moins que l'on ne reconnoisse la Souveraineté de l'Evêque de Rome. En second lieu, il n'y a point de Dogme,

me, contre lequel l'Ennemi commun du Genre Humain ait dressé de plus fortes batteries. Nous avons vû, de nôtre tems, la nécessité de l'Amour de Dieu pour la Conversion des pecheurs proscrite, comme un Dogme hétérodoxe. L'Amour du Prochain n'a pas été mieux traité: & cela dure encore. Il n'y a rien de tel dans les Eglises Orientales, qui ne connoissent point, non plus, les Dévotions superstitieuses de l'Eglise Latine. La Fable ridicule du Transport de la Maison de Lorette, objet constant de la Dévotion superstitieuse, je ne dis pas des Peuples, mais des Rois & des plus grands Seigneurs, l'Histoire de Nôtre-Dame de Montserrat, le Sang de S. Janvier, & tant d'autres Bagatelles, leur sont entiérement inconnuës. Ce n'est pas que les Orientaux n'aïent aussi leurs Superstitions : mais, elles sont moins nombreuses, & plus supportables.

POUR parvenir à la paix, il faudroit donc ſupprimer tout ce qu'il y a de vicieux dans le Dogme & dans le Culte. L'Avarice des Eccléſiaſtiques & leur Entetement n'y conſentiront jamais. Pendant que des Eſprits pacifiques travailleront pour le bien public, il ſe trouvera des Chicaneurs, qui, par leurs maniéres dures & mauſſades, brouilleront tout, en s'oppoſant aux bonnes intentions des autres.

JE viens de tomber ſur un endroit, extrait des Ouvrages Politiques de M. l'Abbé de S. Pierre, dans le vingtiéme Tome de la *Bibliotheque Raiſonnée*, p. 451. „ Pour „ l'augmentation du bonheur des „ Chrêtiens, & pour l'augmenta- „ tion de leur juſtice & de leur „ bienfaiſance Chrêtienne & reci- „ proque, & par conſéquent pour „ la ſureté de leur ſalut, il ſeroit „ à ſouhaiter, que les Erreurs des „ Chrêtiens *Grecs*, & des *Pro-* „ *teſ-*

„ *testans*, ne fussent regardées
„ par les Catholiques-Romains,
„ que comme des Erreurs excu-
„ sables entre Théologiens de la
„ même Communion, plûtôt que
„ d'être regardées comme des
„ Hérésies, & comme sujets lé-
„ gitimes de Haine, de Schisme,
„ & de Guerre. „

COMME les Emissaires de l'Evêque de Rome sont répandus par toute la Terre, & qu'ils font extrémement valoir leurs Travaux pour l'Etablissement de leur Eglise, je parlerai ici, en peu de mots, des peines qu'ils se donnent dans leurs prétenduës Missions.

PREMIEREMENT, je ferai quelques Remarques sur l'usage qu'ils ont établi de baptiser les Enfans des Infideles & des Mahométans, quand ils les croïent à l'extrémité, & qu'ils peuvent les dérober aux yeux de leurs Parens.

Il faut voir comme ils triomphent sur ces prétendues Conquêtes, par lesquelles ils s'imaginent envoier ces ames innocentes en Paradis. Le zêle de ces Missionaires n'est assûrément point selon la science. Les anciens Chrétiens ne se sont jamais avisez d'un pareil expédient, pour sauver les Ames des Enfans. Seroit-il bien possible, qu'une pareille découverte, inconnuë aux commencemens de l'Eglise, eût été reservée aux Moines Mendians & aux Jésuites? Cela n'a pas la moindre apparence de raison. Mais, que deviennent donc ces enfans, quand ils meurent sans Baptême? C'est un secret reservé à la Justice & à la Miséricorde de Dieu.

Il y a encore un autre inconvénient dans la pratique de ces Missionaires. Il entre autant, & peut-être plus, de Politique, que de Religion, dans leurs Travaux.

C'est

C'eſt ce que je vais prouver par le Témoignage d'un Auteur Portugais, qui ne ſauroit être ſuſpect.

LE Jéſuite Ferdinand Guerreiro, dans la *Relation annuelle des Miſſions de ſa Compagnie*, parle ainſi dans celle des Années 1602. & 1603. Après avoir rapporté, avec une complaiſance merveilleuſe, les Etabliſſemens de ſa Compagnie, & l'Autorité qu'il prétendoit qu'elle avoit acquiſe dans tous les Royaumes des Indes, & même au Japon & à la Chine, il ajoûte ces paroles: „ Voici une „ autre choſe, qu'il ne faut pas „ paſſer ſous ſilence. Les Miſſio- „ naires de la Compagnie ne tra- „ vaillent pas moins pour la con- „ ſervation & l'établiſſement de „ l'Etat Temporel, que du Spi- „ rituel. Il eſt vrai, ils ne font „ point uſage du fer ni du feu: „ leur Profeſſion ne le comporte „ pas; mais, ils agiſſent d'une au-

„ tre

„ tre maniére, fort effective. „ Autant de Gentils, qu'ils con- „ vertissent à Jésus-Christ, autant „ d'Amis & de Vassaux acquié- „ rent-ils au Service de Sa Majesté. „ Dans les guerres, qui survien- „ nent, ils combattent pour la „ défense de l'Etat, &, comme „ de vrais Chrétiens, ils se joignent „ aux Portugais, & deviennent „ de bons Soldats. Les Missionai- „ res, en quelque lieu qu'ils se „ trouvent, les contiennent dans „ l'obéissance, qu'ils doivent à „ leurs Rois & à leurs Gouver- „ neurs. „

ON voit par-là, quelle est la Politique, qui dirige principalement ces Missions, C'est ce que l'on dit communément en Espagne, *Dios y el Rey.* Les Payens du Japon s'en sont bien apperçûs, & cette Découverte a donné lieu aux Perfécutions, qui naquirent au Japon, au commencement du

XVII.

XVII. Siécle. Je vais encore faire parler Guerreiro, dans le même Livre, que je viens de citer. C'eſt au Chapitre premier, tout au commencement de l'Ouvrage. „Os
„ annos paſſados, reynando Tay-
„ co, diſſe hum piloto do galeam
„ Sam Philippe, que neſta coſta
„ ſe perdeo, vindo das meſmas
„ Philipinas, que o modo que os
„ Eſpanhois tinham pera conquiſ-
„ tar os Reynos eſtranhos, era
„ mandarem diante Frades, &
„ outros Religioſos, a pregar noſſa
„ Lei, & fazer Chriſtianos; & en-
„ tam depois de feytos virem
„ com gente de guerra, & ajun-
„ tandoſe com os meſmos Chriſ-
„ tianos naturais fazerenſe Sen-
„ hores das Terras: tanto lhes
„ imprimio iſto, que eſta foi a cau-
„ ſa principal, por que logo en-
„ tam o Tyrano Tayco mandou
„ matar os Religioſos de Sam Fran-
„ ciſco, que eſtavam en Japam,
„ &

„ & alguns de nossa Companhia, „ & levantou tan cruel Perseguiçam contra as Christandade, „ derubandolhe as Igrejas, & „ desterrando os Padres.„

C'EST-A'-DIRE: „ Ces ans „ passez, du tems du Regne de „ Tayco, le Capitaine d'un Gallion, nommé Saint-Philippe, „ qui se perdit sur ces Côtes „ (c'est-à-dire du Japon,) dit „ publiquement, que le Moyen, „ dont se servoient les Espagnols, „ pour conquérir les Païs étrangers, étoit d'envoïer, avant „ leur arrivée, des Moines & „ d'autres Religieux, pour établir le Christianisme parmi ces „ gens-là, & de faire venir ensuite des Gens de Guerre, qui, „ se joignant avec les nouveaux „ Chrétiens, se rendoient Maîtres du Païs. Cela fit une telle „ impression, que ce fut particuliérement pour cette Raison-là, „ que

„ que le Tyran Tayco fit tuër
„ les Religieux de l'Ordre de St.
„ François, qui étoient alors au
„ Japon, de même que quelques
„ Missionaires de nôtre Compa-
„ gnie. Il excita une cruelle Per-
„ sécution contre le Christianis-
„ me, nous ôtant nos Eglises,
„ & éxilant les Missionaires.„

CEUX, qui ont lû ce que Monsieur Kempfer a écrit sur la derniére Persécution du Japon, verront que ç'a été à peu près la même chose. A la Chine, on a les mêmes Soupçons, qui paroissent bien fondez. En un mot, pour ne pas m'étendre d'avantage, il est certain, que la Politique agit autant, ou plus, dans les Missions des Jésuites, que le Desir d'étendre le Roïaume de Dieu.

IL arrive de-là, que, non seulement on se fait chasser, mais encore, qu'on oblige les Princes Payens de fermer l'Entrée du Païs à toutes les Nations Européennes.

C'eſt ce qui eſt arrivé en Ethiopie & dans le Japon. Voilà un Inconvénient bien marqué de la mauvaiſe Conduite des Jéſuites dans leurs Miſſions.

J'ESPERE que ces Réfléxions deviendront utiles à tous ceux, qui voudront bien les peſer, en les ramenant à leur Principe. En tout cas, j'ai ſatisfait à un Deſir, que j'ai conſervé long-tems dans mon cœur, de contribuer, autant qu'il eſt en moi, à la Paix du Chriſtianiſme, & à l'Etabliſſement de la Vérité. Si j'ai fait quelques Fautes, j'eſpère que la Pureté de mon Intention portera tout Lecteur charitable à me les pardonner.

FIN.



